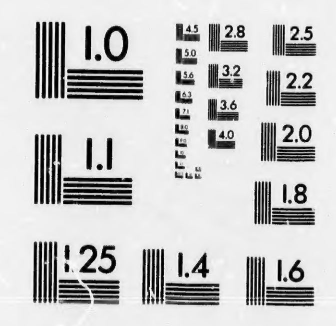

1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3



FLE

Le

NOUVELL

PAUL D'AIGREMONT

FLEUR DES NEIGES

1894

EDITEURS:

Leprohon & Leprohon

NOUVELLE SOCIETE DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

25 St-Gabriel, Montréal, Can.

FLEUR DES NEIGES

PREMIÈRE PARTIE

MONETTE

I

PAUVRE LISE !

Partout de la neige. Sur la montagne immense, si belle, si fraîche l'été, maintenant froide, lugubre, ensevelie sous son blanc linceul qui, perfide, cache les abîmes ; sur les buissons épars, aux bords des routes ; jusqu'à la cime des sapins gigantesques dont les larges branches étalées plient sous la charge immaculée qui les recouvre de ses fines dentelures. Et peu à peu, pendant que la nuit lentement descendait sur toutes choses, rendant la solitude encore plus farouche, du fond de la vallée la tempête arrivait, commençant par de lointains hurlements, qui, insensiblement, se rapprochaient, grondaient de plus en plus, devenaient de continuelles et lugubres rafales. Dans une maison basse et misérable, presque une cabane, située au bas du Port de Vénasque, par conséquent au-dessus de Luchon, dans cette partie des Pyrénées où les grandes cîmes commencent à être vraiment belles dans leur sauvage grandeur, presque inaccessible, une jeune femme sanglotait, la tête appuyée contre un berceau. Par moments, elle relevait son visage convulsé de douleur et, en tordant ses bras, elle répétait :

— Je n'ai plus rien !.... rien sur terre, puisque ma fille est morte !.... Ah ! je veux mourir aussi !....

En effet, dans le berceau, on voyait un petit corps raidi sous la couverture de laine bleue tricotée avec amour par la mère, et sur l'oreiller apparaissait le pauvre visage livide et immobile aux longs yeux clos d'un tout petit enfant à peine né. La femme était grande, mince, avec une élégance de taille et de tournure que l'on ne se fût pas attendu à rencontrer dans cette misérable cabane de guide ou de berger perdue dans la montagne. Sous la boursouflure des traits causée par les larmes, on retrouvait les traces d'une beauté à laquelle il manquait peut-être l'éclat du teint, mais qui gardait le même cachet de distinction et de douceur de la personne tout entière. Dans l'âtre, le feu s'était éteint, et un grand froid, le froid des lieux si élevés, avait peu à peu pénétré dans la cabane par toutes les fentes de la toiture ou des murs disjoints. Sous l'âpre morsure de cette température si rigoureuse, la jeune femme frissonna, elle se leva, regarda l'heure à une grosse montre d'argent placée sur la cheminée et dit :

— Bientôt sept heures et Jean-Marie parti depuis trois heures n'est pas encore de retour ! O mon Dieu ! m'avoir laissée avec mon enfant à l'agonie, savoir que je suis seule dans cette angoisse terrible et ne pas rentrer.... Ne pas faire des miracles pour entrer plus vite, ô mon Dieu ! mon Dieu !.... Est-ce qu'il jouerait encore ?.... Est-ce qu'il se serait de nouveau laissé entraîner dans un de ces tripots où il a déjà englouti tout ce que nous avions ?.... Oh ! ce n'est pas possible, ce serait trop horrible, oui, trop horrible, en vérité !

Elle alla ouvrir la porte. Une rafale entra dans la cabine et éteignit la lampe placée sur une petite table. Mais en même temps, il sembla à la pauvre mère distinguer un pas rapide monter le sentier. Elle ne s'était pas trompée. Presque au même instant, une voix forte, bien timbrée et jeune appela :

— Lise, ma pauvre Lise ! ah ! mon Dieu ! il n'y a pas de lumière dans la cabane ! Qu'est-ce qui est donc arrivé ?....

Et un superbe garçon dont on voyait la silhouette vigoureuse se dessiner spectrale, sous le paysage lunaire tout éclairci de neige, entra comme un fou dans la cabine. Dans l'intérieur il faisait un noir d'encre. Le silence parut à Jean-Marie celui d'une tombe.

— Lise, ma Lise, répéta-t-il, où es-tu ?

Un sanglot lui répondit. C'était un sanglot, mais un sanglot qui prouvait que Lise était là, que la cabane n'était pas vide et que le malheureux n'allait pas s'y retrouver tout seul. Il frotta vivement une allumette sur sa culotte de velours noir et grâce à sa lueur falote, il se dirigea aussitôt vers la table où il ralluma la lampe éteinte.

— Je n'ai pas pu trouver un médecin, dit-il. Par ce chien de temps, et pour des malheureux comme nous aucun n'a voulu se déranger.

Lise très pâle lui répondit :

—Simonne n'a plus besoin de médecin, elle est morte.

—Morte, répéta Jean-Marie, ah ! ma pauvre femme !

—Oui, tu peux me plaindre, répondit Lise, car après tout ce que tu m'as fait endurer depuis trois ans que nous sommes mariés, cette mort est en effet ce qui pouvait m'arriver de plus affreux. J'ai tout quitté pour te suivre, Jean-Marie. A mon père, capitaine de douanes en retraite et si honorable, tu avais juré de te bien conduire, de ne plus jouer, de redevenir un homme de travail et de conduite comme avaient été tous les tiens. Mon père s'est laissé séduire par tes promesses et par mes prières, car je t'aimais ! Il a consenti à notre mariage et de fait, si tu l'avais voulu, nous aurions pu être si heureux. .... Tu avais à Luchon un établissement pas bien considérable, mais honorablement connu, avec des chevaux, des voitures, une équipe de guides, qui pendant la saison rapportait assez pour vivre toute l'année, mettre de l'argent de côté et amasser une petite fortune, mais au lieu de travailler toi-même, de surveiller tes gens, de te placer à leur tête, tu as tout laissé à l'abandon pour ces parties de baccara qui t'ont tout pris, jusqu'à notre dernier morceau de pain. La ruine, la saisie, la misère noire, tout est arrivé l'un après l'autre ; mon père est mort de chagrin et moi réfugiée dans cette cabane, si misérable que personne n'en a voulu, je viens de voir mourir ma fille tuée par le désespoir et les angoisses que j'ai éprouvées.

Le malheureux, un coude appuyé sur la table, pleurait à fendre l'âme.

—Oh ! pardonne, pardonne, balbutia-t-il. Je suis indigne de vivre, c'est vrai, mais aie pitié de moi et je te promets que je ne recommencerai plus.

—Les ivrognes et les joueurs ne se corrigent jamais, dit-elle lentement. Quel avenir va être le tien, quelle existence sera la nôtre ?.... L'été dernier, tu avais gagné de l'argent avec tes excursions, puisque tu es le meilleur guide des hauts sommets que l'on connaisse. Nous aurions pu passer l'hiver sans privations, ailleurs que dans cette masure où tout manque, et où la mort nous guette par le froid, la faim, les avalanches. Mais non, tu as joué encore, joué toujours et nous sommes sans pain. Nous n'avons même pas de quoi acheter un cercueil à l'enfant qui vient de mourir. Quant à moi, je renonce à te corriger. Dès que le temps me le permettra, je partirai pour Toulouse, à pied, si je n'ai pas de quoi prendre le chemin de fer, et là, j'irai me placer servante dans quelque maison où je pourrai gagner ma vie.

—Et tu m'abandonneras ? demanda Jean-Marie avec la même expression de terreur que si la foudre l'écrasait.

—Tu l'auras bien voulu. D'abord rester avec toi, maintenant que ce pauvre petit cadavre se dressera toujours entre nous, non, je ne le puis pas. La solitude de cette cabane, que rien désormais ne peuplera pendant cette saison cruelle, me rendrait folle. Nous sommes encore jeunes tous les deux, travaillons. Le travail est encore la chose la plus saine, celle qui fait le mieux remonter les pentes descendues.

—Oui, tu as raison. Mais travaillons ensemble et ne nous séparons pas.

Une seule chose au monde est capable de me donner du courage, d'empêcher de s'éteindre en moi l'étincelle d'honneur et de droiture qui y est malgré tout, crois-le, ma pauvre Lise, et cette chose c'est toi. Tes doux yeux seuls, les paroles qui tombent de tes lèvres, toujours si miséricordieuses, même lorsque, comme à présent j'ai mérité toutes tes colères ; ces choses-là sont souveraines sur mon cœur et auront toujours raison de moi. Mais si tu n'es pas là.... mais si tu n'es pas là, que vais-je faire ? Est-ce que fatalement je ne reviendrai pas à cette passion maudite, je n'y reviendrai pas, conduit par mon isolement, ma solitude, mon abandon ?.... Il pleurait doucement, continuellement, et les larmes en ruisselant sur ce mâle visage étaient bien le spectacle le plus navrant que l'on puisse imaginer. Lise, qui l'avait trop aimé pour ne pas l'aimer encore, se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme par cette douleur poignante. Cependant elle se raidit. Est-ce que sa faiblesse n'eût pas perdu Jean-Marie sans retour !.... Et s'il y avait moyen de le

remettre dans le droit chemin, n'était-ce pas maintenant qu'il fallait lui donner une leçon, maintenant et non plus tard ?...

—Non, dit-elle, ce que tu demandes n'est pas possible ; il faut nous séparer. D'ailleurs, comment pourrions-nous faire autrement ? Gagner notre vie en restant ensemble en cette saison, ici, ce n'est pas possible. Tu ne sais pas ce dont je suis capable pour toi, pour te donner confiance, pour racheter en partie le passé. Il y a toujours dans les Pyrénées quelque Anglais épris des choses impraticables. Je vais partir à la recherche d'un de ces fous, j'en trouverai, sois-en certaine, et je gagnerai une grosse somme à lui faire faire quelque ascension dangereuse que nul autre que moi ne voudrait tenter.

—Cette idée elle-même, dit la jeune femme, est une folie. D'abord trouveras-tu l'Anglais, et ensuite n'est-ce pas hasarder ta vie et la sienne que d'aller sur les sommets dans cette saison ?

—Oh ! ma vie.... fit le guide avec un profond dedain, pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle est utile !.... Lise ne protesta pas. Elle se contenta de répondre :

—Ce n'est pas de cette façon que tu peux racheter le passé et assurer l'avenir. Une excursion peut te rapporter de l'argent, c'est vrai, mais quand elle sera finie et en attendant que tu en retrouves une autre, ce sera de nouveau le désœuvrement, l'oisiveté, la tentation de revenir à ces réunions malsaines et dangereuses, où si facilement le jeu te reprendra. Non, non, encore une fois, ce que je veux pour toi, c'est une occupation continuelle, régulière, qui te prenne tout ton temps et qui ne te laisse pas de loisirs. Moi-même, j'en chercherai une semblable.... Et lorsque, dans quelques années, nous aurons de nouveau réuni quelques ressources, si tu as tenu tes promesses, si tu as résisté à la tentation et si tu me le prouves en m'apportant tes économies, nous reprendrons la vie commune, et nous essaierons de nous sortir d'affaire en entreprenant quelque chose.

Et comme il ouvrait la bouche :

—Ne me réponds pas, dit-elle, n'insiste pas. Dans ce moment-ci toute discussion m'est horriblement pénible. Je n'ai pas, je n'ai plus confiance en toi !.... Elle montra le berceau d'un geste navré et ajouta :

—Cette dernière blessure est trop profonde, il faut que le temps la cicatrise un peu.

Elle revint vers le pauvre petit cadavre, reprit la place qu'elle occupait avant l'arrivée de Jean-Marie, la tête pareillement appuyée à l'oreiller de la petite morte, et elle recommença à pleurer silencieusement. Cette douleur, sous laquelle on sentait à la fois un désespoir et une volonté aussi implacables l'un que l'autre, avait troublé profondément Jean Marie. Longtemps il avait aimé Lise Ferras sans oser le lui dire, avec une timidité qui l'eût certainement empêché jamais de se déclarer si certains événements ne se fussent produits. Mlle Ferras, en effet fille d'un capitaine de douanes en retraite et apparentée à tout ce que Luchon possédait de mieux, était par son éducation, son milieu et ses habitudes, bien au-dessus de lui, pauvre guide sans le sou et fils de paysans extrêmement misérables. Mais un jour le maître chez lequel il était employé attrapa une fluxion de poitrine. Jean-Marie le soigna avec un dévouement de fils. Ses soins n'empêcha pas le brave homme de mourir, mais comme il n'avait pas de famille, il récompensa Jean-Marie de son affection en lui laissant tout ce qu'il avait. Du jour au lendemain, Jean-Marie devint M. Escaméla, gros comme le bras. Il eut dans ses remises les plus beaux landaus de Luchon, dans ses écuries les chevaux les meilleurs et il se trouva à la tête d'une bonne et solide petite maison, sans compter l'argent gagné dont il hérita également. Lise Ferras était pauvre. Il n'y avait pour vivre chez le vieux capitaine que la retraite qui devait s'éteindre avec lui. Dans ces conditions, Jean-Marie osa prier un des hommes les plus considérables de la petite ville de se présenter à la maison des Ferras et de demander la main de la jeune fille. Celle-ci n'avait pas été depuis longtemps sans remarquer ce beau garçon, au teint mat, à l'œil brillant, et qui, le fouet des guides, flanqué en sautoir, caracolait sur le fin cheval de Tarbes quand il passait devant elle. Il n'avait jamais osé lui parler, c'est vrai, mais ses yeux, sous son large béret avancé, n'avaient-ils pas eu une éloquence à laquelle elle ne s'était jamais trompée ? Lise ne se fit pas prier longtemps pour dire oui à l'ambassadeur que Jean-Marie envoyait. Il n'en fut pas de même du capitaine Ferras. C'est que Escaméla avait, dit-on, une passion terrible : Il était joueur.

—Quand je n'avais pas le sou, répondit le jeune homme à celui qui lui rapportait l'observation de son futur beau-père, c'est possible. Je cherchais à augmenter le peu que je possédais ; mais à présent que j'ai une fortune à moi, on verra si jamais je touche une carte.

Le parti était superbe ; Mlle Ferras n'avait guère le choix ; et d'ailleurs elle aimait le jeune homme : le capitaine consentit. Il mit néanmoins une condition : les fiancés attendraient pour se marier que l'été fût passé, car pendant que les étrangers abondent à Luchon, un jeune propriétaire de landaus et de guides et de tout un matériel d'excursions a autre chose à faire qu'à s'occuper de sa jeune femme. La saison, cette année-là, fut superbe. Jean-Marie encaissa tout l'argent qu'il voulut. Malheureusement, un soir, d'autres jeunes gens de la ville l'amenèrent au Casino, où se donnait une fête bruyante. Ce public nouveau, ces fleurs, ces femmes en grande toilette qu'il coudoyait, tout cela le grisa à moitié. Hors de lui, dans un état d'énervement qui ne lui laissait guère la faculté de raisonner, ni même de résister à certaines tentations, il se laissa entraîner dans la salle de jeu. Là il s'assit, ponta d'abord, gagna, puis encouragé par le succès, il prit la banque à son tour, il joua, perdit, voulut se rattraper et s'engrena si bien qu'à la fin de la soirée il avait laissé 6,000 francs sur le tapis du baccara. Lise, par malheur, ne le sut pas. Alors, Escaméla revint au Casino, de loin en loin d'abord, tous les soirs un peu plus tard. Il eut des alternatives de pertes et de gains, les premières toujours plus considérables que les deuxièmes. Bientôt, il ne fut bruit dans l'élégante petite ville que de sa mauvaise chance, qu'on exagéra naturellement. Quand M. Ferras apprit la triste nouvelle, Jean-Marie perdait 42,000 francs, c'est-à-dire tout l'argent liquide qu'il avait trouvé chez son bienfaiteur. Cependant, il lui restait encore plusieurs immeubles lui appartenant, la clientèle, le matériel, le tout valant environ deux cent mille francs.

— C'est égal ! déclara le capitaine, je retire ma parole, jamais ma fille ne sera la femme d'un joueur.

Mais il n'était pas seul à vouloir. Lise, soumise en apparence à la volonté paternelle, tomba gravement malade. D'après les médecins consultés, un seul remède existait : lui rendre celui qu'elle aimait. Comment faire autrement ?....

— D'ailleurs, est-ce l'ouvrage d'un vieux reître, à qui encore on a fendu l'oreille, de surveiller seul une jeunesse de vingt ans ?.... se disait en sacrant le malheureux capitaine que la pâleur de sa fille rendait fou. Ah ! si Mme Ferras eût encore été de ce monde ?.... Malheureusement elle n'y était plus. Du reste, Jean-Marie avait tant de repentir, il faisait de si belles promesses !.... N'était-ce pas un peu le désespoir de ne pas avoir à ses côtés celle qu'il aimait qui lui avait fait perdre la tête ? N'était-ce pas pour faire passer plus vite le temps qui le séparait d'elle qu'il était allé dans ces salles maudites ?.... Mais quand il l'aurait chez lui, toute à lui, est-ce qu'il la quitterait un seul instant ?.... Est-ce qu'elle ne serait pas la maîtresse de sa vie, comme de sa fortune, comme de son cœur, comme de la moindre de ses actions ?

Il avait la parole dorée, ainsi que tous ceux du Midi.

Il embobina Lise, et par la fille il eut aisément raison des dernières résistances du vieux capitaine.

La noce se fit au printemps, alors que la montagne se dépouille de son blanc linceul pour revêtir l'éternelle et merveilleuse parure du renouveau.

Il y eut un monde fou.

Toute la population des douaniers voulut faire fête à celui qui avait été son chef ; tandis que les guides en voyant le triomphe de l'un d'eux perdaient la tête et témoignaient leur joie par des cris, des champs d'allégresse, des courses a cheval, des coups de fusils tirés en l'air d'un bout des allées d'Eligny à l'autre, la *bravade* enfin, et brillante et gaie comme Luchon n'avait jamait vu la pareille !

Et lorsque la journée s'acheva dans une véritable apothéose de soleil incandescent et de lumière rouge ; tandis que les cimes les plus élevées des montagnes disparaissaient embrumées dans les premières obscurités de la nuit qui arrivait, Jean-Marie amena sa femme dans sa nouvelle demeure et lui dit :

—Maintenant adieu à tout ce qui n'est pas toi, tu vas voir ce que va devenir ma vie, et comme je vais travailler pour la famllle que notre amour créera !....

Il en avait l'intention très ferme, car il l'aimait à la folie. Mais il comptait sans sa faiblesse de caractère. En effet, avec la saison d'été, les parties formidables recommencèrent. Luchon est un lieu terrible. Il existe au milieu de cette population du Sud-Ouest, tout en dehors, vibrante et nerveuse, une sorte d'électricité qui se communique aux plus calmes, et les force presque à suivre le courant. Qu'est ce donc, quand cette passion fatale est déjà dans le sang ? Jean-Marie avait beaucoup dépensé pour meubler sa maison, y introduire le confortable moderne dont il voulait que Lise fut entourée. Il

comptait sur les étrangers pour payer les dettes contractées au moment de son mariage. Mais il plut tout le temps, et il vint très peu de monde cette année-là.

Et toujours une pensée obsédante revenait, le harcelait, remontant malgré ses efforts du plus profond de son cerveau.

— Enfin, pensait-il, on n'est pas toujours malheureux, j'ai perdu l'an passé, cette année-ci je gagnerai et je pourrai payer ce que je dois.

Dix fois il alla jusqu'aux portes du Casino, dix fois il pensa à son serment et n'entra pas. La onzième, il rencontra un de ses amis de jadis qui, voyant son hésitation, le regarda en pitié, haussa les épaules et dit :

— Voilà ce qu'une femme fait d'un homme qui avait autrefois cependant de la volonté.

Jean-Marie se sentit froissé dans son orgueil considérable et entra.

— Ma femme ne s'occupe jamais de ces choses, dit-il. Je suis le maître chez moi et je vais t'en donner la preuve.

Il s'assit au premier rang et joua en effet avec un entrain d'autant plus grand qu'il avait depuis longtemps résisté à la tentation. La mauvaise chance le poursuivit comme jadis, et ses pertes furent encore plus considérables que l'année précédente. Cependant, si grande fut l'adresse de Jean-Marie que sa femme ne se douta de rien. Mais aussi quels miracles de diplomatie ne dut il pas accomplir pour arriver à ce résultat. Il la quittait à peine dans l'intervalle de ses parties, flairant avec une adresse de sauvage toutes les personnes capables d'avertir Lise de ce qui se passait. Par des moyens à lui, et dont elle ne se doutait pas, il arrivait à éloigner les bavards, à empêcher sa femme de les voir et même de les rencontrer.

Trois ans s'écoulèrent. Lise qui ignorait absolument la situation et vivait au sein de la plus grande abondance, entre son père qu'elle entourait d'affection et un mari qu'elle adorait, était sur le point de voir son vœu le plus cher se réaliser : elle était grosse de six mois. C'avait été sa plus grande préoccupation : ne pas avoir d'enfants. C'est si triste le foyer où ces chers petits ne sont pas.... Elle est si grande la maison où leur rire ne retentit pas, que ne peuple pas leur perpétuel mouvement !....

Maintenant Jean-Marie l'aimait. Elle était heureuse dans son existence de femme jeune et adorée ; mais plus tard, quand les années accumulées éteignent les enthousiasmes, emportent avec elles l'activité ; la santé, la joie de vivre, qui dont la soignerait comme elle soignait le vieux capitaine ?.... qui donc s'occuperait d'elle, devinant ses pensées, prévoyant ce qu'elle désirerait, peuplant l'oisiveté lourde de ces journées de vieillard sans but et sans joie ?

Et puis, quand elle ne serait plus, qui donc garderait éternellement dans le cœur son souvenir attendri ; qui donc conserverait comme des reliques ce qui lui avait appartenu, ce qu'elle avait aimé ?....

Enfin un jour, la chose si ardemment désirée se produisit : Lise était mère.

Déjà toute la maison était pleine d'objets destinés à ce cher petit tant désiré. De Toulouse, un berceau tout blanc était arrivé ; de Paris, il venait chaque jour une robe, une pelisse, un bonnet. Tout cela était reçu avec des cris d'allégresse, puis admiré, copié, refait. C'était une doublure qui n'était pas assez soyeuse, un nœud de ruban pas assez envolé, une dentelle trop aplatie.

Déjà le nom du bébé était choisi, et, on commençait à parler du dîner qu'on donnerait le jour du baptême et de la fête que Lise voulait aussi brillante que celle de son mariage, lorsque, comme un coup de foudre arrivant dans la plus paisible et la plus calme journée d'été, éclata la nouvelle de la ruine de Jean-Marie. Mais une ruine complète, sans que tout ce qu'il y avait, même les vêtements, de la jeune femme, arrivât à payer les dettes contractées par le malheureux joueur. Ce fut l'huissier qui, en venant faire la saisie, apprit à Lise cette nouvelle dans toute son horreur. Le capitaine Ferras en eut une attaque d'apoplexie et mourut le lendemain. Lise fut sur le point de succomber également. Sa jeunesse et sa forte constitution la sauvèrent ; mais elle passa les trois mois qui la séparaient de ses couches dans un état de désespoir absolu. Son père était mort, mort par le chagrin que ce mariage maudit lui avait causé !....

Mort, cet homme si bon, qui l'avait tant aimée !....

Et maintenant qu'elle était mère à son tour, elle sentait et comprenait, comme elle ne l'avait jamais fait, la tendresse sans bornes dont le vieux capitaine l'avait toujours entourée. Elle ne le verrait plus, plus jamais !

Et un découragement sans nom, un désespoir infini la prenait, tandis qu'autour d'elle

rien ne la portait à réagir contre l'immense douleur qui la terrassait. En effet, droite et loyale comme elle l'était, l'idée que Jean-Marie avait su si bien la tromper et mentir avec elle avait porté un coup profond à l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Sa foi, sa confiance, tout était parti, disparu comme celui qui maintenant dormait sur les premiers escarpements de la montagne. Enfin l'enfant naquit. Ce fut une fille. Elle était tellement petite, tellement débile qu'on put supposer qu'elle ne vivrait pas, surtout étant donnée la triste situation où se trouvait la mère. En effet, une pauvre chaumière de berger, appartenant à un oncle de Lise, avait été choisie par la jeune femme pour son lieu de refuge. Très fière, elle avait déclaré qu'elle vivrait là désormais.

—Si tu as du cœur avait-elle dit à Jean-Marie, tu travailleras pour nous nourrir toutes les deux. Dans ce coin perdu de la montagne, notre dépense sera nulle ; je n'aurai pas à supporter la pitié menteuse des étrangers, et seule, entre le ciel et la terre, je souffrirai moins de ma misère et de mon abaissement. Il avait dû lui obéir et très courageusement pour lui montrer sa bonne volonté, car il l'adorait toujours, il avait repris son ancien métier de guide. Pendant qu'il rapportait des sommes assez rondelettes pour prix de ses excursions dans les hauts sommets, Simonne vint au monde. Tout ce qui avait été gagné pendant quelques mois passa à payer la sage-femme, qui dut s'installer auprès de Lise, et les remèdes que réclama la jeune femme.

Une chance heureuse lui arriva : elle était une excellente nourrice et l'enfant qui avait tant souffert avant de naître, pauvre petite victime des angoisses et des douleurs maternelles, parut se rétablir et grossir à vue d'œil. Elle devint même si belle que Lise respira : elle avait craint un moment de ne pouvoir faire supporter à l'enfant la température rigoureuse de la montagne, mais ses appréhensions étaient vaines, car Simonne était superbe, elle avait de beaux yeux brillants, et des joues rondelettes, luisantes et rouges comme des pommes d'api.

Jean-Marie vaillamment travailla. Après la saison il se mit conducteur d'une voiture entre un village éloigné et Luchon, et ce qu'il rapportait fidèlement toutes les semaines permettait à Lise de vivre sans trop de privations. Elle se reprenait à espérer. Elle aimait tant sa fille et de sa fille une grande indulgence naissait en elle, allant vers le père.

Lise était bonne, les rancunes éternelles n'était pas son fait ; lui serait-il possible d'en vouloir longuement, éternellement, au père de cette petite Simonne, qu'elle adorait si profondément, et qui déjà ressemblait à Jean-Marie ? Non, non, elle sentait bien que si Escaméla se corrigeait ou tout au moins tenait son serment, même dans sa pauvreté, elle pourrait encore être heureuse avec lui.

Hélas ! la pauvre Lise n'en était encore qu'au début de ses peines, car la plus grande douleur qui puisse atteindre une femme lui était réservée.

Une nuit, une tempête abominable se déchaîna, Lise, qui s'était couchée tard, attendant la rentrée de Jean-Marie, dormait du profond sommeil des êtres jeunes et sains ; une fente se produisit dans la toiture usée de la cabane. Par cette fente, la neige tomba dans le berceau. Au matin, la pauvre petite Simonne était toute glacée. Lise essaya de la réchauffer.... La chaleur revint, mais avec une fièvre terrible, puis une petite toux déchira la poitrine du bébé, et une pneumonie se déclara. Avec un dévouement et une intelligence sans nom, Jean-Marie aida sa femme à soigner l'enfant. Tout abandonner pour cela, descendre dix fois par jour à Luchon, par les traverses les plus périlleuses, en dépit des abîmes que recouvrait la neige, aller chercher les médecins, les remèdes, se prodiguer de nuit, de jour.... Jean-Marie accomplit des miracles. Il ne sauva pas Simonne. Et tandis qu'une dernière fois, il était parti pour supplier un docteur de remonter encore, la mignonne créature était allée rejoindre les anges, ses frères du paradis. Et Lise désespérée avait d'abord voulu mourir comme sa fille. Que faire désormais sur terre, alors que le dernier lien qui l'attachait à la vie, le suprême espoir de bonheur, la dernière force qui lui eût permis de remonter le courant, de le faire remonter à Jean-Marie, venait de disparaître à jamais ?.... Ils pensaient tous les deux à ces choses. Lui, désespéré, se reprochait sa conduite passée, se traitait de misérable, tout en préparant le modeste souper, qu'il voulait forcer Lise à avaler ; elle, affalée au pied de ce berceau, suppliait Dieu de lui donner l'énergie nécessaire pour s'en aller au loin gagner sa vie, mais surtout oublier, dans l'activité forcée du travail qui serait un devoir, les douleurs terribles qui lui venaient de Jean-Marie.

II

MORTE ET VIVANTE

Tout à coup Escaméla, qui était agenouillé devant l'âtre, remettant du bois sur les charbons qui par ce froid vif se consumaient rapidement, Escaméla tressaillit, redressa la tête et écouta. Au dehors, très loin, il lui semblait entendre un appel, suivi d'un aboiement confus.

—Serait-ce un voyageur en danger ? se dit-il. Il réfléchit....

—Un voyageur par ce temps, non, pensa-t-il, c'est impossible. Puis au bout d'un instant :

—Cependant, se dit-il encore, ceux de la Catalogne sont âpres au gain ; c'était la foire à Luchon, ces jours-ci, quelqu'un d'entre eux peut être venu acheter des chevaux ou des ânes. Après la saison, les marchés sont avantageux ; et par cette après-midi, il s'est peut-être perdu dans les pentes encombrées de neige, ou il aura erré tout le jour.... Si j'allais voir ?.... Il écouta plus attentivement. Aucun bruit ne se fit entendre.

—J'ai peut-être rêvé, se dit-il. Jean-Marie activa son feu. Le même appel éloigné encore, mais plus distinct cependant, traversa l'air.

—Cette fois-ci, ce n'est pas une illusion. Il était déjà debout.

—Lise, dit-il à sa femme, un voyageur en danger sans doute appelle dans la montagne. Je vais à son secours. Elle se leva aussitôt, décrocha à la paroi du mur un bâton ferré, une corde à crochets, une limousine épaisse ; elle allume une lanterne ronde, et donnant ces objets à Jean-Marie :

—Va, lui dit-elle simplement, moi je vais apprêter le lit, faire chauffer des couvertures et essayer de préparer quelques aliments.

En toute hâte, Escaméla sortit. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il était de retour. Un homme de sa taille à peu près, mais bien plus âgé, au visage brun comme le sien, très sympathique et très droit, l'accompagnait ; il portait un immense paquet dans ses bras, un paquet fait de châles et de couvertures. Un petit chien noir suivait, tout trempé ; ses soies, ses oreilles, sa queue a[illegible] nache élégant, tout cela à cette heure pendait mouillé, sali, lamentable. Du paquet, avant que Jean-Marie ou l'étranger eût eu le temps d'ouvrir la bouche, une plainte d'enfant, presque un vagissement, s'échappa.

Mon Dieu ! balbutia Lise éperdue en s'approchant vivement, qu'est-ce que c'est ?

Jean-Marie lui prit la main.

—Celui qui arrive, dit-il, et qui, perdu dans la neige, cherchait notre chaumière depuis ce matin, est Pierre Etchebarne, le frère de ma mère. Parti depuis vingt ans pour Paris, il n'est revenu que rarement dans notre pays, mais je sais que c'est un brave cœur et un honnête homme. Malgré le désespoir qui remplit ton âme, accueille-le, ma pauvre Lise, quoique je n'aie rien à te demander....

— Soyez le bienvenu, dit simplement la jeune femme.

Etchebarne s'approcha du feu, déroula son paquet, et pour toute réponse tendit à Lise un tout petit bébé, blanc et rose, beau comme le jour et qui dormait ses longs yeux clos et ses petits poings fermés.

— Je suis venu de bien loin pour apporter cette petite orpheline à ma sœur, dit-il. Je savais combien elle était bonne et j'étais sûr qu'elle l'adopterait, qu'elle l'élèverait. Ma sœur est morte, paraît-il, mais les personnes qui m'ont appris cette mort m'ont dit que son fils était marié, que la femme de ce fils avait le même cœur, les mêmes vertus que ma pauvre sœur. Voulez-vous faire ce qu'elle eût fait certainement à votre place, madame, voulez-vous devenir la mère de cette pauvre petite abandonnée ?

Lise, toute en larme, écoutait Etchebarne. Rien n'était joli comme cette grande jeune femme, mince et souple, les mains croisées sur sa poitrine, la tête gracieusement inclinée sur l'épaule, et sur les joues pâles de laquelle ruisselaient des larmes plus claires et plus pures que le cristal. Elle tendit les mains :

— Donnez, dit-elle de sa voix douce, et que les sanglots contenus à grand'peine faisaient trembler.

Pierre obéit. L'enfant dans le mouvement s'éveilla.

Alors s'ouvrirent des yeux bien foncés, frangés de noir, d'une longueur, d'une beauté incomparables, tandis qu'une toute petite bouche pas si grande qu'une cerise mûre souriait

vaguement. L'enfant était toute petite, à peine née, et cependant dans ses beaux yeux tremblants il sembla à Lise voir une âme qui cherchait la sienne, et qui soudain réveilla les échos de toutes ses tendresses maternelles qu'elle croyait un instant auparavant anéanties à jamais. Elle pressa comme une folle la fillette sur son cœnr, et au contact de ce petit être chaud et palpitant, qu'elle tenait dans ses bras comme la veille encore elle tenait la petite morte, l'impression qu'elle la retrouvait, que c'était sa Simonne disparue, la même que Dieu lui rendait, cette impression fut si forte que son cœur en éprouva une douleur soudaine, suraiguë, extraordinaire, et elle s'évanouit.

Pendant que Jean-Marie lui prodiguait des soins, il expliqua à Pierre que Lise avait perdu le soir même une petite fille de trois mois, que l'enfant était encore là, froide dans le petit berceau, et que la pauvre mère pleurait à son chevet quand il était arrivé. La syncope de la jeune femme fut courte. En ouvrant ses beaux yeux meurtris, elle murmura ces seuls mots, en cherchant l'enfant du regard :

—Ma fille :

Etchebarne la lui remit sur les genoux.

—Oui, dit-il, votre fille ! C'est Dieu qui vous rend celle qu'il vient de vous prendre pour vous consoler et calmer votre douleur.

Lise couvrait de baisers éperdus la fillette qui, point effrayée, souriait toujours, au contraire.

—Oh ! oui, je l'adopte, s'écria la jeune femme, et je l'élèverai comme si elle était à moi, et je la soignerai, et je l'adorerai, n'ayez pas peur....

Puis tout à coup avec une grande angoisse subitement éprouvée :

—Mais quand je m'y serai attachée, demanda-t-elle, quand je lui aurai donné toute mon âme, est-ce qu'on ne me la prendra pas ? Etchebarne hocha douloureusement la tête,

—Non, dit-il, il n'y a malheureusement rien à craindre de ce côté là. Non, on ne vous la prendra pas. Les purs sourcils de Lise s'étaient froncés. Tout un monde de réflexions maintenant semblait être né de son angoisse.

—Au fait, demanda-t elle, d'où vient cette enfant que vous apportez ici ? Quels sont ses parents ? Est-elle le fruit d'une faute ou le résultat de quelque crime que vous venez ainsi cacher à tous les regards dans les solitudes dangereuses de cette montagne ?....

A moi, dont vous voulez faire la mère de cette petite créature, il faut tout dire.

J'ai le droit et même le devoir de tout connaître quand ce ne serait que pour la mieux diriger plus tard, mieux combattre les instincts qu'elle peut tenir des siens.

La franche et loyale figure d'Etchebarne était empreinte d'une intraduisible émotion. De ses bons yeux droits et honnêtes de chien fidèle, de grosses larmes coulaient.

— Je ne peux pas parler, dit-il. J'ai juré sur mon honneur de me taire, et si je n'ai jamais menti de ma vie, dans la simplicité de mon cœur, je n'ai jamais trahi personne. Il faut donc me croire, me croire sans preuve et quoique je ne puisse vous dire que des choses bien vagues. Si sincère était l'accent, si droit, si honnête le visage: que Lise subitement convaincue, répondit aussitôt :

— Parlez, je ne douterai pas de ce que vous me direz.

— Cette pauvre petite créature est la victime innocente d'infernales complications. Pour sauver sa misérable petite vie, j'ai dû décider qu'elle disparaîtrait à jamais, que nul au monde ne saurait ni son nom, ni celui des siens, ni le lieu où désormais elle vivra. Et, cependant, malgré ce mystère, nulle existence ne semblait plus légitime, plus loyalement établie que la sienne. Blanche....

Il se troubla profondément, parut regretter extrêmement d'avoir prononcé ce nom, et s'arrêtant tout à coup il regarda un peu en dessous si Lise en avait été frappée. Oui, elle l'avait entendu, et jamais elle ne devait l'oublier !.... Mais penchée sur l'enfant qu'elle berçait, elle ne laissait point voir son visage, et Pierre ne put se rendre compte du jeu de sa physionomie. Un moment après, voyant qu'il ne continuait pas, Lise leva les yeux, et comme si rien ne l'avait impressionnée, elle dit :

— Vous prétendiez que l'enfant avait sa vie établie, elle est donc née d'une union régulière ?....

Etchebarne respira. Mme Escaméla n'avait pas répété le nom de la fillette, elle ne devait pas l'avoir entendu. Peut-être avait-il parlé bas.... Peut-être, en caressant l'enfant, avait elle été un peu distraite.... Ces idées rassurèrent le brave homme qui répondit :

— Oui, ses parents étaient légitimement mariés. Le père, un homme considérable, est estimé de tous...., la mère.... oh ! la mère, c'est une sainte.

Les larmes d'Etchebarne, à ce souvenir, recommencèrent à jaillir de ses yeux. En regardant l'enfant et comme se parlant à lui-même, il ajouta :

— Une sainte, oh ! oui !.... et une martyre !....

—Alors, comment ces gens-là ont-ils pu consentir à abandonner leur enfant, à se séparer éternellement d'elle ?....

—Je ne puis vous le dire.... Non, je ne le puis pas.... C'est là mon serment.... Mais ne savez-vous pas que la vie a des complications bien cruelles en vérité, et cela dans des milieux où l'on ne s'attendrait jamais à les trouver, où le bonheur envié de tous semble établi à jamais ?

—Oui, dit Lise en pensant à ses épreuves à elle, l'existence est fertile en douleurs, je le sais.

—Mais ce père, cette mère ne se raviseront-ils pas quelque jour et ne reviendront-ils pas à ce moment-là me reprendre cette enfant que j'aurai faite mienne par mes soins, mon amour et ma tendresse ? C'est que j'en mourrais, moi alors, de cette séparation.... Je vous le répète, dit Pierre, le père ne viendra jamais, non, jamais.... Il étendit la main et d'une voix un peu dure, avec un accent de rancune, il ajouta :

—Je vous le jure, cela, vous pouvez me croire !....

—Et la mère ?....

—Pas davantage, hélas !....

—Ah ! ce n'est pas possible.... Non, ce n'est pas possible ! Comment admettre, en effet, qu'une femme qui n'est pas un monstre ne soulèvera pas terre et ciel, n'accomplira pas les tâches les plus difficiles, n'arrivera même pas jusqu'au miracle pour retrouver l'enfant née de ses entrailles ?.... Etchebarne, les sourcils froncés, l'avait écoutée sans l'interrompre. Il hésita l'espace d'une seconde lorsque Lise se fut arrêtée, puis, tout à coup, il dit :

—Non, la mère ne cherchera pas sa fille.... car elle est morte !.... Mme Escaméla parut respirer plus à l'aise. Sur son pâle visage si désolé, un rayon d'espoir, presque de joie se refléta :

—Alors, dit-elle, c'est entendu, je l'adopte. Comment dois-je l'appeler ?

—Comme s'appelait votre fille. Lise tressaillit.

—Ma fille !.... répéta-t-elle, ma Simonne.

—Oui, Simonne. Du reste, pour que vous soyez tout à fait rassurée et pour dissiper complètement les craintes que vous exprimiez tout à l'heure, quelle précaution plus solide que celle-là....

—Laquelle ?....

—Mais donner à l'enfant que je vous apporte la place entière et complète de celle que Dieu vient de vous prendre. Je m'explique Et, s'adressant à Jean-Marie, qui n'avait pas prononcé un mot, laissant sa femme diriger l'entretien comme elle l'entendait et prendre telle décision qu'il lui plairait, il continua :

—Es-tu allé déclarer à Luchon le décès de ta fille ?

—Non. Je suis descendu à trois heures pour chercher un médecin. Je n'ai pu en décider aucun à m'accompagner avec la neige qui couvre les chemins, et quand je suis remonté ici j'ai trouvé l'enfant morte. Je pensais, demain aller remplir cette triste formalité, ainsi que celle de l'enterrement.

– Tu n'iras pas, répondit Etchebarne : nous enterrerons l'enfant tous les deux dans quelques heures. Demain tu descendras avec ta femme, la nouvelle petite Simonne et moi, vous prendrez une maison dans un quartier retiré.

On dira que la fillette va mieux d'abord, qu'elle est guérie ensuite, et nul ne pourra soupçonner le mystère de cette nuit. L'enfant que Lise a mis au monde il y a trois mois, pour tous ce sera celle ci. Personne ne saura que la vôtre, la vraie, dort à côté de cette chaumière, et par conséquent personne ne pourra vous réclamer celle que nous lui substituons, et qui prend sa place. Le voulez-vous ainsi, madame ?.... La jeune femme inclina silencieusement la tête. Au fond d'elle-même, son esprit clairvoyant et lucide lui disait que cette combinaison lui donnait en effet l'enfant sans retour, sans que jamais on puisse la lui arracher. Alors elle entr'ouvrit son corsage et, se détournant un peu, elle mit entre les lèvres de la fillette son beau sein tout gonflé de lait, de ce lait riche et fécond qui avait failli sauver la pauvre petite Simonne. L'enfant but avec avidité. Ce lait tiède, parfumé et sain ne ressemblait guère au pauvre biberon qu'Etchebarne lui avait maladroitement donné en ces derniers temps,

—Hélas ! dit tout à coup Jean-Marie, il nous est arrivé de grands malheurs, mon oncle, et j'ai été bien coupable.

Il y a quelques années, j'ai fait un héritage assez considérable....

—Je sais tout cela, dit Pierre en l'interrompant. A Luchon, et dans la montagne, où je t'ai cherché tout hier, on me l'a raconté.

—Vous a-t-on dit aussi dans quelle misère profonde nous étions tombés, ma femme et moi ?

—Oui, on ne m'a rien épargné !

—Alors, les gens qui me savent pauvre, absolument ruiné dans ce moment-ci, ne vont-ils pas s'étonner de me voir installer à Luchon avec quelques ressources, et ne diront-ils pas que je suis un voleur, que j'ai soustrait à mes créanciers des ressources qui me permettent de faire vivre les miens ?

—Non. On ne dira pas cela, parce que je vais passer deux ou trois jours avec vous, que je raconterai à tout le monde que c'est moi Jean-Marie, le frère de ta mère, qui suis allé vous chercher là-haut, où Lise, dans sa situation de nourrice, ne pouvait pas passer l'hiver, que c'est moi qui vous donne de quoi vivre, en attendant le retour de la saison.

Car vous pensez bien que si je vous porte cette petite orpheline, j'entends vous laisser de quoi subvenir à ses besoins.

Il sortit un portefeuille de sa poche et en tira quelques billets de banque.

—Voici mille francs, dit-il. Demain, à Luchon, je meublerai la maison que vous devez habiter. Au printemps, je reviendrai, je verrai comment on peut organiser votre vie, de quelle façon utile je devrai intervenir pour que toi, Jean Marie, tu ne retombes pas dans ta passion fatale ; pour que ta femme puisse vivre et faire vivre sa fille, même en dehors de toi. Le guide baissait la tête. Oui, il avait mérité ses cruelles paroles. Quelle humiliation pour lui !.... Mais quelle dure leçon aussi !.... Sans l'intervention presque miraculeuse d'Etchebarne, Lise l'eût quitté. Dans les yeux énergiques de la jeune femme, il avait bien lu l'implacable résolution. Or quitter Lise.... la voir partir !.... Jean-Marie se disait que c'était là un châtiment mérité, mais au-dessus de ce qu'il était capable de supporter. L'enfant repue dormait maintenant sur les genoux de Lise. La jeune femme assise sur une chaise basse contre le feu, avait déroulé ses langes et faisait à l'enfant sa petite toilette devant la chaleur douce de l'âtre, dont les flammes vives faisaient ressembler sa délicate peau de satin à un marbre rose qui eût palpité et frémi. Tout à coup une petite forme noire se dressa contre le genou de Lise. Une jolie tête, maintenant bien séchée et toute ébouriffée, apparut ; des yeux brillants et doux, à l'expression presque humaine, s'attachèrent sur la fillette endormie, tandis que les lèvres de la petite bête se relevaient en une sorte de rictus de joie et montraient des petites quenettes toutes blanches. Et pendant que la queue aux longues soies, allait à droite, à gauche, marchant très vite, le chien en regardant le bébé laissait échapper des cris inarticulés.

—Ici. Marquis, cria Pierre, laisse dormir la petite !....

Au fait, continua-t-il, la pauvre bête adore l'enfant, et elle est si bonne !.... Je l'avais oublié depuis que j'ai franchi le seuil de cette chaumière.... Mais le chien n'est pas bête, il est, au contraire, d'une intelligence rare, et je vois qu'il a très bien su se sécher sans qu'on s'occupe de lui.

—Je vais le faire manger, dit Jean-Marie. Mais mon oncle vous devez avoir faim, également, et dans mon trouble, ma douleur, je ne pense à rien, Lise non plus.

Etchebarne fit un geste.

—C'est vrai, dit-il, je meurs d'inanition et de fatigue.

Quoique né dans ces montagnes, je ne suis plus habitué à ces dures ascensions, et la course que j'ai faite aujourd'hui, à votre recherche, avec cette enfant dans les bras, m'a exténué. Je mangerai volontiers.

Il s'approcha de Lise.

—A condition que vous mangiez aussi, ma chère petite, lui dit-il.

Elle regarda du côté du berceau et répondit :

—Je ne peux pas.

—Il le faut. Songez que vous êtes mère encore, et que cette nouvelle venue peut se ressentir de vos angoisses ou de vos douleurs.

—J'essayerai, dit tristement la jeune femme, subitement décidée.

Etchebarne avisa une porte basse qu'on voyait au fond de la chaumière.

—Est-ce qu'il y a une deuxième pièce dans cette maison ? demanda-t-il.

—Oui, dit Jean-Marie, une chambre semblable à celle-ci, mais inhabitée, car toute notre vie était concentrée autour de ce foyer où nous nous resserrions, tous les trois, Lise l'enfant et moi.

—Bien, dit-il, nous irons là tout à l'heure.

Lise comprit et devint horriblement pâle.

—Vous allez être courageuse, n'est-ce pas, lui dit Pierre. Ce que nous allons faire, Jean-Marie et moi, il le faut.... Vous le savez, à ce prix seulement, Simonne sera à vous, rien qu'à vous.... N'aurez-vous pas la force nécessaire, non pas pour assister à notre triste besogne, je veux la faire sans vous, mais pour ne pas vous laisser aller à votre douleur tant qu'elle dûrera?

La jeune femme ne répondit que par ses larmes.

—Mangez, continua Etchebarne, en lui présentant un peu de soupe au fond d'une assiette. Il faut que vous soyez maîtresse de vos nerfs.

Elle obéit. Le repas dans cette pauvre chambre mortuaire fut triste et silencieux. Mais Etchebarne voulait, malgré sa fatigue, terminer au plus vite toutes ces affligeantes choses; il sentait que dans l'intérêt de Lise, il fallait la séparer le plus rapidement possible de la pauvre petite morte. Malgré la délicatesse extrême qu'il apporta à la funèbre tâche qu'il s'était imposée, Lise pleura beaucoup. Lorsqu'elle vit emporter dans la pièce voisine le pauvre petit cadavre qu'on allait ensevelir au dehors, sous la neige, dans un coin du jardin, couvert de fleurs au printemps, mais maintenant si froid, si désolé, son désespoir éclata formidable, impossible à contenir.

—O ma fille!.... sanglotait-elle éperdue, ma Simonne!....

Simonne, la voilà!.... répondit Etchebarne, en allant chercher sur le lit où elle dormait, la fillette qu'il avait apportée.

Mais ce n'était pas en ce moment de si douloureuse séparation qu'une étrangère pouvait cicatriser la profonde blessure de ce cœur déchiré.

Lise, affolée, repoussa l'enfant, répétant:

—Non, non, pas celle-là.... l'autre.... O mon Dieu!.... mon Dieu!.... que je suis malheureuse!....

Ce désespoir de femme le bouleversait.

Il s'appuya au chambranle de la cheminée.

Tout est donc douleur en ce monde! balbutia-t-il, suffoqué de larmes. Mon Dieu, il me semble que j'entends l'autre là-bas, quand M. le comte va lui dire que sa fille est morte!....

Mais il eut une inspiration soudaine, il se raidit, et faisant deux pas vers Lise:

—Vous la repoussez, dit-il, la pauvre innocente qui n'a plus que vous au monde.... Est-ce que vous n'avez pas peur que cela lui porte malheur?....

—Oh! non, non, s'écria Lise, en pressant la fillette dans ses bras, non je ne la repousse point.... Mais ma Simonne, ma Simonne.... Juste ciel, ne plus la voir!...

A ce moment l'enfant éveillée jeta un cri.

Ah! Lise se calomniait, elle avait bien adopté la nouvelle venue!....

A ce cri, ses sourcils se froncèrent, ses fines narrines se gonflèrent, son être tout entier tressaillit.... Est-ce que celle-là aussi souffrait?.... Elle se pencha sur l'enfant, angoissée, inquiète. Etchebarne profita de son trouble pour emporter la petite morte dans la pièce voisine où Jean-Marie l'attendait; là il s'enferma, les verrous poussés, afin que Lise ne vint pas encore augmenter son désespoir à la vue des tristes et inévitables apprêts qui devaient être faits.

III

A LA GARDE DE DIEU !

Le lendemain, dès que le jour parut, Etchebarne, Jean-Marie, sa femme et la petite fille s'apprêtèrent à descendre à Luchon. Les deux hommes avaient confectionné à la hâte un traîneau grossier; ils forcèrent Lise à s'y installer avec Simonne, le berceau et les quelques objets que la jeune femme voulait emporter avec elle. Puis l'un tirant par devant, l'autre poussant ou retenant par derrière ils partirent en cet équipage. Le plus difficile fut d'atteindre l'Hospice, car jusque-là le sentier était affreux, presque impraticable, cotoyant constamment des abîmes que la neige dissimulait à moitié. Mais à partir

de l'auberge, la descente fut plus facile. Presque toujours, la paroi du rocher se trouve à droite de la route, et en la suivant très exactement, on évite les précipices qui sont à gauche, seulement. Enfin, on arriva aux granges de la Bach, puis on franchit le pont de la Paddé, et au bout de quelques centaines de mètres, la jolie tour en ruine de Castel-Vieilh profila son élégante silhouette en haut du monticule qui domine la Pique. Jean-Marie, qui tirait le traîneau par devant, était en sueur.

Dix fois, Lise avait voulu descendre.

—Non, non, lui avait répondu le guide, je suis fort, et t'éviter une fatigue me rend si heureux. Et elle était restée assise sur la dure planchette la tête enveloppée d'un épais châle de laine, la limousine de Jean-Marie lui garantissant les épaules; sur ses genoux l'enfant chaudement emmitouffée, repue et heureuse était profondément endormie, tandis que Marquis, couché sur les pieds de Lise, remplissait l'office d'une bouillotte. Aux premières demeures qui s'alignent dans la vallée de la Pique, au-dessus de l'établissement thermal. Lise seulement mit pied à terre.

—Je connais une petite maison avec un jardin qui est à louer en ce moment-ci à l'extrémité de l'allée des Soupirs, dit alors Jean-Marie; elle est chaude, parce que les murs sont épais. On ne nous en demandera pas cher dans cette saison car tant que les étrangers ne sont pas ici, tout est pour rien à Luchon. Elle n'est pas loin de ma voiture et le soir, quand mon service sera fini, je pourrai revenir de suite auprès de Lise. Te plairas-tu par là, demanda-t-il à la jeune femme? Celle-ci tout de suite répondit:

—Oui, parce que c'est très isolé, et que je pourrai y vivre chez moi, sans jamais voir personne.

—Je vais laisser le traîneau ici, dit Escaméla, da[illegible] remise d'un de mes amis. Allons visiter ta future demeure, nous verrons le propriét[illegible]e, et si mon oncle juge que ses conditions sont acceptables, nous pourrons nous y installer aujourd'hui même.

Etchebarne trouva la proposition de son neveu raisonnable, et ils s'engagèrent tous les trois sur les allées d'Eligny.

Jean-Marie portait Simonne. Mais comme le bébé était soigneusement emmitouffé dans ses châles, nul de ceux qu'on rencontra ne demanda à le regarder. De loin en loin, comme on savait que la veille il avait été horriblement inquiet de la petite, on lui demandait:

—Eh bien, comment va-t-elle?

Il se contentait de répondre:

—Un peu mieux. Nous venons même nous installer ici, pour la mieux soigner....

Et c'était tout, on n'insistait pas.

On arriva dans la maisonnette, jolie et riante l'été, avec les grands arbres qui l'entouraient, son jardinet aux massifs bien tracés, le ruisseau écumant et jaseur qui coulait au bout des plates-bandes, derrière la haie. Elle était bâtie en plein midi; aussi le moindre rayon de soleil l'enveloppait-il comme d'une auréole qui la faisait resplendir et donnait la sensation, même dans ce paysage de neige, d'un bien-être très enviable. L'intérieur avait été réparé, car un tapissier de la ville voulait la meubler et la louer à des étrangers pour la prochaine saison.

—Si vous la voulez jusqu'au 1er mai, dit le propriétaire, prenez-là! Je sais que Mme Escaméla est très ordonnée, et qu'elle n'abimera rien. Du reste, vous la voyez, les papiers n'y sont pas encore, je ne les ferai poser que quand vous serez partis. De cette façon, vous ne me dérangerez pas de venir y habiter. Il restait à discuter le prix qui fut très raisonnable, et qu'Etchebarne paya en faisant constater par le propriétaire que c'était lui qui faisait l'installation de son neveu.

L'affaire terminée, Pierre se rendit avec Jean-Marie chez un marchand de meubles, et l'après midi de ce même jour, Lise se trouva de nouveau chez elle, avec des objets lui appartenant, des provisions de ménage, du bois en abondance, et sur ses genoux cette belle fillette qu'elle allaitait et qu'elle eût pu croire à elle si l'inguérissable blessure de son cœur n'eût amené sans cesse son esprit vers ce coin perdu de la montagne où était ensevelie celle que Dieu lui avait prise. Le lendemain soir, Etchebarne leur fit ses adieux en leur disant:

—Tâchez de vous apaiser, d'être courageux tous les deux et de vivre en paix jusqu'au printemps.

En avril, je reviendrai vous voir et, là, nous prendrons une résolution définitive pour votre future existence que je tâcherai de mettre autant que possible à l'abri de ta faiblesse, Jean-Marie, je t'en préviens.

Une fois de plus, le guide rougit sans protester.

—S'il arrivait quelque chose à Simonne, demanda Lise, toujours préoccupée de la même pensée-unique, où faudrait-il vous en aviser ?

Très vivement, Etchebarne répondit :

—Nulle part.

Simonne est maintenant votre fil'e, ma chère enfant, je compte sur vous pour la soigner le mieux que vous pourrez ; et d'un autre côté je suis tranquille, Dieu ne vous enverra pas deux fois la même terrible épreuve. Il ne voulait pas donner son adresse, c'était évident. Ils n'insistèrent ni l'un ni l'autre, par discrétion.

Jean-Marie, du reste, ne fut pas étonné de son silence, car Etchebarne avait toujours été très mystérieux, ne voulant parler ni de ses affaires, ni de ses secrets à personne ; et depuis vingt ans qu'il avait quitté le pays, un jour, à la suite d'un riche étranger dont il avait été le guide et qui l'avait pris comme valet de chambre, on ignorait complètement ce qu'il était devenu. Il ne savait pas écrire, et n'ayant jamais donné de ses nouvelles, il n'en avait pas reçu d'avantage du pays. Il ne leur fit pas d'autres recommandations concernant la petite. Il s'était seulement arrangé pour qu'elle fût à eux, bien à eux, et cela lui suffisait. Cependant au moment de quitter la maisonnette pour aller prendre le train, il parut en proie à une certaine angoisse. Avant de franchir le seuil de la porte, il s'arrêta, et tout à coup, se ravisant, au lieu de sortir il se retourna et revint vers Lise !

—Ecoutez, lui dit il, nul ne sait ce qui peut advenir de lui.

Mon intention formelle est de revenir au printemps et de vous établir avec des précautions qui vous mettent, vous, Lise, et votre fille à l'abri du besoin. J'avais résolu de vous faire seulement, à cette époque-là, certaines confidences ; mais je viens de réfléchir que jusque-là il peut m'arriver quelque chose. Pour l'argent nécessaire à votre établissement, dès mon arrivée à Paris je vais charger un notaire de vous l'envoyer en cas de mort ; mais pour les recommandations, ça ne se ressemble pas. Je n'ai jamais aimé raconter mes affaires à personne, et encore moins les confier au papier, car on ignore ce que ça peut devenir. Donc j'aime mieux vous prévenir tout de suite. Comme Etchebarne paraissait s'adresser exclusivement à Lise, Jean-Marie, par discrétion, s'était insensiblement éloigné, et maintenant, c'était devant la porte qu'il attendait son oncle pour l'escorter jusqu'au chemin de fer.

Lise écoutait avec toute son attention.

—Vous pouvez me confier tout ce que vous voudrez, dit-elle la moindre de vos recommandations sera accomplie avec un soin jaloux. Ensuite, j'oublierai tout ce qu'il vous plaira que j'oublie.

Il l'enveloppa d'un clair regard scrutateur.

Décidément, avec ses beaux yeux profonds et droits, son fin visage énergique, elle lui était de plus en plus sympathique.

Ses dernières hésitations abandonnèrent Etchebarne.

—Je vous ai déjà dit, commença-t-il, que des complications extraordinaires avaient entouré la naissance de Simonne.

Son père, un homme honnête cependant, mais d'une incroyable faiblesse de caractère, est tombé sous l'empire d'une drôlesse. Celle ci, aidée de son frère, un cabotin de trente-sixième ordre, soupçonnera, je crois, que Simonne n'est pas morte. Or, comme ils ont un intérêt majeur à ce que l'enfant disparaisse, ce couple de chenapans tentera l'impossible pour la retrouver.

Le hasard peut les remettre sur ma trace, les amener ici à Luchon, leur apprendre que Jean-Marie est mon neveu, quoiqu'ils ignorent tous, à Paris, mon véritable nom de famille. Mais cette coquine est intelligente, et la plus petite chose oubliée trahit quelquefois si complètement ! Donc, si jamais on vient vous réclamer cette enfant, ne vous laissez attendrir par aucune histoire, que les larmes comme les menaces vous laissent indifférente ; les unes aussi bien que les autres ne seraient qu'une comédie très habile, dont cette misérable est parfaitement capable. Simonne est à vous.. rien qu'à vous.... la sage-femme qui vous a accouchée en témoignera.. Et comme si Jean-Marie ou vous ne parlez pas, le jardin de votre chaumière ne dira pas son secret, personne, si vous n'y consentez pas, et si vous savez veiller sur elle, ne peut vous arracher votre fille.

—Bien, dit Lise avec une singulière énergie, vous serez obéi, c'est moi qui vous le jure.

Etchebarne réfléchit encore quelques instants et finit par dire :

—Je retiens votre serment et j'ai confiance. Donc, qu'aucune comédie n'ait jamais de prise sur vous, serait-ce la comédie de la maternité.

—La mère est morte, d'ailleurs, m'avez-vous dit ?

—Oui..

—Et le père ?

—Je vous ai affirmé que le père ne devait jamais retrouver l'enfant dont il est indigne. Ce sera là son châtiment, je le veux, c'est justice .... Vous m'avez compris ?

—Oui.

—Je sais bien que je sacrifie ainsi la fortune qui appartient de droit à Simonne ; mais la fortune, surtout quand on ne l'a pas connue, ne fait pas le bonheur. Et avec la large aisance que je vous aiderai à acquérir ici, dans ce pays simple, elle sera plus heureuse qu'à Paris, au milieu des intringues, des complications et des bassesses qui entourent ceux qu'on appelle les Privilégiés et les Grands de la terre. Allons, adieu. Ce printemps, je reviendrai ; soignez bien votre fille. Il prit l'enfant des mains de la jeune femme, la considéra un instant avec un attendrissement où il y avait comme une nuance de respect et dit :

—Je reviendrai....aussi souvent que je pourrai pour veiller sur toi, et sur la brave créature qui devient ta mère !.... Mais si la mort cruelle m'en empêche, eh bien, j'ai encore confiance....A la garde de Dieu ! Il voulut décidément partir, car l'heure avançait et il ne devait pas manquer le train.

Il appela Marquis. Le chien fut introuvable.

—Ah ! le gredin, s'écria Etchebarne, il a senti la poudre et s'est caché pour ne pas m'accompagner. Il aime tant Simonne !....C'est la seconde fois qu'il me joue le même tour. En effet, toute la journée le toutou était resté en arrêt devant la fillette, la contemplant en extase de ses yeux intelligents, semblables à de brillantes perles noires, tirant une langue fraîche et rose chaque fois qu'étaient à sa portée le peton tout blanc ou la jolie menotte potelée du bébé.

—Laissez-nous le, supplia Lise, je le soignerai bien.

—Oui, dit Etchebarne, mais à la condition que vous le débaptisiez et que vous ne disiez jamais à personne qu'il s'est appelé Marquis !....

—C'est entendu, affirma la jeune femme, et comme il est tout noir, nous l'appellerons Grillon....le grillon du foyer....Puisse-t-il nous porter bonheur, lui aussi....

IV

DANS LA MONTAGNE

L'hiver passa très tranquille, en apparence calme et heureux pour les habitants de l'allée des Soupirs. Lise était mortellement triste et ne voulait voir personne, mais qui donc eût pu s'étonner de cette mélancolie, après sa ruine complète et la mort tragique du pauvre père Ferras ? Quant à Jean-Marie, dans la neige, la tourmente ou le froid, il continuait son service sans se plaindre jamais, sans se départir de la rigidité de vie et de conduite qu'il s'était imposée. A ceux qui essayaient de se moquer de lui, et de répéter le mot qui jadis avait été cause de tant de mal : "Voilà ce que c'est que d'avoir peur de sa femme"....il répondait.

—Je n'en ai pas peur de ma femme, et la chère créature n'est faite pour effrayer personne. Mais quand on a commis autant de bêtisses que moi, il est sage de fuir la moindre occasion de les recommencer.

Et de fait, pas une seule auberge, pas le plus petit café ne vit Escaméla franchir son seuil enfumé. Il partait le matin, emportait dans un petit panier le modeste déjeuner que Lise lui préparait ; et il revenait le soir, lui remettant scrupuleusement ses pourboires, quand on lui en donnait, jusqu'au dernier centime. Sa conscience, à ce dur métier, était satisfaite, et cependant il n'était pas heureux, car Lise, toujours silencieuse et triste, ne redevenait pas la compagne aimante et empressée qu'il avait connue jadis. Son devoir ?....Oh ! elle le remplissait tout entier : les repas étaient toujours soignés, prêts à l'heure....la maison reluisait de propreté comme un bijou, les vêtements de Jean-Marie n'avaient ni une tache, ni une déchirure ; mais les beaux yeux meurtris de la jeune femme restaient vagues, un peu durs, sans cette lueur de tendresse et d'intérêt que le guide y voyait jadis chaque fois qu'il s'approchait de Lise....

—Ah ! se disait-il quelquefois, pris d'un soudain, d'un profond découragement, elle ne me pardonne pas, elle ne me pardonnera jamais !....

Et il avait envie de se jeter la tête la première du haut de quelque cascade, ou dans quelque gouffre insondable d'où son corps brisé ne fut pas revenu.

Mais la voix de sa conscience s'élevait haute et claire :

—Pouvait-elle pardonner ainsi, sans preuve, la pauvre Lise?....Pardonner la mort de son père, celle de sa fille, sa ruine et sa misère?....Non, un ange même n'en eût pas été capable. Il fallait avoir le courage d'attendre, en continuant cette vie de sacrifices, de luttes contre les tentations....cette vie de travail et de devoir....Et puis, peut-être que plus tard grâce à la pente remontée, grâce au miracle accompli, à l'existence honorable reconquise et assurée, Lise redeviendrait la tendre, l'affectueuse Lise du temps passé. C'était un but à atteindre cela!....Un but qui éclairait la route de Jean-Marie et devait lui conserver ses forces avec l'espérance. D'ailleurs, dans cette tâche d'oubli et d'apaisement, il avait un auxilliaire bien puissant : C'était Simonne, que Lise chaque jour adoptait un peu plus, et aimait avec des entrailles vraiment maternelles..Simonne dans l'adorable petite personne de laquelle la pauvre mère croyait fermement aujourd'hui que s'était incarnée l'âme de sa chère petite morte.

Eh! oui, dans cette nuit terrible, où l'enfant était partie, où l'autre était arrivée, est-ce que celle-ci n'avait pu rencontrer dans la chaumière l'âme de la première, déjà envolée, mais pas encore remontée au ciel? Et cette légende superstitieuse, Lise la croyait ardemment...

C'était pour cela, pensait-elle, que Simonne avait de si doux sourires en la regardant, que tout de suite elle s'apaisait à ses premières caresses, et que lorsque la jeune femme la posait dans son berceau, Monette, ainsi qu'elle l'appelait toujours, la suivait des yeux tout autour de la chambre. Elle était superbe, cette Monette, avec ses beaux yeux de pervenches fleuries frangés de noir, sa bouche imperceptible, le duvet d'or qui couronnait son beau front large et blanc, l'arc si délicat de ses soucils déjà fins et noirs comme les cils. Et grasse, et *connue*, comme on dit là-bas....

Et faisant des risettes pour un rien, et ayant de longs gazouillis très doux, qui duraient des heures et des heures, comme le chant à peine perceptible des oisillons au bord du nid. En avez vous vu de ces toutes petites hirondelles, dont la queue n'est pas encore venue, qui ont encore au-dessus des belles plumes bleuâtres de leurs ailes incertaines, le fin duvet jaune des premiers jours, et qui chancelantes au bord du toit contre lequel est bâti le nid, gazouillent si bas que si les yeux voient le joli petit gosier frémir et remuer, l'oreille la plus délicate ne peut percevoir qu'un bruit bien léger? Et cependant, Lise, émue, les comprenait ces premières conversations que Monette adressait à Grillon, assis à ses côtés, au soleil qui entrait dans la pièce, ou aux premières fleurs que la jeune femme avait mises dans ses mains.

Et si elle était indifférente, triste et silencieuse avec Jean-Marie, il n'en était pas de même avec le bébé.. à coup sûr, non. Certains jours, surtout ceux où Simonette lui souriait le plus, Lise la prenait dans ses bras, la couvrait de caresses, la mangeait de baisers, lui faisait entendre, elle aussi, de longues mélopées douces que nul n'aurait comprises, mais qui paraissaient ravir également la fillette et le chien en extase tous les deux devant la jeune femme. Un soir d'avril, alors que l'air se parfume et se tiédit, que toutes les brises de la montagne apportent sur leurs ailes frémissantes les mille parfums des lavandes sauvages, des marjolaines aux fines senteurs, des menthes gigantesques, des thyms embaumés, aux divines émanations d'encens, Lise, assise devant sa fenêtre ouverte, se reposait en attendant Jean-Marie. Monette était sur ses genoux, venant de prendre, la gourmande, son copieux repas du soir. Grillon jouait avec un morceau de papier, le rattrapait, le secouait, le déchirait, puis en des gambades infinies, des gambades de jeune bête affolée de mouvement et de vie, courait autour de la pièce, sortait dans le jardin, revenait comme fou se rejeter sur la boule de papier, un instant abandonnée. Lise, très mélancolique, ne le regardait pas, et songeait. Ces quelques mois passés dans cette maisonnette, après les terribles secousses endurées, avaient été relativement calmes et heureux. Mais la date fixée pour quitter cet abri momentané approchait.. Etchebarne n'avait pas donné de ses nouvelles, cependant il allait arriver, Lise n'en doutait pas. Alors, que déciderait-il? Quelle position trouverait-il pour Jean-Marie? En quel endroit la malheureuse femme rebâtirait-elle son foyer, porterait-elle ses pénates?.. Et dans ce lieu, Jean Marie ne subirait-il pas de nouvelles tentations, n'y succomberait-il pas, ne serait-il pas encore à proximité de cette terrible partie qui se joue tout l'été à Luchon?.. Elle en était là de ses réflexions, très angoissée, la gorge serrée, et le cœur lui battant

un peu plus fort qu'à l'ordinaire, lorsque Grillon allant dans le jardin après avoir aboyé longuement, profondément, comme si un étranger voulait franchir le seuil de la maison, se mit à pousser tout à coup de longs hurlements de joie La jeune femme pensa que Jean-Marie revenait. C'était à peu près son heure. Elle ne se dérangea pas, elle ne releva même pas la tête, lorsque la porte s'ouvrit : Mais tout à coup une bonne grosse voix, franche et joviale, s'écria :

—Hé bien ! c'est ainsi qu'on reçoit papa, Etchebarne ?.... cette vieille bête d'oncle qui a tant pensé à vous, ma Lisette ? Ma parole d'honneur, il n'y a que Grillon à qui j'ai l'air de faire plaisir.

—Mon oncle ! s'écria Lise, ah ! mon cher oncle ! Et elle, toujours si retenue, si mesurée, et même un peu froide dans la pudeur exquise de ses sentiments jamais exprimés, bondit vers Pierre et, de la main que la petite lui laissait libre, se pendit à son cou.

—Ah ! ça, c'est bien, s'écria le brave homme. Ça, ça répare. Encore !.... embrassez moi encore, ma fille, ma chère fille, à qui j'ai tant songé !.... Il lui rendait ses baisers, appuyant ses lèvres avec une profonde tendresse sur les cheveux bruns de la jeune femme. Puis tout à coup l'éloignant un peu :

—Voyons, si vous avez été courageuse, lui dit-il, en la regardant et en examinant Simonne, assise sur le bras gauche de sa mère. Alors il enleva la fillette d'un geste vif, très heureux, et la mettant très haut au-dessus de sa tête, s'écria :

—Oh ! oui, elle est superbe.... Ah ! mon amour.... que tu es belle, belle.... Il s'assit sur une chaise, et avec un grand attendrissement pressa le bébé contre lui en disant :

—Comme j'ai bien fait de vous l'apporter ! Ça été vraiment une inspiration de Dieu que j'ai eue là ! Ah ! je ne me repens pas de cette idée, non vraiment !.... Mais aussi, quelle brave et bonne femme vous êtes, ma nièce. Avec autant de droiture et de courage, le bonheur finira par s'asseoir à votre foyer, j'en suis bien sûr. Et comme Lise hochait douloureusement la tête, avec un grand air de doute, et toute sa tristesse soudain revenue :

—Voyons, voyons, fit paternellement Etchebarne, Jean-Marie n'a pas bronché depuis près de six mois, et l'enfant vient à merveille. Est-ce que ce ne sont pas là des éléments de sécurité pour l'avenir, cela ?

—Comment savez-vous que Jean Marie se conduit bien ? demanda Lise.

—Mais je suis arrivé depuis ce matin, répondit Pierre, et comme avant de venir chez vous, j'avais beaucoup de choses à faire, dans mes courses j'ai pris des renseignements sur mon neveu. Ces renseignements m'ont pleinement satisfait. Avec un peu de volonté de votre part,—et vous êtes trop honnête pour ne pas vouloir tenter cet effort,—Jean-Marie remontera la pente descendue ! Ah ! ma fille, croyez-en un homme qui a vu bien des choses : pleurer le passé et s'annihiler en regrets superflus pour l'irréparable est une faute, quand on a charge d'âmes comme vous, et que l'on doit assurer l'avenir.

—L'avenir, répondit Lise, vous ne vous imaginez pas à quel point il me préoccupe depuis quelques jours.

—Parce que vous ne me voyiez pas arriver ?.... Vous n'aviez donc pas confiance en moi ?

—Si, mais voilà cette maudite saison qui va commencer, et avec elle tous les tripots de Luchon vont se rouvrir.

—Je le sais......Vous comprenez bien que moi qui ai été guide ici pendant cinq ou six ans, je n'ignore rien de ces choses qui se passaient jadis comme aujourd'hui ; et que je les savais, lorsque là haut dans votre chaumière je vous ai promis de vous trouver une situation qui assurerait votre vie et celle de votre fille, même en dehors de Jean-Marie. Mais voilà, j'ai tardé à venir car il m'est arrivé des choses que je vous raconterai tout à l'heure, et qui ont fait que je n'ai pu me rendre ici au commencement d'avril, ainsi que je l'avais projeté. N'importe, tout est bien qui finit bien. J'ai eu à Paris, en pensant à vous, une excellente idée, que j'ai pu réaliser aujourd'hui, sauf votre bon plaisir, bien entendu.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Je voulais vous installer dans une petite hôtellerie quelconque de la montagne, où vous eussiez pu gagner votre vie pendant l'été, tandis que Jean Marie avec quelques chevaux eût pu reprendre son métier de guide de hauts sommets, dans lequel il est très connu, et que si peu de gens savent exercer. J'avais imaginé tout un plan là-dessus,

lorsque hier dans le chemin de fer, j'ai appris que la ville avait mis plusieurs fois déjà en adjudication, sans pouvoir trouver de fermier, l'Hospice Français du port de Vénasque, et les pâturages qui l'entourent. Cet hospice est une auberge, qu'on pourrait, avec un peu d'intelligence, achalander superbement. C'est un poste magnifique, plus beau que je n'eusse pu le rêver pour vous.... Dès mon arrivée, je suis allé trouver le maire de Luchon, j'ai causé longuement avec lui, et en m'engageant à lui payer comptant une somme assez considérable, j'ai obtenu qu'il vous louât l'Hospice pour seize ans. C'est en votre nom que la location sera faite. C'est pour vous que je vais acheter un troupeau de vaches, des chevaux, des selles d'hommes et de femmes, et tout le matériel nécessaire pour que vous vous tiriez grandement et largement d'affaire. Je vous donnerai en plus une somme d'argent pour passer la première année et faire face à toutes les éventualités qui pourront se produire par la suite. N'ayant pas de fermage à payer, puisqu'il le sera par moi d'avance, avec de l'activité et de l'économie, intelligente comme vous l'êtes, vous pouvez réussir là-haut. Et si Jean-Marie se débauche de nouveau, vous le renierez, vous lui défendrez de jamais se représenter devant vous, et vous prendrez pour vous aider de braves et honnêtes garçons comme sont ceux de ce pays en général, qui seront sous votre entière dépendance, et serviront de guides aux étrangers, comme je l'ai fait jadis, et comme Jean-Marie lui-même le faisait avant d'être devenu patron à son tour. Les yeux de Lise brillaient d'un insoutenable éclat. Jamais son fin visage n'avait été aussi décidé, aussi énergique qu'à ce moment-là. Elle tendit la main à Etchebarne.

—Vous êtes aussi bon que Dieu lui-même, lui dit-elle. Vous ne connaîtrez jamais la tendresse que j'ai pour vous, et les remerciements que mon cœur vous adresse. Vous venez de me dicter ma conduite, n'ayez pas peur, vous serez content de moi.

—J'en suis sûr, répondit Pierre. Mais ajouta-t-il tristement, je ne le verrai pas.

—Pourquoi ? demanda Lise sincèrement effrayée.

—Je vous ai dit la dernière fois que j'étais ici, qu'une femme de mauvaise vie avait mis le pied sur mon maître, et qu'aidée de son frère, un chenapan sans foi ni loi, ils eussent été capables de faire disparaître l'enfant que je vous ai confiée. C'est moi qui ai dû alors me charger de cette mission, afin de la sauver et la soustraire à ces deux scélérats. Mais ils n'ont pas cru, ils n'ont pas voulu croire à sa mort. Ils m'ont soupçonné et ont tenté l'impossible pour me faire parler. Il sourit dédaigneusement et ajouta :

—C'était bien inutile. Pierre Etchebarne est comme le granit de ces montagnes, il ne s'altère ni ne s'effrite jamais. Je croyais être débarrassé d'eux, de leur espionnage, de leurs poursuites, lorsque dernièrement, à Bordeaux, alors que j'étais parti pour venir ici, je les ai reconnus sur mes pas, admirablement déguisés, c'est vrai, mais enfin je les ai reconnus. Lise tressaillit et, instinctivement, serra Monette sur son cœur.

—Et ils vous ont aperçu ? demanda-t-elle avec terreur.

—Oh ! oui, à coup sûr.

—Et ils vous ont suivi ?

—Tant qu'ils ont pu. Mais j'ai été plus fin qu'eux, je les ai promenés dans toute l'Espagne, et un jour à Cadix, je les ai perdus, les laissant bien persuadés, je crois, que j'avais dû prendre quelque paquebot pour l'Algérie, où ils doivent être eux-mêmes à l'heure actuelle, toujours à ma poursuite.

—Et vous êtes bien sûr qu'ils ne vous ont pas trompé encore ; que mettant votre perspicacité en défaut, ils ne vous ont pas suivi sans que vous vous en doutiez, et qu'ils n'ont pas découvert la retraite de Monette ?

—N'ayez pas de crainte. Ils peuvent se dévêtir et se revêtir dix fois par jour des costumes les plus divers, mon œil est trop habitué à leur taille, à leur silhouette, surtout étant en éveil comme je le suis, pour ne pas les voir et les reconnaître même de très loin, ensemble ou séparément. Non, non, ils ne m'ont pas suivi, je vous le garantis. Mais ce qu'ils n'ont pu faire aujourd'hui, avec leur persistance dans le mal et leur diabolique intelligence, ils peuvent le réaliser plus tard C'est pour cela, je vous le disais tout à l'heure, que je ne reviendrai plus.

—Comment, s'écria Lise, je ne vous reverrai pas ?......

—Il le faut. La sécurité de Simonne, sa vie peut-être, dépendent de ma prudence. J'aime mieux suspendre ou cesser mes visites ici, ce qui sera une grande privation pour moi, croyez-le, à présent surtout que je vous connais.

—Oh ! vos bonnes paroles me donnaient tant de courage !

Sans vous je ne serai plus capable de rien.

—Vous vous calomniez.. Votre courage ce sera votre fille.. Ce sera plus encore l'idée si vivace en vous du devoir.. Jean-Marie arrivait. A l'aspect de son oncle, il eut une franche et sincère exclamation de joie. Il l'avait tant désirée cette visite!... En constatant devant Lise la rigidité de sa conduite et l'esprit de sacrifice qui ne l'avait pas abandonné un instant, Etchebarne n'impressionnerait-il pas la jeune femme? Or le malheureux guide maintenant, n'avait plus d'autre pensée, fléchir Lise. Pierre lui raconta par le menu ce qu'il avait décidé avec sa nièce.

—Oh ! vous êtes notre bienfaiteur, s'écria Escaméla les larmes aux yeux. Et loin de se fâcher des précautions prises contre lui, il fut le premier à dire :

—Oui, vous avez raison, non seulement la maison doit être au nom de ma femme, mais il faut que ce soit elle la seule maitresse, elle qui commande, qui donne des ordres, à tous, même à moi ; je ne veux être là dedans que son premier serviteur. Etchebarne le considéra attentivement. Jean-Marie parlait en toute loyauté, sans envie ni arrière-pensée. Au contraire, il semblait dire :

—Moi, je n'ai pas su conduire mon affaire, Lise est plus intelligente, plus ordonnée que moi, c'est à elle à devenir la directrice, le chef de la communauté.

—Oui, dit Etchebarne, c'est ainsi que cela doit être, c'est juste. Tu seras le premier serviteur de ta femme, celui qui donnera aux autres l'exemple de l'obéissance et du respect. Mais tu l'aideras aussi, et tu devras bien diriger les guides, qui ont besoin de se sentir en présence de quelqu'un capable de leur tenir tête et de ne leur rien passer.

—N'ayez crainte, vous serez content de moi. Etchebarne, très satisfait, se retourna vers Lise.

—Jean-Marie a une physionomie et un accent qui me prouvent sa sincérité, dit-il. Ayez confiance, comme je l'ai, ma fille, et oubliez les torts si graves du passé pour consolider mieux l'avenir. Il est si doux de pardonner, de tendre la main.. de faire du bien!...... Et tout de suite, voyant dans les beaux yeux humides de Lise qu'elle ne resterait pas implacable, il ajouta, afin de ménager l'exquise délicatesse de la jeune femme, et ne pas appuyer trop longuement sur ce sujet si intime :

—Est-ce que d'habiter là-haut, à côté des lieux où vous avez enduré de si cruelles épreuves, ne va pas vous êtes trop pénible?...... Très vivement Mme Escaméla protesta.

—Non, dit-elle, au contraire. Je planterai beaucoup de fleurs dans le petit jardin que vous savez. Je veux que ma Simonne d'aujourd'hui les soigne elle-même ; et dans ces parfums légers sans cesse respirés, dans ces émanations de roses et de violettes, dans cet air qui la baignera, ce qu'elle n'a pas déjà en elle de l'âme de l'autre ne lui viendra-t il pas?...... C'était toujours la même pensée, superstieuse mais si douce, qui renaissait dans l'esprit de Lise. Etchebarne ne la combattit pas.

—Vous avez quinze jours environ pour vous installer là-haut et déménager d'ici, dit-il. C'est suffisant. Je vais veiller moi-même à ce qu'il ne vous manque rien. Demain, j'irai avec Jean-Marie acheter à Tarbes les chevaux et les vaches. Berger et guide... les premiers métiers de ma vie...... Je m'y connais encore, et on ne me mettra pas dedans...... vous verrez, ma nièce ! Il riait très heureux.

—Pendant notre absence, continua-t-il en s'adressant à Lise, commencez vos premiers préparatifs. Afin de trouver un meilleur fermier, le maire avait fait réparer à neuf tous les bâtiments de l'Hospice, il paraît que c'est très bien. Dès notre retour, nous irons là-haut planter la crémaillère.

—Est-ce aussi pressé que cela? demanda la jeune femme.

—Oui ; d'abord, il faut que je reparte, et je veux vous voir dans vos nouvelles fonctions, ma belle fermière. Ensuite, les Luchonnais vont faire des cures de petit lait, là-haut, dès les premiers jours de mai, et si votre établissement est bien organisé, la curiosité aidant, vous pouvez avoir beaucoup de monde, ce qui sera un premier bénéfice.

—Bien, dit Mme Escaméla convaincue, lorsque vous reviendrez, je serai prête à monter. Huit jours après seulement, ils furent de retour tous les deux.

—Oh ! s'écria Jean-Marie, dès qu'il eut franchi le seuil de la maison, mon oncle a fait des folies. Lise, gronde-le...... En effet, Etchebarne avait acheté douze chevaux de Tarbes, quatre pour les guides, huit pour les voyageurs, tous les harnachements nécessaires et un troupeau magnifique de quarante vaches, toutes en lait. De plus, les provisions de vins, liqueurs, eau-de-vie, enfin tout ce qu'il fallait pour l'alimentation de l'auberge, était au complet, ainsi que les meubles, le linge et la vaisselle. Ce fut un bonheur

d'autant plus intense que le découragement de Lise avait été plus profond. Jeune femme, au lendemain de ses noces, elle n'avait su que vivre à l'écart dans sa maison, se laissant simplement adorer comme une idole indienne, dont les pieds ne doivent jamais toucher le sol...... A présent, ce serait l'opposé : Lise paierait de sa personne, elle s'occuperait du moindre détail, tout lui passerait par les mains. Elle se l'était bien juré, et elle était femme à tenir son serment. Pour commencer, elle installa tout elle-même, et le premier jour elle aida à traire les vaches. Elle était bien un peu maladroite, mais c'était le début ; et avec ses doigts fuselés et la souplesse extrême de ses mouvements, elle ne doutait pas d'arriver en peu de temps à une grande celérité. Jean-Marie se chargea de l'écurie. En attendant la saison, on lâcha les chevaux dans les pâturages, et de cette façon leur nourriture ne coûta pas grand'chose. Etchebarne n'était pas encore reparti que les habitants de Luchon commencèrent à envahir l'Hospice pour leur cure annuelle de petit lait. Lise dans de jolis pots de faïence blanche sur des nappes éblouissantes, avec des bols coquets, leur servait le liquide clair, un peu verdâtre, frais comme l'eau des torrents. Bientôt, sa réputation de propreté, de maîtresse de maison avenante et gracieuse, se répandit partout. Le monde afflua ; il en venait à pied, avec de longs bâtons pointus et ferrés, en voiture, dans des breaks impossibles contenant des familles entières, rieuses et empilées, car les landaus qu'on voit dans la saison ou n'étaient pas encore sortis des remises, ou n'étaient pas arrivés des villes voisines.

Etchebarne royonnait. Lise était si active, toujours partout à la fois, sans bruit, sans embarras, calme et accueillante !....

—Maintenant leur dit-il un soir, je puis bien repartir tranquille. Votre affaire est en bonne voie. Des larmes perlèrent au bout des longs cils de la jeune femme.

—Je sais bien que nous devons nous séparer, dit-elle. Mais je ne peux pas accepter la pensée de ne plus vous revoir. Promettez-moi de revenir.

—Plus tard, si Dieu me prête vie, je ne dis pas ; mais pour l'instant je vous ai raconté quel terrible danger courrait Simonne si je me laissais aller à la tentation de vous céder. Lise n'insista pas.

—Je m'en rapporte à votre affection pour nous, afin de venir aussitôt que vous le pourrez, dit elle. Faites que ce ne soit pas trop tard.... Vous nous avez déjà fait tant de bien, vous pouvez tant nous en faire encore.

—Je l'espère bien. Mais Jean-Marie est corrigé, allez....Je le vois et je le sens,

—Et vous avez raison, mon oncle....Jamais, vous m'entendez, jamais je ne retoucherai une carte ou un dé.

—Que Dieu t'exauce ! dit Etchebarne. J'ai confiance. Jean-Marie sortit. L'oncle en profita pour donner un portefeuille à Lise.

—Il y a là-dedans quarante mille francs, dit-il. C'est la fortune de Simonne avec le fermage de l'installation de l'Hospice. Je m'en rapporte à votre cœur pour la lui ménager le mieux possible. Je vous conseille de n'en pas parler à Jean-Marie. Cependant si quelque catastrophe survenait, un incendie, une avalanche, un désastre quelconque, je vous autorise à vous servir de cette somme comme vous l'entendrez. Maintenant, une fois encore, n'ayez jamais d'amis ni de confidents en ce qui touche la petite. Oubliez ma visite....oubliez comment la pauvre orpheline est entrée chez vous....Cette enfant-là, c'est vraiment Simonne, votre Monette Escaméla, la chair de votre chair....Vous ne devez pas savoir autre chose.

—C'est entendu, déclara vivement Lise, dont le cœur maternel s'arrangeait de cette complète et indéniable possession.

—Si jamais il devait en être décidé autrement, continua Etchebarne, je reviendrais, coûte que coûte, et je vous dicterais votre nouvelle conduite. Mais si vous ne me revoyez pas, c'est que vous devez être fidèle à mes premières instructions, fidèle envers et contre tout.

—Mais ne croyez vous pas que pour me mieux garer vous deviez me faire le portrait de ceux que j'ai à redouter ?

—A quoi bon !....Vous devez redouter tout le monde : le mendiant qui passe comme l'étranger qui arrive dans un équipage à quatre chevaux ; celui qui s'asseoit à votre table, comme l'indifférent qui dédaigne de vous parler. Cependant je peux vous faire une esquisse rapide de mes deux chenapans, le frère et la sœur. Lui, grand, élancé, un peu courbé, brun, avec un crâne qui se dégarnit, une moustache qui cache une vilaine bouche aux dents exécrables. Elle, petite, grosse, extrêmement commune, avec la même bouche

flasque, le nez trop court, audacieusement relevé, une voix d'homme, forte et rugueuse prononçant les "*r*" d'une façon particulière, comme s'il y avait des "*l*" a côté. Tous les deux, très désordonnés, et de vilains yeux de carlin en boule de loto, des yeux noirs, sans nuance, toujours trop dilâtés, des yeux de menteurs.

—Je n'oublierai pas les portraits, affirma Mme Escaméla, et si je rencontre jamais des silhouettes approchantes, je veillerai encore plus sur mon trésor. Mais si la prudence vous empêche de revenir, ne voulez-vous pas avoir de nos nouvelles ?....Pourriez-vous rester ainsi sans savoir ce qui adviendra ? Si Jean-Marie a tenu son serment ?....Si Monette grandit et vient bien ? Enfin si je suis heureuse ? Il parut très attendri, très hésitant, et finit par dire :

—Des lettres !....ça ne vaut rien....elles peuvent se perdre....et les recevoir chez moi, non, non....ce serait trop dangereux.

—Mais, mon oncle, je n'ai pas besoin de vous les adresser où vous demeurez.

—Ah ! comment alors ?

—Poste restante, cela suffit.

—Poste restante......Peut-être. Je suis allé quelquefois y chercher des lettres pour mon maître, et je sais quelles difficultés on élève pour les donner. On n'a voulu me les remettre que sur un mot de lui. Mais à quel nom me les adresserez-vous, ces lettres ?

—Et au vôtre, donc : Pierre Etchebarne....Il réfléchit, une grande ride creusée entre ses deux soucils. Décidément, Lise était entrée dans son cœur, et avoir de ses nouvelles était une joie à laquelle le bonhomme renonçait difficilement.

—Acceptez, dit-elle, j'y mettrai toute la prudence possible. Et vous, vous ne me répondrez pas, si cela vous ennuie. La figure d'Echebarne s'éclaira à ces derniers mots.

—Ah ! avec cette condition-là, dit-il, je ne demande pas mieux. C'est que j'écris très difficilement, et faire écrire un étranger m'est tout à fait antipathique. C'est entendu, ma fille chérie, écrivez-moi : à Pierre Etchebarne, bureau restant, avenue de l'Opéra, à Paris. Elle prit l'adresse en écrit et ce fut convenu ainsi. Le lendemain de très bonne heure, Pierre partit pour Luchon, escorté de Jean-Marie qui voulait l'accompagner jusqu'au chemin de fer. Lise, avant de laisser Etchebarne franchir le seuil de cette maison qu'elle devait à sa générosité, l'embrassa à plusieurs reprises, comme si elle eût été sa fille, lui répétant :

—Ah ! ici votre place vous sera toujours gardée, entre Monette et moi. Si jamais vous pouviez venir la prendre. quelle joie pour nous ! Très ému, il répondit :

—Peut-être....On ne sait pas ce qui peut arriver, mais mourir à vos côtés, après avoir été soigné par vous, comme vous avez soigné votre père, me serait à coup sûr très doux.. Elle l'accompagna fort loin dans la montagne, avec Monette dans les bras et Grillon qui bondissait devant eux, Lorsqu'il fallut décidément se séparer, Lise resta debout contre la paroi du rocher, suivant des yeux, la gorge serrée et le cœur déchiré, la silhouette du brave homme qui peu à peu s'éloignait s'effaçait, disparaissait. Elle demeura longtemps à la même place, immobile, les joues couvertes de larmes.

—Le reverrai-je jamais ?....se dit-elle l'âme étreinte d'un intraduisible pressentiment. Tout à coup elle se raidit.

N'importe, dit-elle, il m'a tracé ma conduite et montré mon devoir, je suivrai ses conseils !....Et, très courageuse, elle reprit le chemin de l'Hospice où les Luchonnais, par ce clair soleil de mai, commençait à arriver.

V

FRÈRE ET SOEUR

Décidément, le proverbe qui prétend que les joueurs et les ivrognes ne se corrigent jamais ne fut pas vrai pour Jean-Marie Escaméla. Cette fois ci son serment fut tenu, rigidement, scrupuleusement tenu. Presque tous les jours, à toute heure, il fut obligé pendant l'été de descendre à Luchon pour les affaires de l'auberge, guides à engager provisions à renouveler, chevaux à changer ; jamais nulle tentation ne l'effleura ; jamai nulle insistance, nulle moquerie n'eut raison de sa volonté. En haut, Monette grossis sissait à vue d'œil, et Lise était la plus admirable maîtresse de maison que l'on pût rêver

Levée avant le jour, elle avait l'œil à tout, aux soins à donner aux vaches comme à ceux que réclamait la basse-cour. La cure des Luchonnais terminée, et avant que le lait pût être vendu à Luchon où les étrangers ne venaient pas encore d'un mois à peu près, elle se mit à faire du beurre et des fromages, dans une petite salle très fraîche, construite sur ses indications, ainsi qu'une glacière, que Jean-Marie pourvut de blocs de glace recueillis aux plus hautes cimes par lui-même, et rapportés sur le dos d'une de ces mules aux pieds solides qui côtoient les abîmes sans broncher jamais. La glacière pleine, les fromages en cave, le beurre salé, Lise pensa aux poulets de l'été, aux canards, à tout ce ce qui pouvait devenir une ressource pour l'auberge pendant la saison, alors que tous les jours il y a de nombreux déjeuners à servir. Et comme ses poussins, cette année-là, ne fussent pas nés à temps, au moins les premiers, car elle s'y était prise trop tard elle en fit venir de tout petits de la Normandie et des endroits ou de grands éleveurs en produisent des quantités, et arrivent à les donner à des prix extraordinaires de bon marché. Et lorsque les premiers étrangers se montrèrent, Lise veilla elle-même à sa cuisine, ne laissant rien traîner, rien perdre, utilisant les restes pour les besoins de sa maisonnée, car elle nourrissait ses guides et son personnel. Bientôt son auberge eut une réputation méritée ; les Escaméla n'écorchaient personne, et tout était bon, soigné et confortable dans sa simplicité. La propreté était méticuleuse, les serviettes sans tâche fleuraient les herbes aromatiques, les œufs étaient pondus du jour, le lait frais et crémeux, les fromages, faits par Lise, exquis ; le vin soigné ne sentait point cette horrible odeur d'outre que l'on rencontre dans presque toutes les Pyrénées, enfin la glace de Jean-Marie faisait merveille, au retour des excursions, alors que pour aller du port de Vénasque au pic de la Sauvegarde, ou a l'Antécade, ou à Couradiles, les malheureux ascensionnistes avaient sué sang et eau, et revenaient exténués. La saison finie, au lieu de descendre à Luchon et de confier, pour une somme très minime, les vaches et les chevaux à des bergers qui en volent toujours un certain nombre et prétendent après que les ours les ont emportés. Lise décida qu'on resterait à l'Hospice autant qu'on le pourrait.

On avait gagné assez d'argent pour sacrifier une certaine somme à l'installation en vue de la neige. La maison bien placée ne craignait pas les avalanches. Peut-être que si la saison n'était pas trop dure, on pourrait descendre journellement afin d'envoyer le lait à Toulouse par le chemin de fer. Ce qui fut fait. Et dans l'intimité de cette existence austère et retirée, la réconciliation de Jean-Marie et de Lise se cimenta. Et avec son pardon, sa bonté, sa tristesse douce, mais que nulle puissance n'était pas capable de lui enlever, Lise mit dans le cœur d'Escaméla une affection à toute épreuve que rien ne pouvait plus altérer. Il l'aimait comme une idole, et la respectait comme une sainte du paradis, cette vaillante créature qui renonçait à ses instincts, ses habitudes, son éducation, s'était faite maîtresse d'auberge, ne reculant pas devant les ouvrages les plus grossiers pour réparer le mal que lui, Jean-Marie, avait commis. Mais Dieu sourit, dit-on, aux cœurs vaillants. Ce fut vrai pour Lise, et peu à peu tout prospéra au point qu'au bout de quelques années on put descendre de la montagne au commencement de l'hiver, et acheter au milieu de la plaine de la Garonne et Toulouse, une maison entourée de prairies magnifiques, où les vaches et les chevaux remisés pouvaient être mieux soignés tandis que l'expédition du lait donnait de bien moins grandes difficultés que là-haut dans la neige. Monette, au milieu de ce travail, venait comme un charme. Elle était grande pour son âge, superbe, et, ce qui ne gâtait rien, jolie comme les amours. Elle avait quatre ans lorsque Jean-Marie reçut une mauvaise nouvelle : son frère aîné, déjà veuf, venait de mourir. Il laissait deux enfants, la famille de la femme se chargeait du plus âgé.

Vous devriez prendre le dernier petit garçon, écrivait le curé du village ; Antoniet a huit ans, il est très fort pour son âge, obéissant, actif, et remarquablement intelligent.

On dit que vous n'avez qu'une petite fille, et que vos affaires vont bien. Elles marcheront encore mieux, si vous consentez à cette bonne œuvre. Les foyers ou viennent s'asseoir les orphelins sont ceux que Dieu bénit, et qui prospèrent le plus.

Lise n'hésitait pas.

—Va le chercher, dit-elle à Jean-Marie, il nous aidera, nous aurons deux enfants.

L'ancien guide partit aussitôt. Deux jours après, il ramenait un adorable gamin, très grand pour son âge, maigre, élancé, brun et leste comme un Basque, ayant un joli visage allongé droit qu'éclairaient deux yeux d'un noir d'encre splendides, semblables à des diamants, doux, profonds et droits. A l'acpect de Simonne, il rougit de plaisir et ne put s'empêcher de s'écrier :

—Oh ! qu'elle est jolie !.... Est-ce que ses cheveux sont en or, dites, ma tante ?

Lise sourit, elle prit l'orphelin sur ses genoux, l'embrassa à plusieurs reprises, très émue, et lui répondit :

—C'est ta petite sœur, maintenant, l'aimeras-tu ?

Avec une sorte de recueillement. Antoniet Escaméla dit :

—Oh ! plus que tout, ma tante, soyez en sûre.

—Il faut m'appeler maman, ainsi que le fait Monette, déclara la jeune femme.

Les yeux du gamin se mouillèrent d'émotion. Il couvrit de baisers le visage de sa nouvelle mère, et répéta, avec une sorte de délire, le cher mot qu'il ne croyait jamais plus prononcer :

—Maman, ô maman chérie !.... Et quittant les bras de Lise qui l'enserraient, il alla s'agenouiller devant la mignonne. Dans cette position, il avait juste sa taille : Comment t'appelle-tu *beroyo ?* (jolie), lui demanda-t il avec une voix d'une douceur infinie. Sans hésiter, elle répondit :

—Monette, et toi ?

—Antoniet.

—Viens-nous-en, tous les deux.... là-bas, de l'autre côté du ruisseau, il y a mon jardin avec des fleurs qui poussent, et des buissons tout blancs que papa a portés l'autre jour de Luchon. Tu me feras des bouquets et des couronnes, veux-tu ?

S'il voulait !.... Il se laissa tout de suite diriger par elle.

—Empêche-la de s'approcher de l'eau, cria Lise. Prends garde, l'écume blanche qui ressemble à la neige l'attire ; fais bien attention qu'elle n'entre pas dans le torrent, pour aller prendre cette écume-là avec la main, elle se mouillerait toute.

—N'ayez pas peur, maman, affirma le gamin, avec moi Monette sera en sûreté, vous pouvez être tranquille. Et de fait, il lui prit la menotte et se mit à descendre vers le Pesson, qui bondit sur les larges pierres au dessous de l'Hospice, la faisant passer aux meilleurs endroits, marchant doucement, raccourcissant son pas, pour qu'il ne fût pas plus long que ses menues enjambées de toute petite fille.

Arrivé au torrent qui n'avait pas encore repris son lit de la bonne saison et submergeait un peu les pierres plates servant de pont, Antoniet pensa que pour enpêcher les jolis pieds de Monette de se mouiller, le mieux était de l'enlever de terre. Il le fit avec une adresse de femme, et une vigueur de grand garçon bien au-dessus de son âge. Et lorsque sur l'autre rive il voulut la reposer par terre :

—Non ! dit-elle, déjà despote, car elle se sentait aimée, je suis bien, je veux rester...

Il lui obéit et sans fatigue la porta où elle voulut. Non seulement la connaissance était faite, mais Lise avait trouvé pour Monette le plus vigilant, le plus sûr, le plus dévoué des gardiens. Jusque là cette charge avait été dévolue à Grillon, et le griffon s'en acquittait avec l'intelligence qui distingue cette race de chiens ; mais Grillon se contentait de ne pas quitter l'enfant des yeux, de montrer ses fines dents blanches, avec un grognement des moins rassurants lorsque n'importe qui s'approchait de Monette ; il aurait même sauté sur quiconque l'eût frôlée de trop près : c'était beaucoup, ce n'était pas assez, Grillon ne pouvait avoir la sollicitude inlassable, d'Antoniet ; d'abord il ne pouvait pas, comme le gamin, distraire l'enfant pour l'empêcher d'entrer dans l'eau, ou de se pencher imprudemment au-dessus de quelque abîme.

Quoique toute petite, ce fut elle, de son côté, qui lui apprit au printemps le chemin des quelques sites remarquables qui entourent l'auberge ; elle qui lui fit parcourir le joli sentier qui domine le gave du Pesson, et qui, après avoir traversé la forêt de Sajust, arrive au fond de la vallée, à la Cascade du Parisien. Là, tandis qu'elle restait en extase devant toutes les blanches cascatelles qui, minces et gracieuses, bondissent de toutes parts, lui, cherchait à l'entour les jolies fleurs sauvages dont les montagnes se couvrent au renouveau. Il revenait les mains chargées de la belle ramondia des Pyrénées, aux fleurs violettes, aux blanches feuilles épaisses de velours ; il rapportait les euphorbes, les saxifrages, les gentianes, les valérianes aux roses panaches, les aconits mortels aux jolis casques mauves.... Et il la couronnait de toutes ces branches fleuries, mièves, élégantes, enlacées les unes dans les autres. Et elle ressemblait ainsi avec ses beaux yeux bleus frangés de noir, son nez fin, son front blanc que coupait si nettement la ligne délicate de ses soucils bruns, et ses cheveux d'or, tombant sur ses épaules de toute petite à quelque minuscule et déjà troublante, Velléda des vieilles forêts gauloises. Un autre jour, ils grimpaient sur les grandes montagnes pelées qui s'étagent en cirque autour de l'Hospice.

Puis Escaméla lui-même leur indiqua des excursions à lui, car il voulait que de bonne heure Antoniet prit l'habitude de la marche, pour devenir plus tard un bon guide.

—Ecoute, avait dit Jean-Marie depuis longtemps à Lise, si tu le veux, nous nous partagerons tous les deux la besogne pour nos enfants. Toi qui es savante, tu leur apprendras l'hiver tout ce qu'ils doivent connaître des livres et des écritures et tu surveilleras leurs études avec les professeurs quand ils en auront. Moi, l'été, pour ma part, je les emmènerai jusque dans les *hauts*, je les porterai sur mon dos s'ils ne peuvent pas marcher ; peu à peu, je les rendrai solides et vigoureux comme pas un, je leur donnerai de splendides et bons corps, pendant que toi tu peupleras leur esprit, et j'en ferai les plus beaux montagnards de toutes les Pyrénées. Il avait réalisé son programme. Peu à peu il les avait conduits dans les vallées et sur les cimes leur enseignant tous les sentiers qui traversent les grandes forêts où les gaves tombent en cascades, bouillonnent sur les grandes pierres noires ; où les yeux se rassasient de fraîcheur et de verdure, au milieu des hêtres qui se penchent au bord des torrents, ou des sapins gigantesques aux branches étalées, enguirlandées de mousses pendantes et de lichens frisés. Puis il les faisait redescendre vers les plaines, où, dans les prairies grasses et fécondes, les fleurs encore remplies des diamants de rosés éclosent à chaque pas, foulées par les grandes vaches à l'œil mélancolique, enfouies jusqu'au ventre dans l'herbe fleurie, ainsi qu'on les voit dans les tableaux de Potter. Et à mesure que leurs forces se développaient, il les emmenait au printemps, alors que le pays n'est pas encore à tout le monde, qu'il n'a pas été profané, par les cavalcades et les parties bruyantes de l'été, lorsqu'il appartient à ses maîtres naturels, aux bergers, aux bûcherons, aux troupeaux, il les emmenait vers les hauts plateaux où naissent les torrents et où, avant de devenir les gaves aux voix puissantes et à la course folle, ils sont de paisibles ruisseaux, des menues sources perdues entre les racines, et au bord desquels se dressent les jolies et tremblantes reines-des-près. Encore, il leur enseignait le nom de toutes les roches trapues qui se penchent en surplombant les précipices . . . . et des gouffres noirs dont on n'aperçoit pas les fonds . . . . et des arêtes vertigineuses dont les cimes dépassent les nuages. Ici c'est le Nethou, plus loin Crabioules, les Posets ; . . . . d'un autre côté Malibierne, Fourcanade . . . . et enfin, se levant comme un grand spectre avec, en haut, ses arêtes pelées, en bas ses arbres brisées et comme incendiés, des rocs noirs la bosselant de tous côtés et des glaciers de diamants lui faisant une couronne, la Maladetta ! Et. grâce à ses courses extraordinaires, Antoniet devenait un garçon superbe, aux larges épaules, au teint mat et chaud, aux yeux de diamants noirs, nerveux, leste, d'une force peu commune. Monette, au contraire, n'avait pas beaucoup grandi. A douze ans, elle n'était pas aussi développée que les autres enfants de son âge. Mais qu'elle était donc jolie et bien proportionnée, et délicate, et fine ! . . . . Son nez commençait à se recourber un peu . . . . un tout petit peu ; la coupe de son visage était mince et longue, mais ce qui était frappant, c'était l'éclat extraordinaire de son teint que n'altéraient ni l'air vif des montagnes, ni les rayons ardents du soleil d'été, ni le vent d'hiver, ni la morsure des plus âpres tempêtes. Elle était si blanche, si rayonnante qu'en la voyant on l'eût dite, en effet, taillée dans le plus pur des glaciers, et tous les étrangers lui donnaient d'emblée le joli surnom qui lui resta : Fleur-des-Neiges. A Luchon, on la connaissait, et l'on se disait :

—Allons à l'Hospice, Fleur-des-Neiges nous conduira faire une jolie excursion, on nous servira du lait chaud de ses jolies petites mains de duchesse . . . . Lise en était folle. Qui lui eût dit que Monette n'était pas la chair de sa chair, celle qu'elle avait mise au monde dans les angoisses et les douleurs, l'eût bien étonnée. Mme Escaméla avait pris au pied de la lettre les recommandations d'Etchebarne, et elle avait bien oublié comment, une nuit d'hiver, le brave homme avait apporté dans le berceau de la pauvre petite morte cette jolie hirondelle, qui en venant suspendre son nid à leur chaumière, leur avait si bien porté bonheur. Car il n'y avait pas à dire ; le bonheur était maintenant installé en maître au foyer honnête des Escaméla. Jean-Marie avait été fidèle aux promesses faites à Etchebarne, et dans les lettres que Lise avait écrites, elle n'avait point eu à constater qu'il fût revenu une seule fois vers ces parties qui lui avait été jadis si fatales. Etchebarne, à ces lettres, n'avait jamais répondu. Mais dans les commencements, il avait envoyé de petits cadeaux pour Monette, des menus objets de toilette ou de petits bijoux sur lesquels les initiales de la fillette, un S . . . . et un E . . . . "Simonne Escaméla" étaient gravés. La dernière fois qu'il donna de ses nouvelles ce fut lorsqu'on lui apprit l'adoption d'Antoniet ; il l'approuva, car huit jours après, Jean-Marie recevait le trousseau complet d'un gamin de neuf ans.

—Oh ! le brave homme, s'était alors écriée Lise.... Comme il continue à nous enseigner notre devoir !.... Et ce qu'elle enseignait elle aussi à ses enfants, la brave femme, c'était à aimer de loin et à bénir le vieux guide, que par un raffinement de tendresse elle faisait appeler "grand père," aussi bien par Antoniet que par Monette. Et ils grandissaient tous les deux, s'adorant. Lui la protégeait, la conduisait, subissait ses caprices sans jamais protester, ne lui résistait jamais. Monette encore plus tendre que lui, plus affectueuse, déjà femme, soignait Antoniet, lui répétait les leçons de Lise qu'elle comprenait, quoique de quatre ans plus jeune, bien plus vite que lui ; car pour les choses purement intellectuelles il était de compréhension un peu lente, tandis que pour les exercices du corps, et pour l'art dans toutes ses manifestations, il avait au contraire d'incroyables dispositions. Sa voix, un peu grave, était charmante. Seul, il trouvait des mélodies simples et lentes qui allaient à l'âme. Des chalumeaux des pâtres, des flûtes, des instruments primitifs de la montagne, il tirait des sons extraordinaires. Avec son couteau, assis aux pieds de Monette, il sculptait sur le premier morceau de bois venu tout ce qui frappait sa vue. Un jour, un peintre vint s'installer une semaine entière à l'Hospice, afin de dessiner quelque coin de paysage qui lui avait plu. Antoniet, en extase, resta constamment à ses côtés, regardant se fixer sur la toile les montagnes, les cascades, les arbres qui l'entouraient. Il ne parlait pas, ne mangeait plus, maigrissait à vue d'œil. Un matin, il dit à Lise :

—Veux-tu me permettre de descendre à Luchon, maman, j'ai des commissions à y faire ? Il avait seize ans et était fort raisonnable.

—Va, lui dit-elle, mais reviens vite. Quelle inutile recommandation, lorsque Monette, à l'Hospice, attendait son retour ! Dans l'après-midi, quand il remonta, un paquet attaché au bout de son bâton ferré pendait de ses épaules. A Lise, il ne voulut pas dire ce qu'il contenait:

—J'ai acheté ça avec mes pourboires de guide, dit-il en souriant, c'est pour te faire une surprise, maman. Mais, discret avec sa mère, il ne put résister à Monette.

—Alors, si tu veux savoir mes projets dit-il à la fillette, viens avec moi. Ils montèrent tous les deux vers l'ancien pauvre refuge de jadis, que Lise leur avait abandonné, et qu'ils adoraient l'un et l'autre. Les désirs de la jeune femme s'étaient bien réalisés. De la chaumiere, réparée par Jean-Marie, on avait fait une sorte de chalet, composé d'une salle d'études, où les enfants avaient appris ce qu'ils savaient tous les deux. C'était leur domaine à eux. Il y avait eu d'abord leurs jouets, puis leurs premiers livres, leurs cahiers d'écriture ; les ouvrages de couture de Monette ; son piano un peu plus tard ; car Lise musicienne avait voulu que sa fille le fût aussi ; enfin, les flûtes, les chalumeaux, les essais de sculpture d'Antoniet. Au dehors, c'était lui qui soignait le jardin, où venaient, à l'entour d'un superbe rhododendron blanc, qui en tenait le milieu, les plus belles fleurs des montagnes. En sortant de l'Hospice, ils prirent à gauche la jolie route que bordent les hêtres et les sapins gigantesques serrés et splendides.

Le soleil passait par éclaircies entre leurs ramures épaisses, et le vent d'Espagne faisait frissonner leurs flèches aigues ou leurs cimes arrondies. A terre, les plantes aromatiques jetaient à l'air du soir leurs parfums sains et pénétrants, tandis que de loin en loin, sous son manteau épais de feuilles vertes, apparaissait comme une tache de sang la rouge fraise des bois. Sur le talus, de jolies sources rieuses bondissaient au milieu des mousses, et les grands papillons de velours à l'approche du déclin du jour descendaient vers la vallée et frôlaient de leur vol épais le visage des jeunes gens. Tout à coup, à gauche du chemin, un enclos apparut. De la route, cela semblait être un fouillis d'arbustes, duquel s'élançaient des arbres plus élevés, tels que des sorbiers, des châtaigniers, des sureaux et quelques sapins mieux conduits que ceux de la montagne. En regardant attentivement, on distinguait le toit pointu d'une maison, couvert de chaume, avec une galerie de bois ajouré courant tout autour. Les enfants firent encore quelques pas et, après avoir traversé un ruisselet sur des blocs de roches couvertes de mousse et disposées en pont, ils se trouvèrent dans un admirable jardin que les arbres, aperçus de la route, entouraient d'une ceinture presque impénétrable. Rien de frais, de joli et de pittoresque comme ce lieu. Pas de point de vue, cependant, car les massifs d'un côté, et de l'autre les parois de la montagne limitaient les regards à une sorte de cirque assez restreint. Mais il y avait là une pureté d'air si grande, une paix si profonde, les jeux du soleil dans les arbres étaient d'un si adorable effet, les sources qui bondissaient de tous les côtés, retombant en cascades blanches et minces au moindre morceau de roche ren-

contré, étaient si fraîches, qu'on éprouvait tout de suite, rien que de pénétrer là, un sentiment de bien-être infini. Antoniet franchit le premier le seuil du chalet, il ouvrit aussitôt les contrevents clos et une grande pièce faite des deux chambres de jadis réunies en une seule, apparut, baignée de l'or rouge du soleil couchant, vaste, aérée, pleine d'air, du parfum des fleurs arrivant du dehors avec les insectes bourdonnants, et les guêpes indiscrètes. Sur la table du milieu, leur ancienne table de travail, Antoniet posa son paquet, et se mit à couper les ficelles qui l'enserraient.

—Tu veux savoir ce que c'est, Monette ? dit-il ; regarde mais ne touche pas.

C'était une grande boîte de bois, et dans un carton des feuilles de papier fort et jaunâtre. Elle avait déjà ouvert la boîte malgré la défense de son frère.

—Des couleurs, dit-elle, des godets, une palette.... puis des crayons, du papier... Ah !... tu veux donc faire des tableaux ?.....

—Je vais essayer.

—C'est ce peintre qui est venu qui t'en a donné envie ?

—Tu l'as deviné.

—Pourquoi ne lui as tu pas demandé des leçons ?

—Je ne l'ai pas osé. Ensuite, tu sais que papa ne se soucie guère que je m'amuse à toutes ces bêtises, comme il dit.

—Oui, je sais..... Il veut que tu deviennes un bon guide, capable de bien l'aider à tenir l'auberge plus tard, et c'est là toute son ambition.

—Mais moi, vois tu, ça ne me suffit pas. J'ai dans la tête un tas de musiques qui me chantent à m'étourdir du matin au soir ; j'ai dans les yeux toutes sortes de paysages, des paysages du paradis sans doute, tout remplis de soleil, d'arbres, de fleurs, de montagnes......

Et il y a des moments où je voudrais reproduire tout ça quelque part...... Il me semble que je serais si heureux de mettre des belles choses sur une toile, comme ce monsieur de l'autre jour. La fillette très grave avait écouté son frère sans l'interrompre.

—Ecoute, lui dit-elle, lorsqu'il eut terminé, voici ce que je te conseille : Essaie de dessiner tout ce qui te passera par la tête. J'ai entendu dire que les premiers traits étaient les plus difficiles, mais tu es si adroit que tu es bien capable de réussir tout seul. N'importe, applique-toi tant que tu pourras, et puis je montrerai moi-même à maman ce que tu auras fait, et nous tâcherons tous les deux d'obtenir d'elle que tu prennes des leçons l'hiver prochain à Toulouse. Les yeux d'Antoniet brillaient comme des escarboucles.

—O ma Monette, s'écria-t-il, comme tu es bonne !...... Si tu faisais arriver maman à cela, je crois que je t'aimerais encore plus que par le passé !...... A partir de ce jour le chalet, qui était déjà un atelier de musique et de sculpture, devint aussi un atelier de peinture. Avec une adresse infinie, Antoniet s'était confectionné plusieurs chevalets et il peignait et dessinait tout ce qu'il voyait. C'était Monette, c'était Grillon, c'étaient les arbres, les fleurs, le jardin, les montagnes, la Pique, les cascades..... tout ce qui tombait sous ses yeux...... Et tout seul, avec un instinct artistisque extraordinaire, il trouva la perspective, la mesure, surtout la couleur. Tous ses instants libres, le jeune homme les passait soit assis derrière son chevalet, soit un carton sur ses genoux, tandis que Monette, un ouvrage à la main, n'osait parler, à peine respirer, de peur de troubler son travail. Mais lorsque la séance était finie, elle s'approchait, examinait avec la plus grande attention, et avec un sérieux de juge, elle donnait son avis.

—C'est très bien...... Oh ! mais vraiment très bien...... Le ciel était peut-être un peu trop bleu, les arbres un peu trop verts...... mais à part cela, comme tout était à sa place et bien d'aplomb ..... et bien proportionné.... Les artistes de Paris ne faisaient pas mieux !..... Pour sûr que maman Lise sera contente..... et flattée....... et qu'elle ne résisterait pas à l'idée d'encourager une si belle vocation !...... Et Monette très convaincue se croyait fort impartiale, sans penser qu'elle trouvait naturellement très beau tout ce que faisait son frère Toniet. ....

VI

LE CHALET DE LA MONTAGNE

Un jour un singulier équipage gravit la pente raide et s'arrêta devant l'Hospice. Un cheval gris très grand, un noir très petit et très maigre étaient attelés à une victoria doublée de perse grise à grandes fleurs rouges. Sur le siège on voyait un conducteur à figure louche. Jean-Marie s'approcha :

—C'est toi, mauvaise graine, dit-il, en reconnaissant le cocher, une sorte de vagabond ayant fait tous les métiers et très mal famé. On te permet donc de conduire des voyageurs à présent ?

—Oh ! vous savez..... quand la vendange est abondante on se sert de tous paniers. Et puis m'est avis que la marchandise que je porte ne vaut pas plus que moi.

—C'est bien peu dire.

—Allez, contenant et contenu, aujourd'hui c'est pareil ! Il y a là-dedans, poursuivit-il en désignant la guimbarde du coin de l'œil, une particulière qui se fait appeler *Madame la Comtesse* gros comme le bras, et si celle-là est comtesse, moi je vous réponds que je suis marquis pour le moins. Il n'eut pas le temps de continuer. Un homme et une femme, s'avançaient vers Escaméla. Lui était grand et maigre avec une taille un peu fléchie, aux courbettes faciles ; elle, petite, grosse, roulant sur ses hanches en marchant, sans gants, un chapeau de feutre mou, un chapeau d'homme rendant encore sa figure plus triviale, et augmentant son aspect étrangement commun. Elle vint regarder Escaméla de très près et lui dit d'une voix au timbre masculin :

—Est-ce que c'est vous qui êtes le maître de cette auberge, brave homme ?

—Oui, madame, répondit Jean Marie en s'inclinant.

—Appelez-moi, madame la comtesse, c'est mon titre.

Y a-t-il à manger chez vous et surtout à boire ? Oh ! là ! là !..... quelle chaleur !..... qu'il fait donc soif dans vos gredines de montagnes !...... N'est-ce pas, Nénest, qu'il fait soif ici ? continua-t-elle, en s'adressant au grand escogriffe qui la suivait. Celui-ci vêtu d'un houppelande d'Anglais à carreaux invraisemblables sur fond jaune, avec une grande pèlerine, des bottes à l'écuyère, un chapeau mou posé sur l'oreille et une cravate de foulard blanc nouée à la Colin sur une chemise de percale rose, répondit en arrondissant ses bras dans un geste théâtral :

—Oh oui ! chère comtesse, cette poussière est perfide, et ton frère avalera avec le plus grand plaisir une fine bouteille de romanée, si ta générosité veut bien la lui offrir, ma belle Alice !......

La belle Alice, comme on venait de l'appeler, sourit, regarda Jean-Marie comme pour le prendre à témoin et dit avec complaisance :

—Farceur, va !... Est-il aimable, cet animal-là ! Puis désignant du bout de son en-tout-cas une petite tonnelle qu'on apercevait à droite de la maison :

—Voulez-vous nous faire servir là, dit-elle de sa voix de plus en plus profonde. Et ce que vous avez de plus chouette, n'est-ce pas ? A propos, qu'est-ce que vous allez nous donner pour mettre dans le coco ? Jean-Marie, d'abord ahuri de cette voix, de ces manières, s'était vite remis. Dans un endroit fréquenté comme celui de l'Hospice, on voit des choses si extraordinaires !

—C'est ma femme qui s'occupe de la cuisine, dit-il. Si madame la comtesse veut la voir, elle pourra lui faire telle commande qu'il lui plaira.

—C'est ça, dit Alice, faites-la venir, qu'on s'entende. Mme Escaméla arriva.

Dès les premiers mots de la comtesse, dès le premier regard jeté sur le couple qui était devant elle, la mère de Simonne tressaillit des pieds à la tête. Cette voix de cuirassier, dans ce corps gros et commun, ce nez si audacieusement relevé, la bouche flasque de l'homme et de la femme, leurs yeux en boules de loto... Oh ! comme cela répondait bien au portrait que jadis Etchebarne avait tracé des ennemis de Simonne, de ceux dont il fallait se méfier à tout prix !... C'était eux, évidemment... Mme Escaméla n'eut aucun doute à cet égard. Tout le sang de Lise se glaça dans ses veines. Est-ce qu'ils étaient sur la trace de l'enfant ? Est-ce qu'Etchebarne qui n'avait rien envoyé depuis longtemps serait malade ?... aurait-il eu quelqu'une de ces paralysies de vieillard, où le cerveau atrophié laisse échapper inconsciemment les choses les plus graves, les plus secrètes ?... Ou bien

serait-il mort ?... et dans ses papiers, aurait-on retrouvé quelques lettres de Lise, quelques lettres timbrées de Luchon, et où elle aurait imprudemment parlé de Monette ?... Ah ! folle, folle qu'elle était !... C'était elle qui l'avait voulu, cette correspondance !... En une minute, elle souffrit tout ce qu'on peut souffrir, car ses entrailles à l'endroit de cette enfant tant adorée étaient bien réellement des entrailles de mère. Mais sous sa douceur patiente et un peu concentrée, il y avait une énergie à toute épreuve... Depuis de longues années, ses luttes avec Jean Marie d'abord, ensuite l'habitude du commandement qu'elle avait dû prendre, puis l'activité et la surveillance qu'il avait fallu exercer pour bien mener son affaire avaient décuplé sa décision naturelle.

—Plutôt que de leur laisser reprendre ma fille, se disait elle, je leur enfoncerais à tous deux un poignard dans la gorge !... Elle était d'abord devenue d'une pâleur mortelle en croyant reconnaître ceux que lui avait signalés Etchebarne ; puis après ces réflexions, elle leur jeta un si mauvais regard que la comtesse frappée de l'expression de sa physionomie, devenue soudain d'une dureté implacable, lui dit :

—Eh ! dites donc, la mère, qu'est-ce que vous avez contre nous ?...

Lise s'était ressaisie. Elle parut fort étonnée et répondit :

—Je ne comprends pas ce que madame prétend. Qu'est-ce que je pourrais avoir contre elle, puisque c'est la première fois certainement que je vois madame, et que je ne connais même pas son nom. L'étrangère se redressa et avec l'expansion commune et encombrante qui paraissait être le fond de son caractère, elle dit :

—Je suis la comtesse de Mussidan, mon mari n'a pas pu m'accompagner, mais il m'a confiée à mon frère, Ernest Craponne, le célèbre Craponne... vous savez bien... Qui ne le connaît, du reste, de Lille aux Pyrénées et même plus loin ? Ce boniment de foire laissa Mme Escaméla indifférente. Elle ne comprit et ne retint qu'une chose.

Ce célèbre Craponne devait être le cabotin que lui avait désigné Etchebarne, il avait du reste la tournure, la mise, la physionomie d'un de ces acteurs de théâtre en plein vent, qu'elle avait souvent vus à Luchon dans les baraques de foire. Alice se chargea de lever ses derniers doutes sur la profession de celui qui l'accompagnait.

—Oh ! là là ! cria-t-elle, quelle *humiâtion*, Pends-toi, Nénest !... Cette brave cabaratière ne connaît pas Craponne, le grand Craponne ! Le seul qui ait vraiment incarne Buridan de la *Tour de Nesle* et tant d'autres héros, aussi illustres !.., celui auprès duquel Frédérick Lemaître n'était que de la gnognotte !...

—Alice !... s'écria l'escogriffe, la main sur son cœur, tu combles ton frère !...

Cette comédie, aussi grotesque qu'agaçante, tendait outre mesure les nerfs délicats de Lise.

—Pardon, madame, dit-elle, je n'ai pas de temps à perdre. Les voyageurs sont nombreux aujourd'hui, décidez-vous, que vous faut-il ?

—D'abord, je vous l'ai dit : à déjeuner. Ce que vous avez de meilleur et de plus vite fait. Qu'y a-t-il dans votre boîte ? Lise répondit :

—Des œufs frais, des truites, des côtelettes de mouton et des poulets.

—Les poulets sont-ils cuits ?

—Tués, oui, cuits, non.

—Alors, comme ce serait trop long à préparer, faites-nous une omelette, des truites et des côtelettes. Mme Escaméla allait partir lorsque Craponne la rappela.

—Surtout n'oubliez pas le vin, lui dit-il.

—Blanc ou rouge ?

—Les deux. N'est-ce pas, Alice ?

—Je te crois !...

—Madame veut-elle du vin du pays, du bordeaux ou du bourgogne ? Ce fut Alice qui se chargea de répondre :

—Moi, je bois autant que possible des vins du cru, c'est moins fabriqué, et on peut en avaler davantage.

—Bien, je vais faire servir à madame du madiran blanc et du sousblecause rouge, de dix ans.—C'est un peu cher, par exemple.

—Combien ?

—Quatre francs le rouge, cinq francs le blanc. La comtesse eut un beau geste dédaigneux qui semblait dire : " Rien que ça !

Le déjeuner fut abondant et arrosé copieusement car les deux bouteilles terminées, on voulut goûter d'un troisième cru du pays, le vin de Saint-Lannes. Après le fromage largement mouillé, ce fut le café avec l'armagnac, ce produit exquis d'une province voisine.

Lise, d'abord poignée d'angoisse, les avait servis elle-même, afin de les mieux observer ; et peu à peu, en entendant leur conversation, devant leur attitude et leur manière de faire, son esprit alarmé s'était apaisé et calmé. Les deux types qui étaient là pouvaient être ceux qu'avait désignés Etchebarne, mais certainement à cette heure Monette était bien le cadet de leurs soucis. Ils étaient assis, avalant comme des goinfres, buvant comme des ivrognes, et en proie à l'unique besoin de satisfaire leur gourmandise. Leur conversation d'abord assez mesurée, quoique coupée d'éclats de rire extraordinaires, était absolument creuse et banale.

Lui parlait de son talent ou de ses succès auprès des femmes ; elle de son mari et de sa grande situation dans le monde. Puis peu à peu, les libations aidant, ils se serrèrent les mains, s'attendrirent sur les beautés du site et de la nature ; et après le pousse-café, les rincettes et les consolations de la fin, il se mirent à chanter, l'un après l'autre d'abord, puis en duo, les choses les plus diverses, la *Canne à Canada* et le grand air de l'*Africaine*, la *Marseillaise* et la *Belle Helène.* Lise tout à fait rassurée maintenant, ne s'occupait plus d'eux. D'abord elle avait peut-être rêvé... Et, ensuite, si ce couple extraordinaireétait bien ce que son premier pressentiment lui avait dit qu'il était, pour le moment il n'était animé d'aucun mauvais dessein, car dans l'état où le vin et les liqueurs avaient mis le frère et la sœur, ils auraient certainement parlé de ce qui les préoccupait l'un et l'autre s'il y avait eu quelque chose au fond de leur esprit. Elle revint à ses affaires, surveillant les déjeuners à servir, les excursions à faire, les prix à débattre, car Jean-Marie était parti pour le Port de Vénasque avec un savant, Pascal de Gesdres, qui le connaissait et le payait grassement, ne voulant que lui pour guide.

—J'ai la tête un peu lourde, Nénest, dit tout à coup la femme, si nous allions faire un tour dans la montagne avant de revenir à Luchon ?

—A vos ordres, belle comtesse, répondit le ci-devant premier rôle en esquissant une de ces révérences dont il avait pris l'habitude devant les grandes dames des théâtres de foire, où il jouait d'ordinaire.....

Mais une petite servante de l'auberge les guettait avec un papier étalé au fond d'une assiette en porcelaine.

—Est-ce qu'on a peur que nous fassions banqueroute ?.... demanda Alice de sa voix de rogomme.

Evidemment, on avait peur. Et partout où ils passaient avec leur attitude louche et leur mine hétéroclite, c'était l'impression qu'ils causaient. Mais la petite bonne était jolie, et comme Craponne était un amateur forcéné du beau sexe, par pitié pour l'enfant il intervint, très conciliant :

—Payer avant ou après, qu'est-ce que ça peut faire ? dit-il. Règle l'addition, va, ma grosse, nous n'y penserons plus quand ce sera fait. Elle s'exécuta de fort mauvaise grâce, tandis que Craponne très éméché saluait la montagarde, en tenant son chapeau très bas par l'extrême bord, comme lorsque sur le théâtre il faisait balayer les planches par les longues plumes râpées du feutre d'Artagnan. Il était là, plié en deux, ainsi que lorsque saluant Anne d'Autriche, il attendait la réplique, quand Alice impatientée lui dit en empochant sa monnaie :

—Allons, viens-tu, espèce de grand serin!.... Et ils partirent tous les deux. Craponne avait depuis longtemps enlevé sa houppelande à cause de la chaleur, et on le voyait maintenant avec son long buste efflanqué, vêtu d'une redingote tourterelle de forme ridicule, dont les pans trop longs battaient ses jambes maigres. Sur sa tête, un grand chapeau de planteur, en toile grise bordé de fils de fer trop souples, et doublé de lustrine verte, remuait à chaque pas et lui donnait l'aspect d'un berger d'Arcadie extrêmement ridicule. Elle, bougonnante et irritée, à cause de l'addition qu'elle avait trouvée trop forte, était très rouge, très congestionnée, et étouffait dans son corset étroit, car elle avait trop mangé. Sa robe de lainage gris mélangé de rouge, avec des bas de manche et une gorgerette froncée en velours rouge avait été achetée dans quelque magasin de confection, peut-être même au Temple ; aussi était-elle de forme déplorable. La jupe, trop large de ceinture, relevait d'un côté et pendait de l'autre. Au-dessous du corsage trop court, il y avait une solution de continuité qui laissait voir un linge des plus louches ; par devant, trois ou quatre boutons mal cousus étaient tombés du corsage et n'avaient pas été replacés. Un ventre énorme ballonnait et raccourcissait la robe d'outrageuse façon. Enfin, ce chapeau tyrolien en feutre noir, cette coiffure de fillette, sur ce gros visage congestionné et court, achevait de donner à la belle Alice l'apparence d'un

de ces immenses chiens savants qui dansent sur les devants des baraques de foire. Le hasard les fit s'engager tous les deux dans le sentier qui se trouvait à gauche de l'Hospice. Nénest déclamait, s'arrêtait de loin en loin, répétant :

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau.
L'air est si parfumé, la lumière est si pure
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau....

Un peu plus loin, son lyrisme augmentait ; la déclamation, les gestes qui accompagnaient ses tirades ne lui suffisaient pas ; de plus grands éclats lui devenaient nécessaires ; d'une voix chevrotante, et que les libations du matin ou les purées vertes habituelles avaient fortement éraillée, il entonnait :

Repose-toi, mon âme, en ce radieux asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

—Est-ce que t'as bientôt fini, demanda Alice. Au lieu de braire ainsi, tu ferais bien mieux d'aller un peu en avant, et de voir s'il y a chance de découvrir une cascade, un rocher, ou un point de vue quelconque.

—De la vue, il y en aurait pour sûr, si nous grimpions encore une heure ou deux.

—Il en est quatre, nous reviendrions à la nuit.... dans ces sentiers de chèvre, merci.

—Il fallait prendre un guide....

—On voit bien que ce n'est pas toi qui fournis l'argent : 30 francs la voiture, cent sous au cocher, 28 francs de déjeuner, c'est assez pour aujourd'hui. Avec ça que mon vieux Rodrigue est généreux !....

—Alors, il fallait aller voir la cascade du Parisien et celle des Demoiselles, nous pouvions nous y rendre à pied.

—Où est-ce que ça niche ces affaires-là ? Car tu es déjà venu ici, toi, jadis ?.... n'est-ce pas ?

—Et plus d'une fois même, avec Malvina surtout, elle adorait les voyages.

—Laisse Malvina où elle est, à six pieds sous terre...... et amène-moi voir couler ces eaux dont tu parles.

—Il faut revenir à l'auberge, c'est du côté opposé à celui-ci.

—Oh non alors, il fait trop chaud. Marchons jusqu'à ce bouquet d'arbres là-bas, nous nous assoierons, nous dormirons même un peu, puis nous dirons à tous les imbéciles qui nous en parleront que nous avons vu le port de Vénaspue, l'Antécade et *tutti quanti*... car au milieu de ces rochers, tout se ressemble.... On n'a qu'à regarder une photographie, à prendre un livre, c'est comme si on y était allé !....

—Comtesse.... vous avez raison !

Ils cheminèrent jusqu'au massif dont avait parlé Mme de Mussidan. Mais lorsqu'ils furent à quelques pas ils aperçurent un sentier à gauche de la route ; instinctivement, elle s'y engagea, car elle marchait la première. Puis elle contourna des buissons de rhododendrons splendides, puis le pont rustique apparut, avec ses pierres moussues, et l'eau écumante qui après avoir tournoyé dans une sorte de bassin fait en pierres noires, s'élançait comme une folle en une mince cascatelle bondissante.

—Dis donc, Nénest, fit-elle en se retournant, mais c'est très joli ici !...

En effet, derrières les grands arbres avec ses massifs si gracieusement disposés, de fleurs sauvages mêlées aux géraniums couleur de sang, aux grandes marguerites géantes, aux gracieuses reines-des-prés, élancées et mièvres comme les panaches d'un lit de princesse, le joli chatelet apparaissait orné de plantes grimpant jusqu'à son faîte pointu, tout embrasé des lueurs du soleil couchant qui le faisaient ressembler à un palais de rêve vu dans les rouges incendies des féeries ou des apothéoses. Les sons d'un piano, touché par une main habile, traversèrent l'air, et au bout d'une ou deux mesures, une voix pure, chaude et vibrante quoique évidemment très jeune, une voix de femme s'éleva chantant l'air d'une bluette, mais une bluette exquise, une des plus jolies compositions de Massenet.

—De mieux en mieux, s'écria Alice, c'est charmant !...

Et ayant enfin trouvé la porte d'entrée qui était à l'opposé du sentier par lequel on arrivait derrière la maison, elle pénétra dans la grande pièce avec son sans-gêne de femme privée de toute éducation. A la vue de ce joli atelier, arrangé d'une façon exquise par les doigts de Monette, devant ces jardinières encombrées de fleurs sauvages, ces meubles rustiques si gracieusement sculptés par Antoniet, au-dessus de tout, l'air pur et la lumière rouge qui, en entrant à travers les grandes baies ouvertes, baignaient toutes Mme de Mussidan s'arrêta éblouie.

—Mais ce sont des artistes, Nénest, fit-elle, de vrais artistes que nous avons dénichés. Nous voilà tout à fait en famille !...

Grillon, dès l'apparition des étrangers, avait quitté le coussin ou il sommeillait, montrant ses jolies dents blanches d'une façon peu rassurante.

—Paix, dit Monette en abandonnant son piano, tais-toi !...

Il obéit à regret.

A l'aspect de cette fillette mièvre et petite, la comtesse la prit de haut.

—Est-ce que c'est toi la maîtresse du lieu, mon bijou ?... demanda-t-elle.

Mais Monette se redressa. Ses beaux yeux clairs frangés de noir s'assombrirent, sa sa jolie tête, naturellement un peu rejetée en arrière, se redressa et toute sa physionomie empreinte d'un très grand air de froideur glaciale, elle dit :

—Je n'ai pas l'habitude d'être tutoyée par les gens que je ne connais pas, madame. Si c'est à moi que vous vous adressez, veuillez le faire d'une manière plus convenable.

—Tiens, c'est drôle... Vois donc, Nénest comme elle est gentille, on dirait un petit coq en colère.

Le cabotin éclata de rire.

—Sur mon âme, dit-il, c'est un amour....

A ce mot, et à la façon dont il fut prononcé, ce fut au tour d'Antoniet de pâlir d'abord, de se rebiffer ensuite.

—Dites donc, vous, grand escogriffe, fit-il tout vibrant, depuis quand entre-t-on ainsi chez les gens comme chez soi. Allons houst,....dehors, tous les deux, ou je cape....Il avait saisi un solide bâton en bois de hêtre, et le brandissant, l'air très décidé. La bravoure n'était précisément pas le fait de Craponne.

—Eh....jeune homme, s'exclama-t-il en reculant, et en mettant prudemment la table entre Antoniet et lui, on s'explique. que diable....Nous ne sommes pas des voleurs, Mme la comtesse et moi....

—Vous en avez diantrement l'air, cependant. Alice ne riait pas Depuis un instant, elle considérait Monette avec une attention au fond de laquelle on eût juré qu'il y avait une angoisse de plus en plus grandissante. Antoniet, très irrité, continua :

—Depuis quand des gens qui ne sont pas des bandits ou des malfaiteurs se permettent-ils de pénétrer dans une maison qui ne leur appartient pas, et où il ne connaissent personne ?....Craponne, se croyant à l'abri de l'autre côté de la table en chêne massif, se mit à déclamer.

—Comment, mon jeune ami, vous aviez tout à l'heure un pinceau à la main, c'est-à-dire qu'une étincelle du feu divin est en vous également ; que vous faites partie de cette grande famille artistique, dont moi Craponne, Ernest Craponne, j'ai l'honneur d'être un des membres les plus admirés, et vous demandez pourquoi nous sommes entrés ? Autant vaut demander pourquoi la feuille s'envole et court dans l'air....Pourquoi le papillon est attiré vers les roses....Pourquoi l'eau s'en va éternellement vers la mer ? Nous sommes venus instinctivement ici, ma sœur et moi, parce que nous étions invinciblement attirés par la beauté, l'intelligence, le talent qui sont en vous....

—Des mots, s'écria Antoniet hors de lui. Nous ne vous connaissons pas....Nous sommes chez nous....faites nous le plaisir d'en sortir. Alice crut devoir intervenir.

—On m'avait dit que les populations des montagnes étaient hospitalières, fit-elle assez habilement ; si nous avons pénétré, un peu sans façon peut-être, dans ce chalet, c'est que nous l'avons cru. Est-ce un crime ?

—A coup sûr non, madame. Et si vous vous étiez présentés tous les deux convenablement ici, vous y eussiez été reçus convenablement aussi. Mais sans connaître ma sœur, vous vous prenez à la tutoyer ; et vous vous permettez sur elle, sur moi, des appréciations qu'on ne fait pas à haute voix, chez des personnes bien élevées.

—Qui donc êtes-vous ?....

—Que vous importe ? Nous ne sommes pas chez vous, n'est-ce pas ?.. Alors.... laissez-nous tranquille ?.... Monette, fatiguée et blessée de l'examen persistant dont elle paraissait être l'objet de la part de la voyageuse, avait pris une broderie, et assise dans un coin, elle travaillait, le dos tourné, Antoniet debout, montrait la porte aux deux indiscrets.

—Regarde donc attentivement cette petite, Nénest, dit à voix basse Mme de Mussan. Craponne, à ces mots, fit un mouvement, se retourna, et se trouva à côté du coussin de Grillon. Le barbet s'était tu sur l'ordre impératif de Monette ; mais il n'avait cessé de témoigner sa méfiance par un grognement sourd, non interrompu, et qui de loin en loin reprenait un peu plus fort, un peu plus retentissant. Voir les jambes maigres de l'artiste si près de lui constitua probablement pour le chien une tentation à laquelle il ne fut pas capable de résister, car il poussa un petit aboiement pointu, jeta la tête vivement de côté, et enfonça ses dents aiguës dans le mollet du bel Ernest.

—Ah ! sale bête, va ?.... s'écria celui-ci, avec un cri de douleur. Et tout aussitôt, il lança un coup de pied au griffon, puis, comme il le manqua, il le poursuivit, l'attrapa, et le serra à la gorge de toutes ses forces. Déjà la langue rose du chien pendait, gonflée et violette, ses yeux sortaient de la tête, Monette se précipita en larmes.

—Oh ! Grillon !....mon chien !....monsieur, lâchez-le, je vous en prie, s'écria-t-elle, suffoquée.

—Pas de danger, répliqua Craponne vert de méchanceté et de rage. Mais avant qu'il eût pu ajouter un mot, subitement ses doigts se détendirent, il chancela, essayant de se débarrasser de Toniet qui l'enlaçait, le griffait, cherchant à l'éborgner, à l'étrangler, et y réussissant à peu près. Les larmes de Monette l'avaient rendu fou.

—Ah ! brigand !....ah ! scélérat !....s'écria-t-il en même temps, vous entrez chez nous pour venir tuer mon chien !....nous allons bien voir qui est le plus fort....Et sans lui laisser le temps de répondre, le vigoureux petit montagnard, leste, nerveux, bien découplé, tapait dru, cognant au hasard, et de toute son énergie. Et pif !....et paf !.... Encore ?....et encore !....La grosse Alice poussait des cris d'orfraie.

—Au secours !....à l'assassin ! on nous tue !....hurlait-elle en courant la pièce. Et plus elle criait, plus Antoniet tapait fort sur Craponne. Et ce grand imbécile, poltron et couard, ne savait pas parer, mourant de peur, pleurant même sans avoir le cœur de rendre coup pour coup, d'essayer de se débarrasser du jeune coq dont il avait envahi la demeure. Enfin Antoniet le laissa partir.

—Et qu'on ne vous revoie plus, n'est-ce pas ? leur dit-il, ou je vous casse les reins à tous les deux.

—Il y a une justice, criait Craponne, et je vais porter plainte contre vous.

Antoniet haussa les épaules.

—Nous sommes chez nous, dit-il, je n'ai fait que défendre ma sœur ; c'est mon droit. Le cabotin et la soi-disant comtesse s'enfuirent aussi vite qu'ils le purent. Très loin, sur la route, Alice s'arrêta :

—Et voilà une aventure ! s'écria-t-elle.

Nénest suivait, éreinté, abimé, lamentable. Son visage flasque portait des traces suspectes. De larges taches rouges qui allaient évidemment passer par toutes les nuances de l'arc-en-ciel maculaient les traits dont il était si fier.

—Pourvu que cette bête ne soit pas enragée, balbutia-t-il blanc de peur,

—Imbecile ! répondit Alice.

—Ce n'est pas toi qu'elle a mordue. Tu peux être courageuse et philosophe à ton aise.

—Eh bien tu iras chez Pasteur....la belle affaire ! Les mâchoires du vieux Buridan claquèrent comme des castagnettes.

—Ne blague pas !....finit-il par murmurer d'une voix qui ne voulait pas sortir de sa bouche, Est-ce que tu crois la chose possible ?

—Quoi ?

—Que le chien ait la rage ?

—Grand serin, va ?....C'est un toutou hargneux, voilà tout....Pour sûr qu'il n'est pas plus enragé que moi ...Il y a une autre affaire bien plus grave. Une autre anguille sous roche, et pas de mince calibre, celle-là !....

—Qu'est-ce que c'est ?

—Tu as le trac, et tu ne sauras pas me comprendre. Ça en vaut la peine, cependant !

—Eh bien, cause....ce sera peut-être le meilleur moyen de me rendre mon sang froid.

—As tu vu cette petite pimbèche qui nous a si bien reçus ?

—Cette question !....

—L'as-tu bien examinée ?

—J'étais en train de le faire quand cette infernale bête s'est accrochée après mes jambes.

—Tu n'as rien remarqué ?

—Oh ! si....

—Ah ! quoi donc ?

—Que les dents de ce sacré chien étaient bigrement pointues.

—Crétin, va !.... Il ne s'agit pas de ça ...

—Ah ! tu sais, si tu m'insultes.... Moi j'ai failli être dévoré, ma blessure me fait un mal d'enfer. Je n'ai pas l'esprit aux énigmes.

—Eh bien ! voici la chose. Cette petite est le vivant portrait de quelqu'un que tu connais....

—Tu dis qu'elle ressemble à une personne de notre connaissance ?

—Oui, certainement.

Craponne eut l'air de chercher jusqu'au fond de sa mémoire, Puis, haussant les épaules :

—Non, dit-il, ça ne m'a pas frappé. A qui ?.... D'après toi ?.... Voyons !....

—A Germaine. L'autre eut un haut-le-corps en arrière.

Il s'arrêta net au milieu de la route, ses gros yeux s'arrondirent encore, une teinte jaune couvrit ses traits.

—A Germaine, répéta-t-il. Est-ce que tu n'es pas folle ?...

—J'ai bien peur que non.

—Mais sa fille est morte, bien morte... Le comte a porté son deuil.

—On l'a dit, je ne l'ai pas cru. Et depuis quinze ans que cela s'est produit, je n'ai jamais voyagé, dans un pays reculé de France ou d'ailleurs, sans m'attendre à rencontrer soudain cette enfant que Mathieu, le valet de chambre du comte, mais plus dévoué encore à la comtesse qu'à son maître, peut avoir fait disparaître, en voulant à tout prix nous faire croire qu'elle était morte.

—Qu'est-ce qui te fait supposer cette histoire ?

—J'ai vu Mathieu une fois... Quelque temps après l'événement, et dans les yeux de cet homme, tout au fond de ses prunelles impénétrables, il y avait une lueur qui me bravait, et qui était en même temps une lueur de triomphe.

—Il n'y a que ça ?

—C'est assez pour moi. Je suis sûre de ne pas m'être trompée alors.

—Ce n'est pas une raison pour que cette petite pie-grièche, la sœur de cet enragé montagnard, soit la fille de Germaine ?

—Ah ! tu n'as donc pas vu comme elle lui ressemble ; les mêmes yeux, le même front, surtout le même air hautain et impérieux, et cet orgueil que rien n'a jamais fait plier...

—Germaine est la douceur même.

—Oui, une barre de fer peinte en roseaux... Merci... Je te dis que cette jeune fille est son vivant portrait.

—Allons donc, l'autre est de taille au-dessus de la moyenne, mince, souple ; celle-là toute petite ! Germaine a les cheveux noirs comme l'aile du corbeau, et la particulière de là-haut est blonde comme une Flamande.

—Et les yeux ?... Ces yeux bleus frangés de noir ?... Et la courbure du nez ?... Et l'expression autoritaire de la bouche ?...

—Illusions !... Quant aux yeux, tous ceux qui sont bleus sont pareils. Alice n'était pas persuadée. En elle malgré la grossièreté de sa nature, un instinct lui disait de prendre garde, un pressentiment très sûr lui affirmait qu'elle était sur la piste de quelque secret jusque-là profondément, habilement enseveli dans le cœur de gens au-dessus du vulgaire. A cet instant, une étrange modulation se fit entendre dans un sentier qui courait au flanc de la montagne, au dessus de la route que suivaient le cabotin et sa sœur. L'endroit était charmant, des tiges de lavande bleue, des touffes de serpolet d'une odeur pénétrante et suave, des petits œillets sauvages embaumaient à l'approche du soir, et remplissaient l'air de senteurs aromatiques à la fois violentes et douces. Les buissons verts de la montagne resplendissaient sous les derniers rayons du soleil couchant, la route qui

tournait brusquement traversait la Pique écumeuse et rapide, grâce à un joli pont, d'une seule arche, comme tous les ponts des Pyrénées, lesquels sont posés sans base apparente sur les roches les plus tourmentées, et laissent pendre jusque dans l'eau toute une tremblante végétation de lierres, de ronces ou de liserons sauvages. A la modulation bizarre que Craponne et sa sœur avaient entendue s'ajouta bientôt un autre bruit, celui d'une infinité de clochettes de vibrations différentes, les unes argentines, aigues, minces comme un choc de cristal, les autres graves, comme un battant de bronze, d'autres encore intermédiaires, ni frêles, ni profondes, mais toutes s'harmonisant, se fondant divinement dans cet air pur du soir et ce commencement de crépuscule qui arrivait. Bientôt, apparut tout un troupeau de chèvres changeant de pâturages. Les plus hardies s'arrêtaient pour brouter sur les talus une herbe ou une tige de ronce aux larges fleurs violettes, d'autres venaient regarder Craponne de leurs yeux longs, emplis d'une si étrange douceur, et elles restaient indécises, immobiles, jusqu'à ce que des chiens énormes, hauts sur les pattes, efflanqués, aux rudes poils noirâtres tachés de gris, vinssent les mordres, en courant, affairés et inquiets. Enfin, derrière venait le pâtre, le chalumeau aux lèvres, son bâton sous le bras, enveloppé de sa longue cape brune, marchant du pas de ses bêtes, au milieu du nuage de poussière, d'où sortaient toujours le tintement des clochettes, l'aboiement furieux des chiens, le bêlement frêle et plaintif des chèvres traquées.

Alice en voyant le berger eut une idée.

—Vous êtes du pays, brave homme? demanda-t-elle.

-Pour vous servir, oui, madame.

Elle tira une pièce blanche de sa poche.

—Il a fait chaud aujourd'hui, dit-elle, vous vous rafraîchirez ce soir, avec cela.

L'autre remercia en termes ardents.

--Voulez-vous me donner un renseignement? continua-t-elle.

—Si je le puis, à coup sûr.

—Ce chalet, là-haut, perdu dans les arbres, à qui appartient-il?

—Aux Escaméla... les fermiers de l'Hospice.

—Tiens... tiens...

Et les deux jeunes gens qui y demeurent, quels sont-ils?

—Ils n'y habitent pas toujours, mais ils y viennent souvent, *comme qui dirait* pour se reposer ou étudier. C'est le frère et la sœur, les enfants de M. et Mme Jean-Marie Escaméla. Il hésita et continua :

—Leurs enfants... non ; on a pris l'habitude de les appeler ainsi, mais sur les deux, un seul leur appartient. Un frisson passa sur la peau de Craponne.

—Cette diablesse d'Alice a donc un nez de chien?... se dit il. Quant à la comtesse, elle était couleur de cire.

—C'est la fille qui n'est pas à eux, n'est-ce pas? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

—Faites excuse, madame, répondit le pâtre, Monette,—comme ils l'appellent,—est à eux, bien à eux ; c'est Antoniet qui est le fils d'un frère de Jean-Marie, mort il y a longtemps.

—Allons donc, vous rêvez, ou vous mentez... Le pâtre eut envie d'envoyer promener cette étrangère si peu convenable, mais la pièce qui tintait encore au fond de son gousset le calma.

—Ni l'un ni l'autre, dit-il. Vous pouvez vous informer. Tous ceux de la montagne et de la vallée ont vu venir au monde Monette Escaméla. Et sa mère, Lise Ferras, la femme de Jean-Marie a accouché ici même... la vieille matronne de Luchon vous le dira comme moi, c'est elle qui a soigné Mme Escaméla pendant ses couches.

—Comment s'appelle cette sage-femme?

—La Saccarette.

Alice donna au berger une nouvelle pièce de monnaie ; puis elle attendit qu'il eut rejoint son troupeau, lequel avait continué sa marche en avant ; et à son tour elle s'achemina avec Craponne vers l'Hospice.

VII

LES ANGOISSES DE LISE

Lise, malgré la banale conversation des deux bohèmes qu'elle avait reçus le matin, était restée inquiète toute la journée.

—Par où sont-ils partis vos voyageurs? avait-elle demander au cocher qu'elle avait aperçu sur le terre-plein inculte et bossué qui est devant l'auberge, et où se remisent les voitures dételées, en attendant que ceux qui les ont prises soient revenus des diverses excursions que l'ont fait autour de l'Hospice. Il montra le sentier à gauche.

—Par là, dit-il.

—Quel guide les accompagne ?

—Aucun, ils s'en sont allés seuls.

Mme Escaméla reçut un coup en plein cœur. Elle eut envie de tout abandonner, sa maison, ses voyageurs, ses affaires, pour voler vers ses enfants, ceux qu'elle croyait menacés d'un danger quelconque.

Deux raisons la firent renoncer à son idée : En supposant même que cette espèce de saltimbanque fût celle dont Etchebarne jadis avait parlé, puis qu'elle eût retrouvé la trace de Monette, comment saurait-elle que la jeune fille se trouvait ce jour-là dans le chalet de la montagne?... Ensuite, dans ce refuge, avec Antoniet pour gardien, Lise était rassurée. Il était de taille à la défendre. Cependant, elle vint dix fois voir si l'étrange couple n'était pas de retour ; elle regarda aussi attentivement si la victoria doublée de perse qu'elle apercevait de sa cuisine était toujours là, les brancards relevés ; et elle finit même par mettre la petite bonne aux aguets à l'entrée du sentier, avec ordre de la prévenir dès qu'elle verrait la silhouette des deux étrangers se dessiner au loin.

Le berger qui suivait ses bêtes passa devant l'auberge avant que la petite servante eût signalé Craponne et sa sœur. Pendant que les chèvres égrenées le long du torrent mâchaient en bêlant l'herbe plus épaisse et plus abondante, et que les chiens leur laissaient un peu de trêve, se désaltérant eux-mêmes à longues lampées, le pâtre se présenta devant Lise.

—C'est-il un coup de vin qui vous ferait plaisir, Pierre Séméno? lui demanda-t-elle avec sa bonne grâce hospitalière connue de tout le pays.

—Ce n'est pas de refus, répondit Séméno, il a fait si chaud dans le cirque encaissé d'où je viens avec mes chèvres.

Mais je vous le paierai bien, aujourd'hui, votre coup à trinquer. Jusqu'aux entrailles, Mme Escaméla tressaillit.

—Ah ! fit-elle, comment donc?....

—J'ai rencontré là-haut un couple de gens de bien mauvaise mine ; ils m'ont fait un tas de questions sur vos enfants, surtout à propos de Monette, et en vous les répétant, ça vous sera peut-être utile. Elle devient si olie qu'il faut vous méfier.

—Ah? et que vous ont-ils dit ?

—Des folies. Ou alors, vous les aviez trop bien fait déjeuner. Propos d'ivrognes, madame Escaméla.

—Répétez-les tels que vous les avez entendus, voulez-vous, père Séméno?

—Volontiers. La femme m'a d'abord demandé à qui appartenait le chalet de là-haut. Puis après quels étaient les enfants qui l'habitaient.

—Ah ! elle les avait donc vus, mes enfants, cette femme?....

—Faut croire.... elle en avait l'air.

—Et vous, père Séméno, vous avez bavardé, n'est-ce pas?.... Vous ne pouviez pas vous taire, donc?...

—Je n'ai pas cru mal faire. Puis, je n'ai pas dit grand'chose.

—Quoi encore ?

—Eh bien, qu'Antoniet n'était pas à vous, que ce n'était que votre neveu.

—En voilà un besoin d'aller raconter ces choses-là à des étrangers....

—Que voulez-vous, c'est fait. Mais le plus curieux, c'est que cette hurluberlue de femme ne voulait pas me croire. Elle m'a même dit que je mentais.

—Comment cela?....

—Oui, elle voulait qu'Antoniet fût votre fils, et Monette seulemenet votre adoptée. J'ai même eu beau lui dire que tout le pays vous l'avait vu porter et mettre au monde, elle avait toujours l'air de ne pas me croire. Enfin elle est même allée jusqu'à me demander le nom de la matronne qui vous avait accouchée.

—Et vous le lui avez donné?

—La Saccarette, oui.

—Vieux fou, va....

Le pâtre très confus lampa son verre de vin, et s'en alla rejoindre ses chèvres, tandis qu'Alice et Craponne apparaissaient en haut du sentier. Les angoisses de Lise augmentaient. Le hasard seul avait mis cette comtesse de pacotille sur la trace de Monette?... Ou bien, l'ayant rencontrée sans la chercher, avait-elle été frappée de quelque étrange ressemblance qui lui avait fait soupçonner un mystère et l'avait portée à adresser à Séméno les questions que le pâtre avait répétées à Mme Escaméla?.... Lise ne savait que supposer.... Mais une pensée nettement formulée était au fond de son cœur et de son esprit: Plutôt que d'avouer que Monette n'était pas à elle, plutôt que de la rendre, ou de se la laisser voler, elle serait capable de tout.... L'air rogue avec lequel elle accueillit les deux aventuriers augmenta les soupçons d'Alice. En effet, la façon dont Liso l'avait regardée dès son arrivée le matin à l'auberge était revenue à Mme de Mussidan; l'hostilité de son attitude, sa parole brève, âpre, son antipathie si mal déguisée, tout cela dans la journée s'était représenté à son esprit, et peu à peu, une corrélation inconsciente, mais impossible à chasser, s'était établie pour elle entre les angoisses de Lise et la ressemblance de Monette avec la Germaine dont elle avait parlé.

—Cette particulière n'a pas la conscience tranquille, se disait-elle au fond d'elle-même, et elle flaire un danger quelconque en moi.

Alice aborda la femme de Jean-Marie avec la brusquerie tapageuse qui était le fond de son caractère.

—J'ai vu votre fille adoptive, madame Escaméla, lui dit-elle; cette enfant est jolie à mirale, et elle ressemble trait pour trait à sa mère.

Lise s'attendait à tout.

Elle ne broncha pas.

—Madame se trompe, dit-elle, je n'ai pas de fille adoptive....

—Allons donc!

—C'est ainsi, cependant, j'ai une fille, mais à moi, bien à moi, et née de moi, pas d'une autre. On aura mal renseigné madame, ou elle aura confondu; C'est le garçon qui est notre fils adoptif. Lise, prévenue par Séméno, disait comme lui, et cela d'une voix calme et grave, un peu lente, sans le moindre vestige de contrariété ou d'émotion. Alice, voyant que son piège n'avait pas amené même un tressaillement sur le pâle visage de Mme Escaméla, s'emporta:

—Et je vous dis, moi, que vous mentez, s'écria-t-elle. Il n'est pas possible que cette enfant soit à vous!....

—Cette insistance est de la folie, répondit la mère de Monette, en relevant la tête, et en redevenant la personne bien élevée et un peu hautaine qu'elle était d'ordinaire. Le vin d'ici est perfide, vous en avez abusé, madame. Je vous prie de me laisser tranquille, n'est-ce pas?

—Vous êtes une famille d'insolents, vous, votre soit-disant fille qui a voulu nous faire dévorer par son chien, votre fils qui a presque tué mon frère.... des insolents et des menteurs.

Mais patience.... malgré vous, malgré la terre entière, il faudra bien que je découvre la vérité.

—Quelle vérité?....

—Mais que votre Monette n'est pas à vous; que si vous avez eu une fille, celle-là est morte, et qu'elle a été remplacée par la petite pie-grièche que j'ai rencontrée tout à l'heure dans un chalet là-haut.... laquelle vous a été apportée par un valet de chambre de grande maison nommé Mathieu. Lise était restée imperturbable, l'air un peu étonné, sans un tressaillement ni un frisson. Au dernier mot elle respira. Ou l'histoire ressemblait à la sienne.... sans être la sienne... ou cette femme n'avait jamais connu le véritable nom d'Etchebarne. Mais sans ce pivot maître de l'affaire, comment arriver à la reconstituer, étant données les précautions qui avaient été prises lorsque Monette avait été substituée à la petite morte?.... Son esprit clairvoyant montra très rapidement à

Lise toutes ces choses, avec le pour et le contre. Or comme le contre parut l'emporter de beaucoup, elle se rassura instantanément et répondit :

-- Est-il possible d'avoir une imagination aussi féconde ? Faites et entreprenez tout ce que vous voudrez, madame. je n'ai pas peur. Ma fille est née de mon légitime mariage, son état civil est en ordre, tentez donc tout ce qu'il vous plaira. Et si vous ne passez pas pour folle, ainsi que je vous crois, c'est qu'on y mettra, en vérité, beaucoup de bonne volonté. Puis sans attendre la réponse de la grosse Alice, elle tourna sur ses talons, et rentra dans son auberge, où les clients affluaient, revenant des diverses excursions dans les montagnes. Mais de sa cuisine, elle surveillait les deux aventuriers. C'est ainsi que lorsque les garçons d'écurie aidèrent le cocher à atteler à la victoria doublée de perse les deux haridelles efflanquées, et qu'ils sollicitèrent le pourboire que nul ne refuse d'ordinaire, elle vit la comtesse les envoyer nettement promener. De même, les mendiants ou les enfants qui attendent le départ des voyageurs pour se faire donner quelques sous. Enfin, le couple extraordinaire fut installé au fond de la guimbarde, le cocher fouetta son bizarre équipage, le chapeau vacillant du bel Ernest apparut encore quelques minutes avec ses bords trop flexibles et trop larges, puis le tout ensemble disparut au détour du chemin.

Lise respira.

Le déclin du jour arrivait.

—Eh bien ! la patronne, dit une voix joyeuse en entrant dans la cuisine, la journée a-t-elle été bonne ? Voici ce que je te rapporte. Il y a eu du mal, mais M. de Gesdres a été si content qu'il m'a donné le billet tout rond.... Ah ! le brave homme ! Et Jean-Marie, sans attendre la réponse de Lise, lui remit un billet de banque dans la main et continua :

—Figure-toi qu'il a voulu monter sur un glacier pour faire une expérience.... Tu sais toujours sa toquade d'arriver plus vite et mieux que nos voisins les Anglais ou les Allemands.

—Il travaille tant et fait de si belles découvertes, paraît-il.

—Mais, aujourd'hui, impossible de grimper après cette coquine de glace. . On aurait dit un miroir.

—J'ai eu beau mettre les crochets, tirer M. de Gesdres par devant, ou le pousser par derrière, tout a été inutile.

—Il est adroit cependant d'habitude, dit Lise, et accoutumé aux ascensions.

—Oui, mais ses souliers, je crois, n'étaient pas assez ferrés. Bref, je lui ai proposé de monter seul et d'aller faire ses expériences à sa place.

Il a eu confiance en moi, m'a donné ses instruments, puis des instructions à n'en plus finir. Bref, je suis parti sans lui.

—Et tu as réussi ?

—Au-delà de toute espérance !

Quand je suis descendu avec le papier où j'avais mis en écrit tout ce qui s'était passé, il m'a sauté au cou et m'a dit avec les larmes aux yeux :

—Grâce à vous, mon brave Escaméla, la France va battre une fois de plus l'Angleterre !

Alors il m'a remis les cent francs que je t'ai donnés, et m'a retenu pour aller faire au printemps une grande ascension pour laquelle il m'a promis mille francs.

—C'est très beau, mille francs, dit Lise, d'autant plus que notre fermage touche à sa fin, et que maintenant ça ne sera plus comme jadis, si nous reprenons l'auberge, il faudra réserver tous les ans une grosse somme pour nous acquitter. Mais malgré cela, je ne veux pas que tu t'exposes, et j'aime mieux piocher un peu plus pendant l'été, dépenser un peu moins pendant l'hiver, que de te voir jamais en danger.

—N'aie pas peur. Je suis prudent et adroit et personne ne connaît les glaciers comme moi. Ensuite, je tiens trop à la vie pour jouer avec elle. Tu me l'as faite trop belle et trop heureuse, ma bonne, ma brave Lise, à moi surtout qui le méritais si peu !

Elle ne répondit pas ; alors il la regarda plus attentivement et s'aperçut que dans ses beaux yeux sombres il y avait une grande, une profonde préoccupation.

—Qu'as-tu ? lui demanda-t-il. Que s'est-il passé ? Car il s'est passé quelque chose, je le vois à ta figure.

Quoique Lise, avec son caractère un peu concentré, n'éprouvât jamais le besoin de parler de ses affaires à personne, elle narra à Jean-Marie ce qui était arrivé sans en omet-

tre le moindre détail. Par sa vie irréprochable, par la manière véritablement héroïque dont il avait remonté la pente descendue, n'avait-il pas, en effet, mérité d'être son confident et son ami? En lui racontant ses pressentiments d'abord, ensuite les questions que l'étrangère lui avait posées, Lise pleura beaucoup.

Jean-Marie la rassura.

—Il y a peut-être quelque chose, dit-il, mais avec de l'intelligence et de la volonté, nous serons les maîtres de ce quelque chose-là. Aujourd'hui ton sang-froid n'a rien laissé à désirer. Grâce aux précautions prises autrefois, si tu continues à ne pas faiblir, à ne pas te troubler, nous ne risquons rien.

—Oui, tu as peut être raison. Mais si cette comtesse d'aventure découvre quelque indice à Luchon?

—Que veux-tu qu'elle découvre? Mon oncle, quand il est venu, il y a quinze ans, nous a demandés un peu partout, c'est vrai; mais à ce moment-là, il n'avait pas Monette avec lui. Il l'avait déposée chez un de nos cousins, berger dans la montagne, qui ne voyait personne et qui est mort depuis longtemps. Ce n'est que lorsqu'on lui a eu assuré que nous étions ici, qu'il est allé chercher l'enfant pour nous l'apporter.

Tu te souviens de la tempête de neige qu'il y a eu ce jour-là?.... Il a voulu prendre par un raccourci dont il croyait se souvenir et il a erré toute la journée sans rencontrer personne. C'est même un miracle qu'il ne soit pas tombé dans quelque précipice. Tu vois, nous n'avons rien à craindre. Nous n'avons jamais eu de confident ni d'ami; Etchebarne pas davantage; alors, qui veux-tu qui nous force à rendre Monette?

—Et si cette femme nous la fait voler?

Escaméla réfléchit un instant.

—Monette n'est pas la première venue. C'est une fille remarquablement énergique et intelligente, de qui personne n'aura raison quand elle ne s'y prêtera pas, crois-le bien.

Si jamais on lui tend un piège, elle le verra et n'y tombera pas. Si, par hasard, il en était autrement, n'aie pas peur, elle saura se sortir des griffes de n'importe qui et elle reviendra.

Et puis tu oublies quel garde du corps elle a dans son frère?.... pas plus bête qu'elle et quelle énergie, quelle force!

—C'est vrai, dit Lise, mais Antoniet est encore si jeune!

Et puis tu sais, j'ai peur.... peur!

Elle tordit ses bras.

—Ah! je les aime tant, mes petits, s'écria-t-elle. S'il arrivait quelque chose à l'un d'eux, n'importe lequel, ce serait comme si on m'arrachait le cœur. J'en mourrais.

—Tu n'as qu'à les surveiller de plus près, lui dit Jean-Marie, et à ne pas laisser Monette s'en aller hors d'ici, même avec Antoniet. Ce sera facile. Dans l'auberge, sous tes yeux mêmes, avec tous les honnêtes et braves garçons si dévoués qui nous entourent, nous ne risquons rien.

Et comme elle continuait à pleurer longuement, profondément, presque avec des sanglots, d'un de ses bras Jean-Marie entoura la taille de Lise, tandis que de l'autre il força la jeune femme à appuyer sur son épaule sa tête endolorie. Elle le laissa faire, heureuse de cette caresse.

—Eh bien, lui dit-il doucement, où est donc ce grand courage, et ce calme, et cette énergie que j'ai tant admirés?

—Oh! dit-elle, c'est que je suis trop heureuse.... Tu es si bon, Jean-Marie, nos enfants viennent si bien et nous donnent de si grandes satisfactions.... Nous nous aimons tant les uns et les autres, que tout cela constitue un bonheur trop parfait; et le bonheur n'est pas de ce monde; tôt ou tard on le paie!....

—Le bonheur dont nous jouissons actuellement, ma pauvre Lise, et qui est dû à ton courage, à ton grand cœur, tu l'as payé d'avance, car je t'ai rendue assez malheureuse pour cela.

Aujourd'hui il faut certainement veiller et lutter toujours, la vie n'est-elle pas un combat perpétuel?.... mais il faut aussi jouir de tout ce que tes fières vertus ont amené à notre foyer de tranquillité et de joie, sans te tourmenter comme tu parais.

—J'essaierai, dit Lise.

Puis, au bout d'un instant, elle reprit:

—Est-ce que tu ne crois pas que nous ferions peut-être bien d'écrire à notre oncle Etchebarne ce qui s'est passé aujourd'hui?

—Hélas ! j'ai bien peur que mon pauvre oncle ne soit plus de ce monde. Voilà plus de dix ans qu'il n'a rien envoyé aux enfants.

Jean-Marie réfléchit et dit :

—Les derniers hivers ont été très rudes à Paris. Cette maudite influenza y a fait des ravages énormes surtout parmi les vieillards. Je crains bien que mon oncle n'ait été une de ses victimes.

—Tu étais son seul parent, n'est-ce pas ?

—Avec les enfants de mon frère, oui·

—Est-ce que si Etchebarne était mort un homme d'affaires ne vous en aurait pas prévenus les uns ou les autres ?

—Peut-être. Mon oncle était la prudence même et pour ne pas mettre un notaire qui a sans doute des relations avec les maîtres qu'il a servis toute sa vie sur nos traces, il aura donné des instructions pour que son héritage ne nous soit remis que dans longtemps, peut être lorsque Monette sera mariée.

—C'est possible, fit Lise pensive ; mais il se peut aussi qu'il ne soit pas mort. Alors il serait prudent de lui raconter la visite que nous avons reçue, et de lui demander en même temps de nous conseiller.

—Et s'il n'y est plus ? Si les personnes qu'il redoutait et qu'il nous a jadis décrites comme étant capables de tout, trouvent la lettre où il y aura ces détails-là, quelle imprudence !...

Quelle imprudence et quel danger ! Y penses-tu, Lise

—Oui, tu as raison. Cependant, je persiste à croire que notre oncle doit être prévenu.

Si nous lui écrivions que nous avons quelque chose de très grave à lui dire, et que nous le prions soit de se rendre ici, soit de trouver un moyen quelconque de nous prévenir de l'endroit où nous pourrions lui parler ?

—Je ne vois pas d'inconvénient à cela, dit Jean-Marie, surtout si tu restes dans des termes très vagues, si tu ne signes pas et si le nom de Monette n'est pas prononcé.

—Je te montrerai la lettre, et je suivrai tes conseils, sois tranquille.

A cet instant, un aboiement joyeux se fit entendre et Lise se leva aussitôt :

—Voilà les enfants, dit-elle.

Et très empressée, elle courut ouvrir la porte. Ils arrivaient en effet appuyés l'un sur l'autre, tandis que Grillon, quoique vieux, bondissait de joie devant sa maison qu'il retrouvait, et peut-être aussi en perspective de la copieuse pâtée qui l'attendait. Il faisait encore un peu jour, et rien n'était joli comme les silhouettes des deux jeunes gens se détachant aussi gracieuses, aussi élégantes l'une que l'autre, sur le fond gris du paysage. Lui, avec sa culotte de velours noir, ses bottes de cuir fauve lui montant jusqu'aux genoux, sa large ceinture de laine rouge dessinant bien sa taille mince et cambrée, son large béret rendant plus sombres et plus noirs ses beaux yeux de velours, son teint plus mat et plus chaud, et son fin profil d'Arabe plus délicat.

Elle, petite et mièvre, mais si adorablement jolie avec ses yeux de la couleur du ciel, son teint toujours éblouissant et que faisait encore ressortir la délicate robe de flanelle blanche rayée de bleu, et son grand chapeau de paille d'Italie couvert de bluets, car Lise dans son amour maternel un peu fou, la mettait comme une petite duchesse. Monette avait les joues encore plus roses qu'à l'ordinaire.

—Ne vous est-il rien arrivé, mes trésors demanda Lise.

—Pour sûr que si, maman ! Et une aventure !....s'écria Monette.

Un frisson passa sur la peau de Lise, et la fit trembler des pieds à la tête.

—Voyons l'aventure, dit Jean-Marie.

—Figure-toi, papa, que nous étions bien tranquilles, bien sages tous les deux dans notre refuge, lorsque deux espèces de fous, dans tous les cas des gens sans aucune sorte d'éducation, sont arrivés comme s'ils étaient chez eux, et se sont mis à tout regarder et à nous poser des questions, oh ! des questions !

—Quelles questions ? demanda Lise.

—Si j'étais la maîtresse de ce chalet....

—Et comme la femme a tutoyé Monette en faisant cette demande-là, dit Antoniet, tu peux croire, maman, que notre chérie l'a joliment remise à sa place.

—Et puis comme le monsieur a dit que j'étais plus jolie qu'un amour, Antoniet s'est fâché et l'a mis à la porte.

—Et Antoniet a joliment bien fait, déclara Jean-Marie.

—Oui, mais ça n'a pas fini là. Le monsieur s'est approché un peu trop près de Grillon, Celui-ci, qui grognait depuis que les étrangers étaient-là, lui a sauté aux jambes.

—Furieux, ce M. Craponne,—car il paraît qu'il s'appelle comme ça,—a attrapé mon pauvre chien par le cou et il allait l'étrangler, lorsque Antoniet lui a sauté dessus, et lui a administré une de ces corrections dont il se souviendra, maman, je t'assure.

—Ah ! mon brave enfant !....s'écria Lise en embrassant son fils de toutes ses forces.

—Tu vois bien, ma femme, dit Jean-Marie à son tour, que j'avais raison lorsque je te certifiais qu'Antoniet était de taille à défendre sa sœur.

—Oh ! pour ça, papa, oui, tu as raison Et tu peux croire que pour une belle raclée, c'est une belle raclée que je lui ai donnée à cet individu-là.

—Aussi, affirma Monette, mais aussi, comme ils sont partis tous les deux dès qu'ils ont pu gagner la porte. Ils n'ont pas demandé leur reste ni posé d'autres questions, cette fois-ci.

—Alors ils ne vous ont demandé que ça, si ce chalet était à vous ?

—Oui, rien que ça.

—Pourquoi n'êtes-vous pas rentrés plus tôt ?

—Parce que nous voulions attendre qu'ils aient pu arriver à l'Hospice, et en repartir. Nous ne voulions pas les retrouver ici. Lise, après cet interrogatoire, se retrouva à la fois plus rassurée et plus inquiète. Rassurée, parce que l'étrangère n'avait rien dit qui pût éveiller l'attention de Monette et d'Antoniet ; inquiète, parce qu'évidemment c'était un jeu de physonomie qu'avait dû avoir la fillette au cours de la dispute qui avait frappé Mme de Mussidan. Mais elle sut cacher ses impressions et elle se contenta de dire aux enfants :

—Tu as très bien agi, mon fils. Il faut toujours défendre ta sœur et la faire respecter de toutes tes forces. Quant à toi, Monette, tu deviens trop grande pour t'en aller ainsi toute seule au refuge, quand il y a tant d'étrangers dans la montagne. Si tu veux m'être agréable, et je n'en doute pas, tu resteras ici auprès de moi ; et cet hiver, pour te récompenser, je t'emmènerai à Toulouse. La fillette fit une petite moue.

Qu'était le séjour à Toulouse, et les toilettes et le cirque en perspective, à côté des douces heures qu'elle passait dans son joli atelier en compagnie d'Antoniet ? Mais elle avait voué un trop grand amour à celle qu'elle croyait sa mère, pour jamais la contrarier en quoi que ce fût. Elle se jeta dans ses bras.

—Tout ce que tu voudras, maman chérie, lui dit elle en couvrant les joues de Lise de baisers, tout, tu entends, je le ferai toujours. Lise la pressa sur son cœur.

—Oh ! je n'en doute pas, va, mon cher amour, lui dit-elle.

Mais aussi comme je t'aime !....

VIII

LA SACCARETTE

En descendant la pente raide qui. de l'Hospice, revient vers Luchon, Mme de Mussidan n'ouvrit pas la bouche. En vain Nénest s'extasiait-il sur les beautés du paysage... Ici, c'étaient des mousses battues des vents, roussies par le soleil, semblables à la toison fauve qu'eût laissée sur le roc quelque bête sauvage ; un peu plus loin des touffes de rhododendrons aux bouquets roses ; puis les milles clochettes blanches de la bruyère au frêle et élégant feuillage, encore les jolies campanules bleues dont la moindre brise balance les tiges menues, et partout les sapins gigantesques, les hêtres énormes, les eaux écumeuses et bondissantes, dévalant dans les crevasses sanglantes des rochers, ou sur des lits de végétations éternellement vertes, éternellement fleuries. Alice ne voyait rien, n'entendait rien des exclamations admiratives de son frère. Très rouge, le fameux chapeau tyrolien s'en allant à l'aventure sur ses cheveux ébouriffés, les lèvres avancées et une ride au milieu du front, elle paraissait plongée dans de profondes et absorbantes méditations.

—Est-ce que tu dors, Licette ? Lui demanda tout à coup Craponne.

—Il n'y a pas de danger, répondit-elle, bougonnante et furieuse.

—Alors pourquoi n'admires-tu pas le pays que nous traversons ? Tiens, regarde ces arbres, là-bas, de l'autre côté, comme c'est beau. Et cette vallée au fond de laquelle court et bondit la Pique, peut on rien voir d'aussi pittoresque ?....On dirait vraiment..

—Vas-tu me laisser tranquille avec tes accès bucoliques ?.... Moi j'ai des choses plus graves qui me tourmentent et m'empêchent de me livrer à ces imbécilités-là !

—Des choses graves ?.... Lesquelles ?

—Mais tu n'auras donc jamais rien dans la cervelle ?.... Et il sera impossible de rendre sérieux ton esprit creux de vieux papillon ?. ..

—Au lieu de me dire des sottises, raconte-moi tout simplement tes angoisses.... Et si ton frère peut te consoler, ma belle comtesse, il s'y emploiera de toutes ses forces.

—Mes angoisses ?.... Est-il donc besoin de te les narrer tout au long ?.... Et n'as-tu pas compris que cette jeune fille, entrevue là-haut, a éveillé des craintes poignantes en moi ?...... dit Alice en changeant d'idiome, et en s'exprimant en italien afin que le cocher ne pût comprendre ce qu'elle disait à son frère.

—Ton imagination ne fait-elle pas tous les frais de cette histoire-là ? répondit Ernest dans la même langue qu'il parlait aussi bien que Mme de Mussidan.

—J'ai bien peur que non, je n'ai jamais cru à la mort de la petite Blanche, tu le sais..

—Eh bien ! en quoi sa vie ou sa mort peut-elle autant te préoccuper ?

—Tu le demandes ?.... Est-ce que tu ignores qu'elle a à elle, bien à elle, quatre millions que lui avait légués son grand-père ?.... Morte, elle laisse à son père la moitié de ces quatre millions, sans que rien puisse désormais les enlever à mon vieux Rodrigue....

—Mais est-ce que Germaine, la mère n'a pas la jouissance de cette fortune-là sa vie durant ?....

—Oui, mais Germaine n'est pas immortelle.... Il faut l'espérer,

—Elle nous donne assez de fil à retordre pour désirer en être débarrassés !....

—Certes !.... Or, le comte en possession de cette fortune lui revenant de sa fille, c'est nous qui l'avons à notre tour.... Et c'est bien sur cela que je compte, que j'ai toujours compté pour nous donner un peu de bon temps !.... Tandis que si Blanche était vivante, si elle revenait, il faudrait renoncer à tout avenir, à toute espérance pour nos vieux jours.

—Mais le meilleur moyen de faire éternellement croire à la mort de Blanche, c'est, il me semble, de ne pas soulever tous ces lièvres, et de la laisser où elle est, chez les Escaméla ou ailleurs.

—Je t'ai vingt fois expliqué la situation, tu affectes de ne pas la comprendre, ou peut-être réellement ton esprit léger et superficiel ne la saisit-il pas....

—Je trouve que tu l'exagères.

—Comment, je l'exagère !.... La petite Blanche a passé pour morte, c'est vrai.... Le comte l'a dit, Mathieu aussi, tout le monde l'a cru, excepté sa mère et moi.... Et chose plus grave, l'extrait mortuaire. Et l'enfant n'existe nulle part.

Ernest, cette fois, tressaillit.

—Allons donc ! s'exclama-t-il.

—Oui, affirma Alice, j'en suis sûre. je l'ai cherché partout ; je l'ai fait chercher par des hommes experts en la matière et d'intelligence remarquable. Il n'a été découvert nulle part.

—Et le comte, que dit-il de cela ?

—C'est la seule chose pour laquelle je suis complètement impuissante vis-à-vis de lui. Là dessus ses lèvres sont chose impénétrablement closes, et il n'en est jamais sorti même un mot. Alors suppose Germaine qui n'a pas cru à la mort de sa fille, qui n'a jamais cessé de la chercher, qui parcourt presque constamment l'Europe entière avec l'espoir de la découvrir, vienne un jour ici, qu'elle soit frappée comme moi de cette jeune fille rencontrée là-haut, qu'elle découvre qu'elle est sa fille et qu'elle se la fasse rendre ?....

—Oh ! si elle est reçue comme tu l'as été par la cabaratière, le danger ne me parait pas grand.

—Tu n'es et ne seras jamais qu'un serin.

—Merci !

—Mais c'est vrai !.... Tu ne comprends donc pas que si cette Mme Escaméla est restée aussi agressive et aussi impénétrable qu'elle l'a été tout à l'heure, c'est qu'elle a peut-être flairé en nous des ennemis ; tandis qu'avec Germaine, devant ses larmes, ses prières, la séduction irrésistible qu'elle exerce sur tout le monde, car il n'y a pas à dire et entre nous nous pouvons en convenir, Germaine est admirablement belle, et quand elle le veut, c'est une charmeuse.... Eh bien, en présence de toutes ces choses, la cabaretière peut se laisser séduire et rendre l'enfant.

—Tout cela, ce sont des hypothèses. Germaine ne viendra peut-être jamais dans ce

pays-ci, tandis que si tu affirmes que cette petite fille n'est pas aux Escaméla, si tu ouvres cette piste là, la comtesse peut l'apprendre, et c'est alors seulement que se produira le danger tant redouté par toi.

Alice mit la main sur le bras de son frère :

—Non, dit-elle, cela n'est pas à craindre, parce que si l'enquête que je vais faire à Luchon aboutit, si je suis sûre, mais sûre, entends-tu, que cette enfant n'est pas à Mme Escaméla, qu'elle lui a été confiée jadis, eh bien ! n'aie pas peur.... C'est moi qui te le promets, la mort de Blanche sera ce jour-là un fait certain. Craponne tressaillit. Malgré son habitude du mélodrame de foire, des mots terribles et des grands gestes qui accompagnaient ces mots, l'accent cruel et décidé d'Alice l'avait fait frissonner jusqu'aux entrailles

—A ton aise, dit-il. Tout ce que tu décideras sera bien fait, mais je te supplie toutefois d'apporter la plus grande prudence à tout ce que tu vas entreprendre.

—Je sais bien que tu es poltron comme le chien qui aboie à la lune.... De l'argent, il t'en faut pour tes besoins qui sont sans nombre. Mais quand il s'agit de se le procurer cet argent, bonsoir, il ne reste plus de toi que la peur de te compromettre.

—Cependant....

—Laisse-moi tranquille. Qui veut la fin veut les moyens. Je ferai ce que je jugerai convenable et tu m'accompagneras partout où je devrai aller.

—C'est entendu. Cependant permets-moi une seule observation.

—Va.

—Ce que tu médites n'est plus une amourette, une affaire de femme pour laquelle, malgré toutes les complications qui peuvent surgir, on est toujours très indulgent. Cela me parait au contraire extrêmement grave : de nature,—étant donné le caractère de Germaine,—à nous mener très loin. Je te conjure d'y bien réfléchir : et puis après, je ferai tout ce qu'il te plaira, étant envers et contre tout à ta disposition.

—Je le pense bien ainsi, répondit Mme de Mussidan. Et sans ajouter un mot de plus, sans permettre à Craponne de lui adresser une seule fois la parole, elle resta immobile, muette et sombre au fond de la voiture jusqu'à l'hôtel. Le lendemain matin, elle se procura un de ces petits livres dans lesquels sont mentionnés tous les habitants de Luchon ayant une profession quelconque, et même les propriétaires et les locataires des maisons, un par un. Elle le parcourut assez rapidement. Elle ne tarda pas à lire ceci : rue Hortense, Mme Saccaras, sage-femme. Cette Mme Saccaras évidemment était la Saccarette dont le vieux berger lui avait parlé dans la montagne. Dans l'hôtel où elle était descendue avec son frère, Alice avait remarqué un garçon qui était du pays, et dont les yeux fins, les réflexions avisées dénotaient une intelligence peu commune. Elle le fit venir.

—Une de mes amies habitant Paris, lui dit-elle, a eu jadis à se louer d'une sage-femme qu'on appelait la Saccarette. Elle m'a fait promettre d'aller la voir, et de lui porter un petit souvenir d'elle.

Pouvez-vous me dire si cette femme est encore vivante et où elle demeure ?

—Pour sûr qu'elle vit, répondit le garçon, et qu'elle a une fameuse santé, encore. C'est Mme Saccaras.

—Celle qui demeure rue Hortense ?

—Elle a déménagé. Elle habite maintenant dans la rue qui longe le Casino, et qui aboutit à l'allée des Bains. Quand vous avez quitté celle-ci, vous tournez autour de la villa Coquette, et un peu plus loin, avant d'arriver à la rue Sylvie, du même côté, vous trouverez Mme Saccaras ; il y a sa plaque sur la porte.

Il ajouta :

—Si le souvenir que Mme la comtesse lui porte est une petite pièce, ça fera bigrement plaisir à la Saccarette.

—Pourquoi ? Est-ce qu'elle est pauvre ?

—Ah ! fichtre non ! Elle est très riche, au contraire. Mais elle est tellement avare, qu'elle ne mange pas pour ne pas boire.

—Merci, dit Alice, c'est tout ce que je voulais savoir. Elle mit son chapeau, prit son ombrelle et toute seule, sans aller chercher Ernest à la terrasse du café, où, sur les allées d'Etigny, il passait des journées entières quand il ne l'accompagnait pas, elle se dirigea vers le Casino. A cette heure matinale alors que la grande chaleur n'avait pas encore flétri les plantes, et que la poussière du jour n'avait pas étendu son voile insupportable

sur toutes choses, le lieu était charmant. La toilette des allées venait d'être faite ; pas un papier ne traînait nulle part ; les gazons fraîchement irrigués avaient ce velouté humide qui plait tant aux yeux ; les fleurs droites sur leur tige embaumaient les feuilles des grands arbres elles mêmes qui venaient d'être arrosées reluisaient pleines de fraîcheur et de végétation. Mais Alice ne voyait point ces choses adorables et délicieuses ; les beautés de ce jardin enchanté, qui ont impressionné tant d'artistes et fait rêver tant de poètes, la laissaient complètement indifférente. Elle contourna le kiosque de la musique, elle sortit par une des portes latérales, et, traversant cette jolie avenue fraîche et solitaire dans laquelle sur des cailloux blancs, l'eau court si jolie et si pure, elle se trouva bientôt devant la maison que lui avait indiquée le garçon d'hôtel. Une femme âgée vint lui ouvrir.

Elle était maigre, sèche, admirablement conservée, avec des yeux perçants, le nez crochu et le menton de galoche.

—Mme Saccaras ?....demanda Alice.

—C'est moi, madame.

—Peut on vous parler ?

—Oui, entrez.

Elle lui indiquait en même temps, une pièce au rez-de-chaussée à gauche, dans laquelle la sage-femme pénétra sur ses pas. Tout y était d'une propreté méticuleuse, mais d'une simplicité d'anachorète. Au mur, pas une gravure ni un ornement ; aux fenêtres pas de rideaux, quelques chaises de paille, des fauteuils semblables ; une table d'acajou et sur cette table un encrier, une plume et du papier, composaient tout l'ameublement de la salle.

—Jadis, commença Alice, il y a seize ans environ, vous avez accouché une de mes amies de Paris. La Saccarette écoutait attentivement, ses petits yeux scrutateurs et impénétrables fixés sur Mme de Mussidan. Elle ne broncha pas, ne fit aucun signe d'approbation ou de protestation. Elle était prudente....Oh ! très prudente....Et ceux qui la connaissaient ajoutaient : rouée comme une vieille potence.

Les médecins de Luchon prétendaient qu'elle était capable de toutes sortes de besognes louches. Mais l'on sait que les médecins n'ont jamais aimé les sages-femmes ; et ce qu'il y avait de sûr, c'est que la Saccarette, malgré les mauvais bruits que l'on faisait courir sur son compte, n'avait jamais eu de démêles avec Mme Thémis. Alice continua :

—Cette personne est devenue mère d'une petite fille. Quelque temps après son retour à Paris, cette fillette qu'elle avait ramenée avec elle a disparu. Quoique des gens intéressés à la chose lui aient affirmé que l'enfant était morte, elle ne l'a jamais cru, et elle a passé sa vie à la chercher. Aujourd'hui, elle croit être sur sa trace.

—Dans ce pays-ci ? demanda Mme Saccaras.

—Oui, dans ce pays-ci.

A ce moment-là, très ostensiblement, Alice tira un billet de 100 francs de son portefeuille.

—D'abord, continua-t-elle, parce que vous connaissez le pays mieux que personne, ensuite parce qu'elle se souvient de la façon dévouée et intelligente dont vous l'avez soignée jadis, mon amie qui n'a pas pu venir, m'a recommandé de m'adresser à vous.

Ce billet de 100 francs, ajouta-t-elle, en lui montrant le papier à vignettes bleues, est destiné autant à vous donner un souvenir du passé qu'à vous rémunérer pour ce que vous ferez dans l'avenir. Si l'on est content de vous, il y en aura dix fois, cent fois autant. En touchant le chiffon soyeux, toute la personne de la vieille femme avait frémi, comme si une décharge électrique l'eût effleurée. Elle le fit disparaître dans la poche de sa robe ; on eût juré qu'elle craignait que la comtesse, ravisée, ne le lui reprît. Peu a peu, aux paroles de Mme de Mussidan, ses yeux étranges, ses yeux de louve s'étaient allumés : à ces mots : *dix fois, cent fois autant*, ses narines se dilatèrent, une pâleur livide couvrit ses traits, on eût pu croire qu'elle allait tomber en syncope. Pour le quart de cette somme, pour bien moins que cela même, Mme Saccaras eût mis le feu à la moitié de Luchon, et dame ! l'autre moité aurait pu se garer !...

—Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-elle. Si je peux vous servir, je suis prête à le faire, et puis, vous savez, réussite ou non, la mère Saccaras n'a jamais trahi personne. Pour cela, Alice était fixée. Capable de tout, la vieille l'était évidemment, mais elle devait avoir une grande qualité, elle savait certainement se taire.

—Mon amie qui est venue ici, il y a peu de temps, reprit la comtesse, croit avoir re-

connu l'enfant qu'elle a tant cherchée dans la jeune fille qui a été élevée par Mme Escaméla. Un profond étonnement, un étonnement si fort qu'il eut raison de son impassibilité habituelle, apparut sur les traits flétris de la Saccarette.

—Les Escaméla de l'Hospice ? demanda t-elle ?

—Eux-mêmes.

—Votre amie s'est trompée. Monette est bien aux Escaméla, et je peux vous en parler savamment, puisque c'est moi qui suis allée accoucher sa mère là-haut, dans un pauvre refuge de la montagne où elle ne roulait pas sur l'or, je vous assure. Et moi qui ai cependant l'habitude de voir de pauvres gens, je ne me suis jamais trouvée en face d'une semblable misère ?... Alice dressa l'oreille. Privés de tout à cette époque, les Escaméla étaient donc devenus riches par la suite ?... Est-ce que c'est possible, cela, qu'une position change ainsi pour des gens tranquilles qui n'ont pas d'industrie, et qui d'ordinaire ne voient point leur situation s'améliorer sans des complications qui ne se produisent pas aisément ?... Et cette complication qui leur avait apporté l'aisance dans laquelle ils se trouvaient aujourd'hui, n'était-ce pas la clef de l'énigme que cherchait Mme de Mussidan ?

—Vous dites que les Escaméla ont été pauvres à un moment de leur existence ? demanda Alice.

—Sans pain ou à peu près.

—Et aujourd'hui ?

—On dit qu'ils ont plus de 200,000 francs.

Alice sursauta,

—Allons donc ! fit-elle.

La Saccarette crut que Mme de Mussidan doutait de ce qu'elle avançait.

—Eh ! oui, dit-elle, Lise Ferras est une maîtresse femme qui fait la cuisine elle-même et ne laisse pas se perdre une miette de pain. Elle a gagné ce qu'elle a voulu là-haut, et depuis quinze ans, elle a mis plus de dix mille francs par an de côté. Sans compter qu'elle a acheté jadis une petite ferme dans les environs de Saint-Gaudens, elle l'a eue pour rien. Elle l'a agrandi peu à peu, profitant des mauvaises affaires des autres, et aujourd'hui c'est la plus belle propriété de la contrée, toute en prairies, avec un troupeau de vaches et des chevaux qui lui donnent de fameux bénéfices, je vous assure.

—Très bien, dit Alice, mais pour s'installer à l'Hospice et payer les fermages, et commencer les affaires là haut, il a fallu de l'argent. Et vous venez de me dire qu'ils étaient misérables ! Comment donc ont-ils pu faire ? La vieille réfléchit. Jean-Marie Escaméla, dit-elle, avait un oncle qui est parti pour Paris, il y a bien longtemps de cela. Il paraît qu'il a fait fortune là-bas, et c'est lui qui les a installés à l'Hospice.

—Fortune à Paris ? Ah ! c'est possible ! Mais dans quel métier ?

—Je ne sais pas.

—Cherchez-bien voyons. Un peu de bonne volonté. La vieille parut réfléchir. Elle resta longtemps silencieuse. Il me se semble, dit elle enfin, qu'il est parti pour entrer au service d'un monsieur très riche dont il avait été le guide ou le baigneur, ou le garçon d'Hôtel à Luchon, je n'en sais trop rien. Décidément les confidences de la vieille devenaient de plus en plus intéressantes.

—Comment s'appelait cet oncle ? demanda Mme de Mussidan.

—Je ne le sais pas. Mais je pourrai vous le dire.

—Comment cela ?

—J'ai une nièce qui a une mémoire extraordinaire, et qui se souvient de tout ce qui s'est passé à Luchon depuis plus de quarante ans.

—Est-ce qu'elle habite ici ?

—Oui, c'est elle qui donne l'eau à la buvette "du Pré !"

—Si je reviens ce soir, l'aurez-vous vue ?

—A coup sûr.

—Bien, alors reprenons notre histoire, la principale. D'après vous, ce serait cet oncle de Paris qui aurait installé les Escaméla à l'Hospice et les aurait tirés de leur misère ?

—On l'a dit.

Mais en repensant à ces choses — il y a si longtemps que je n'y avais pas songé — les détails me reviennent en foule. Si vous y tenez, je peux vous raconter tout ce que je sais.

—Si j'y tiens ! s'exclama Alice.

La Saccarette continua :

—Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais moi-même accouché Lise Ferras, là-haut, dans un refuge dont le plus pauvre berger n'eût pas voulu. Ils avaient été riches, Jean-Marie et elle ; mais Escaméla était joueur, et il avait tout laissé, jusqu'à son dernier sou, sur la table du baccara. La saison des neiges n'avait pas encore commencé, mais cependant le froid se faisait déjà sentir dans la montagne lorsque Monette fut sur le point de venir au monde. Jean-Marie devant moi insista souvent pour que Lise descendit à Luchon, et il lui disait :

—Je trouverai bien un parent ou un ami qui te donnera l'hospitalité, et chez lequel tu seras moins mal qu'ici. Mais elle s'y était constamment, absolument refusée.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle était très fière et qu'elle ne voulait pas que ceux qui l'avaient connue riche vissent son abaissement. Elle s'était donc décidée à passer l'hiver là-haut dans les neiges, sans voir personne, uniquement occupée de son enfant, lorsque la petite fille attrapa une fluxion de poitrine.

—Ah ! s'écria Alice, je savais bien, moi.

—Quoi ? demanda la vieille, étonnée de l'interruption.

—Mais que la fille de Mme Escaméla était morte, et que celle qui est à l'Hospice actuellement et qu'elle fait passer pour la sienne, est quelque enfant qn'on lui aura portée avec une fortune pour s'en charger.

La Saccarette hocha la tête. Je n'ai jamais eutendu parler de cela, dit-elle. Et si c'était arrivé, certainement on l'eût dit. Car dans un si petit pays que le nôtre, surtout pendant l'hiver où il n'y a presque personne, tout se sait et se raconte.

—Alors, d'après vous, la fille des Escaméla a guéri de sa fluxion de poitrine ?

—Parfaitement, Jean-Marie était descendu pour chercher un médecin. Comme il y avait beaucoup de neige, personne n'a voulu le suivre. Mais en revanche il a rencontré son oncle à qui il avait probablement appris sa misère, et la naissance de la petite, et qui venait pour le secourir. En effet, l'oncle est remonté avec Jean-Marie ; le lendemain matin ils ont mis la jeune femme, le bébé et toutes leurs petites affaires sur un traîneau, et ils sont venus installer toute la famille dans une maison de l'allée des Soupirs, où j'ai vu ma cliente plusieurs fois pendant l'hiver.

—Et l'enfant était bien celle que vous aviez déjà vue.

—Il m'a semblé. Je n'ai jamais connu de différences.

Alice n'insista pas.

Mais instantanément elle se dit que tant de changements surviennent dans les premiers mois de la naissance d'un enfant, qu'une substitution pouvait bien avoir eu lieu chez les Escaméla sans que la Saccarette s'en fût aperçue le moins du monde.

—Alors la petite fille a guéri dans cette maison de l'allée des Soupirs ? demanda-t-elle.

—Oui, complètement guéri.

—Quel est le médecin qui l'a soignée ?

—Aucun. Lise m'a souvent raconté qu'un premier refus lui avait suffi et que seule, elle avait couvert sa fille de vésicatoires. Ça et le lait de la mère, qui était une nourrice comme je n'en ai jamais vu, ont suffi.

—Et ils sont restés longtemps sur cette allée des Soupirs ?

—Jusqu'au printemps.

A cette époque, l'oncle est revenu. Il a loué l'Hospice pour eux et les a installés là-haut, avec des chevaux, des vaches, le matériel et les avances.

—Peste, dit Alice, ça a dû lui coûter gros, tout cela ? Il fallait en effet qu'il eût gagné beaucoup d'argent à Paris pour en dépenser autant que ça ici. La vieille ne répondit pas.

—Voyez-vous, dit Alice, il y a certainement là quelque chose de plus ou de moins !... Que dans le pays on n'ait pas cherché à le savoir, ça ne m'étonne pas. Mais mon amie a vu la petite Monette, je l'ai vue aussi et l'une comme l'autre nous lui avons trouvé une telle ressemblance avec une personne de sa famille que cela nous a fait penser qu'elle pourrait bien être l'enfant que nous cherchons.

—Non, non, dit la Saccarette, vos yeux vous ont abusées ou bien si cette ressemblance existe, c'est une chose bizarre comme on en voit quelquefois ; mais la Monette est bien aux Escaméla et pas à d'autres.

—Enfin, supposez cependant que la fille de Jean-Marie soit morte lorsqu'elle était si

malade de sa fluxion de poitrine, que l'oncle de Paris ait porté une autre petite fille quand celle-là venait de mourir, qui est-ce qui l'aurait su ?

—Mais les gens qui auraient enterré la première, donc....

—On aurait pu l'ensevelir dans la montagne sans le secours de personne.

—Jamais de la vie. Ici ces choses ne se font pas. Un chrétien doit être mis en terre sainte, pas ailleurs. Et puis vous oubliez l'extrait mortuaire.

Si Jean-Marie avait perdu sa fille, il l'aurait déclaré à la mairie.

—Et s'il ne l'a pas fait ?

—Ce n'est pas possible. Jean-Marie est un honnête garçon, personne ne le soupçonnera capable d'une chose semblable.

—Alors vous croyez que nous nous sommes trompées ?

—J'en suis certaine.

—Et Monette Escaméla ne peut pas être, d'après vous, une petite étrangère ?

—Ce n'est pas admissible, et je vous engage à chercher ailleurs l'enfant qu'on a volée à votre amie. Je suis toute prête à vous aider ; mais encore faut-il que les indices que vous me donnerez se rapportent à quelque chose de plausible. Dans ce cas-ci, vos idées sont absolument invraisemblables. Alice se leva.

—Réfléchissez bien à ce que je vous ai raconté jusqu'à ce soir, dit-elle. Parlez de mes suppositions avec votre nièce. Et si elle n'était pas de votre avis, si elle pensait que ce que nous avons espéré, mon amie et moi, pût être vrai, ce serait une fortune qne nous donnerions aux gens qui nous aideraient à retrouver l'enfant que nous avons perdue. La Saccarette, malgré son amour extraordinaire de l'argent, ne broncha pas. Il n'y avait pas à dire, elle était bien convaincue de la légitimité de Simonne.

Mais Alice ne renonçait pas facilement à ses idées.

—A ce soir, dit elle en gagnant la porte de la rue. Pensez bien à notre conversation, n'est-ce pas ? A l'entrée de la nuit, Mme de Mussidan était de nouveau dans la petite salle nue et froide où la Saccarette l'avait reçue le matin.

—Avez-vous vu votre nièce ? demanda-t-elle à la sage-femme.

—Je vous crois, ça en valait la peine.

—Vous a-t-elle donné les renseignements que je vous avais demandés ?

—Oui. L'oncle de Jean-Marie était guide ici, mais il y a fort longtemps, peut-être plus de trente ans, car ma nièce en a trente cinq et ne se souvient pas de l'avoir connu. Il paraît qu'en exerçant son métier, il a plu à un jeune homme très riche, une sorte de fou, un Anglais, croit on, qui avait fait des excursions avec lui, tout un printemps et tout un été.

—Comment s'appelait ce monsieur ?

—Personne ne l'a peut-être jamais su, mais dans tous les cas tout le monde l'a oublié.

—Et le guide ?

—Celui-ci s'appelait Pierre,

—Son autre nom ?

—On ne le sait pas. Probablement Escaméla, puisque c'était l'oncle de Jean-Marie.

—Etes-vous bien sûre que le nom de ce guide était Pierre ? Ne serait-ce pas Mathieu plutôt ?

Mme Saccaras réfléchit.

—Non, dit-elle. J'ai soixante-dix ans, j'ai toujours vécu à Luchon, et jamais depuis que je me souviens, aucun guide ici n'a porté ce nom de Mathieu. Tandis que des Pierre, oh ! il y en a eu beaucoup, Et même je crois me rappeler celui dont ma nièce m'a parlé. C'était un tout petit, maigre et nerveux, leste comme un isard. Ce portrait ne ressemblait pas à celui de Mathieu qui était de taille plutôt au-dessus de la moyenne et assez fort.

—Et pour l'autre histoire ? demanda Mme de Mussidan.

—Celle qui concerne la petite ?

—Oui. Votre nièce la croit-elle possible ?

—Encore moins que moi. Elle connaît Lise Ferras très intimement, car l'hiver elle lui sert de couturière et va avec elle dans sa propriété de Saint-Gaudens, où elle travaille tout le temps pour Monette, car vous avez dû voir qu'elle était mise comme une petite princesse....

—Eh bien ?....

—Eh bien ! ce n'est pas à ma nièce qu'il faut dire que Mme Escaméla n'est pas la

vraie mère de Monette. On ne s'y trompe pas, voyez-vous, à l'amour maternel, et jamais mère n'aima une enfant comme Lise aime fille. Alice se leva :

—Je me serai trompée, dit-elle. Je regrette de vous avoir dérangée pour rien.

Avec un grand soupir et en pensant à ce qu'eût pu rapporter cette affaire si les suppositions de l'étrangère eussent été vraies, la Saccarette répondit :

—Ah ! je le regrette autant au moins que vous, madame. Elle était sincère.

—C'est égal, pensa la grosse Alice en s'en allant. Malgré tout ce qu'on peut me dire, je ne suis pas convaincue, les yeux de cette enfant sont trop identiquement les mêmes que ceux de l'autre.... je veillerai !....

IX

LA FAMILLE DE GESDRES

Au printemps suivant, Lise arriva de bonne heure de sa propriété de Saint-Gaudens et s'installa à l'Hospice. Le bail allait être renouvelé au commencement du mois de juin, et les Escaméla avaient bien l'intention de le reprendre.

Monette et Antoniet—si les enfants se mariaient plus tard ; l'un ou l'autre séparément, s'ils restaient frère et sœur,—pouvaient avoir envie de continuer l'affaire qui était bonne, et qui par la suite, avec certaines améliorations, le deviendrait de plus en plus. Cette année-là fut exceptionnellement chaude et belle. Dès le mois de mars, la neige se mit à fondre aux environs de l'Hospice et l'on se fût dit au mois de mai, Aussi Lise put-elle s'installer plus tôt que de coutume à l'auberge, avec son personnel et ses troupeaux, pour y commencer sa vente de petit-lait. Par une après midi superbe, une cavalcade déboucha du sentier venant de Luchon. En avant il y avait deux guides à cheval, avec la veste courte, la culotte de velours noir, la large ceinture rouge, le béret avancé sur les yeux, le fouet au manche court claquant haut et clair. Derrière eux, en file indienne, car le chemin est extrêmement etroit, venaient un monsieur d'un certain âge en complet gris, la boutonnière ornée de la rosette de la Légion d'honneur, et une adorable jeune fille de dix-sept ans, la sienne sans doute, car elle lui ressemblait étonnamment.

Elle montait avec une grâce extrême un cheval de Tarbes noir comme l'encre, au poil lustré et soyeux, de formes irréprochables. Elle était vêtue d'une amazone de drap bleu foncé qui moulait comme un gant sa taille souple, son buste accompli, ses épaules tombantes. Un chapeau de feutre gris réposait sur ses cheveux bruns nattés bas dans le cou, et faisait ressortir son teint mat de brune, coloré par l'air vif des montagnes Quand elle souriait, ce qui était fréquent, ses lèvres rouges, un peu épaisses, semblables à une cerise mûre, laissaient voir des dents petites, d'une blancheur incomparable. Une simple marguerite blanche ornait son corsage de drap, tout près d'un cou un peu long, ferme et blanc.

En arrivant devant l'auberge, l'étranger descendit lestement de cheval et courut vers la jeune fille. Elle avait déjà enlevé sa jambe droite de la fourche, sorti son pied gauche de l'étrier, et assise sur sa selle, elle tendait les deux mains à son père. Celui-ci les avait à peine prises, ces jolies menottes finement gantées, que l'amazone était à terre légère et souple, et lui jetant les bras autour du cou, elle l'embrassa à pleine bouche en disant :

—Voilà pour ta peine, le plus adorable, le plus adoré des pères !....

Sur la porte de l'auberge toute la famille était accourue, car en peu de temps si proche encore de l'hiver, peu de caravanes montaient à l'Hospice, et celles qui y venaient n'étaient point escortées de ces beaux guides à la fière allure, au fouet conquérant.

—Ah ! s'écria Jean-Marie, monsieur de Gesdres !....

Monette regardait toute souriante et curieuse cette jolie demoiselle grande et élégante qu'on lui avait dit être à peu près de son âge, et qui la dépassait de toute la tête. Quant à Antoniet, quoiqu'il eût déjà servi de guide à bien des familles où il y avait des jeunes personnes quelquefois très belles, il était franchement en extase, n'ayant jamais rien entrevu d'aussi souverainement beau que celle qui était là.

—Est-ce qu'il vient pour son excursion ?.... demanda Lise.

—Je ne sais pas, dit Jean-Marie, mais c'est probable.

M. de Gesdres avait fait quelques pas et arrivait maintenant devant le seuil de l'auberge.

—Eh bien, mon brave Escaméla, dit il, est ce que vous ne reconnaissez pas les amis que vous leur faites un accueil si froid ?....

En même temps il tendait ses deux mains ouvertes au mari de Lise.

—Pardon, monsieur, répondit celui-ci, je ne pouvais croire que ce fût vous.... Il me semble que vous vous êtes tellement pressé.... Vous deviez venir seulement en mai, m'aviez-vous dit....

—C'est vrai, mais le temps est si splendidement beau que j'ai un peu devancé l'appel. Enfin, je suis ici.... Et je vous amène ma fille, ma Marguerite.... la plus belle des Marguerites présentes, passées et futures, qui a voulu à tout prix connaître votre petite Fleur des Neiges.... Où est-elle cette Monette jolie ?.... Lise rougit de plaisir devant cette bienveillance où l'on sentait une affection simple et vraie.

—La voilà, monsieur, répondit-elle en se dérangeant un peu, et en découvrant derrière elle la charmante fillette qui, timide, se dissimulait.

—Ah ! mon Dieu, quelle est donc devenue belle ! s'écria M. de Gesdres. Oh ! regarde, Margot !... Quels yeux... Quelle petite bouche, et ces cheveux d'or....

—Papa ! grâce pour elle, tu la fais rougir.

Voulez-vous m'embrasser, mademoiselle Monette, continua-t-elle en s'adressant à la fille de Lise, et en fixant sur elle ses longs yeux d'une douceur irrésistible.

—Certainement, mademoiselle, répondit Fleur des Neiges, bien volontiers. Vous êtes aussi aimable que belle : que peut-on vous refuser ? Elle avança son joli visage, à la finesse noyée de pastel, et ce fut bien le plus adorable tableau du monde que cette grande et admirable personne, resplendissante d'une beauté sculpturale, tenant dans ses bras cette enfant blonde et délicate, à la grâce divine des mièvres statues de Tanagra. Jean-Marie, pendant que les jeunes filles faisaient connaissance, causait avec M. de Gesdres. Lise se mêlait à leur conversation.

—C'est demain matin que je voudrais aller faire mes expériences au pic de Sauvegarde ou à l'Antécade, disait M. de Fesdres. J'avais bien pensé au Néthou, mais j'ai peur de ne pouvoir y arriver, en cette saison, quoiqu'il fasse une température extraordinaire de sécheresse et de chaleur.

—L'ascension du Néthou serait imprudente, dit Escaméla.

Le froid au sommet ne saurait être supportable.

—Ce sont des expériences de ferments que je vais tenter demain matin. Je pense qu'à 2,778 mètres d'altitude que possède la Sauvegarde, le froid qu'il me faut sera suffisant.

Si je ne réussis pas sur ce pic, eh bien, mon brave Escaméla, vous m'escorterez au Néthou, lorsque l'excursion sera possible. Est-ce dit ?

—A vos ordres, monsieur le marquis.

—Vous savez la somme que je vous ai promise, mille francs. Les voulez-vous d'avance ?...

—Jamais de la vie. Et je trouve même que vous me payez beaucoup trop cher.

—Et moi, pas assez. Je suis très riche. J'ai une passion qui me tient profondément au cœur : la science. Quand [illegible] idée nouvelle me tourmente, je donnerais n'importe quelle somme pour arriver à sa réalisation parfaite. Grâce à vous, Jean-Marie, qui êtes si intelligent, et m'avez accompagné dans les ascensions les plus difficiles, je suis arrivé à des découvertes importantes.

L'expérience que je veux faire demain est capitale.

Si je la mène àbien, le résultat obtenu sera immense, non seulement pour moi, pour mon nom, mais pour la science également. Mais pour cela, il faut tenter une ascension dangereuse, à cause de la saison dans laquelle nous sommes. Aussi je veux que votre rémunération soit en rapport avec la peine que vous prendrez.

—Il n'y aura pas de danger, au moins ? demanda Lise déjà inquiète.

—Pas le moindre, déclara Jean-Marie. Tu sais que je suis allé plusieurs fois en Espagne pendant les plus mauvais hivers, et je connais admirablement le moindre accident de chemin. Le sentier nouveau qui monte à la Sauvegarde m'est en particulier admirablement connu, puisque c'est moi qui y suis allé le premier, et qui ai tracé la route. Ce voleur d'Espagnol qui en a obtenu la concession de son pays a menti quand il a prétendu qu'il avait établi le chemin du pic de la Sauvegarde, c'est moi tout seul et non pas lui.

—Enfin, insista Lise, tu ne risques rien d'aller si haut demain ?

—D'abord il n'y a pas eu de neige cet hiver, affirma M. de Gesdres qui, ayant une de ces envies de savant d'arriver à ses fins, ne voyait d'obstacles nulle part.

On prétend même que les glaciers ne vont donner cet été qu'un volume d'eau presque insuffisant aux fleuves et aux rivières qu'ils alimentent d'ordinaire. Ainsi, madame Escaméla, ne vous tourmentez pas. Ce n'est rien d'ici d'aller à la Sauvegarde, et il est probable que nous serons de retour demain de très bonne heure. Lise sourit.

—J'ai à coup sûr une bien grande confiance en vous, monsieur le marquis, répondit-elle. Mais je crois que Jean-Marie connait encore mieux ces choses de montagne, de neige et de glaciers. Donc c'est à lui que je demande si à tenter demain le pic de la Sauvegarde il ne peut rien arriver de fâcheux...

—Absolument rien, dit Jean-Marie. Il faudrait pour cela que le temps changeât subitement, et ce n'est pas à craindre. Il est au beau fixe et y sera encore pour longtemps.

—Quand partez-vous? demanda Mme Escaméla.

—J'ai besoin d'être au sommet du pic demain matin aussitôt que possible.

—Alors, dit Jean-Marie, le plus simple serait de nous mettre en course un peu avant le lever du jour. Le soleil paraît tard dans cette saison-ci, et dès le matin il ferait trop froid là-haut, surtout s'il faut rester immobile pour vos expériences.

—Je m'en rapporte à vous, Escaméla. Ce que vous déciderez sera bien fait.

Il fut convenu qu'on laisserait Marguerite à la garde de Lise : Monette conduirait sa nouvelle amie dans le refuge de la montagne, et là on passerait une charmante matinée, on montrerait à Mlle de Gesdres les chefs-d'œuvre d'Antoniet en sculpture et en peinture, et lorsque Jean-Marie reviendrait avec le marquis, vers une ou deux heures au plus tard, la connaissance serait chose accomplie. La soirée fut très familiale. On avait renvoyé les guides à Luchon, et tous ensemble s'en allèrent visiter la jolie cascade du Parisien, et celle des Demoiselles, tout proche.

Mais on rentra tôt, car M. de Gesdres qui avait l'habitude de se lever avant le jour était toujours endormi entre huit et neuf heures. Monette donna à sa nouvelle amie la jolie petite chambre bleue et blanche que Lise lui avait organisée dans un coin retiré de l'auberge, et dont la large fenêtre avait une vue délicieuse, quoique restreinte sur la montagne. Mais sur les instances de Marguerite qui voulait dormir à côté de Monette, on dressa à celle-ci un petit lit dans la même pièce. Après toutes sortes de confidences, de déclarations, de gentilles minuties comme les fillettes en sont prodigues à cette aurore si jolie de leur adolescence, elles s'endormirent presque à côté l'une de l'autre comme deux sœurs. Il faisait encore nuit profonde lorsqu'un grand remue-ménage dans la maison les éveilla. Mlle de Gesdres se souleva sur les coudes. La fenêtre était toute rouge d'une grande lueur qui venait du dehors.

—Ah! mon Dieu! murmura la jeune fille, est-ce qu'il y aurait le feu?

—Non, non, répondit Monette, c'est papa qui va partir avec M. de Gesdres.

—Allons les embrasser encore, voulez-vous?

—Certainement, affirma Fleur des Neiges, je n'osais pas vous le proposer.

Lestes comme deux jeunes écureuils, elles furent vite enveloppées de leur robe et de leur châle et elles descendirent quatre à quatre vers le rez-de-chaussée. La petite caravane s'en allait déjà vers le Pesson. En tête il y avait deux guides qui portaient des torches et devaient accompagner M. de Gesdres et Jean-Marie, pour les éclairer jusqu'au lever du jour. Puis venait Escaméla avec un paquet de cordes posé en biais de son épaule droite à sa hanche gauche, une pioche au-dessus et un ballot de couvertures à la main. A côté était M. de Gesdres enveloppé d'un plaid, portant lui-même ses boîtes d'expériences, un thermomètre et une boussole. Lise et Antoniet marchaient à côté d'eux, les escortant jusqu'aux premiers contreforts de la montagne.

—Papa! cria Marguerite, attends-moi, une minute seulement.

Et semblable à deux ombres légères drapées de laine blanche, l'une bien plus grande que l'autre, les deux jeunes filles dévalèrent de l'auberge, courant sur les pierres inégales vers les ascensionnistes.

—Est ce que vous voudriez, par hasard, venir avec nous, mesdemoiselles? demanda M. de Gesdres en riant.

—Mais ce ne serait pas la première fois, monsieur, répondit Monette. Et je n'étais pas plus grande que ça, continua-t-elle en mettant sa main pas très loin du sol, que papa me portait déjà dans les *hauts* avec lui.

—Et il ferait presque assez beau pour permettre à tous les trois de nous accompagner, s'écria Escaméla, en désignant les deux jeunes filles et Antoniet....

En effet la nuit était claire et sereine, et dans le ciel pur et foncé les dernières étoiles brillaient d'un incomparable éclat.

—O papa, M. Escaméla a raison, s'exclama Marguerite, nous serons vite habillées, Monette et moi....

—Je porterai les couvertures et les cordes, déclara Antoniet. C'est lourd ça, papa, et avant d'être arrivé à la Piquade, tu en auras trouvé le poids.

—Attends-nous une minute, père, que nous allions nous chausser,dit Mlle de Gesdres, qui avait vu l'hésitation du marquis.

Mais celui-ci, subitement, avait pensé à son expérience, cette expérience importante et décisive que toute cette jeunesse turbulente et gaie pouvait lui faire manquer.

—Non, non, Margot, dit-il aussitôt, Il faut être raisonnable. Tu sais ce que tu m'as promis, et à quel prix seulement je t'ai amenée avec moi.

—Oui,répondit la jeune fille en avançant les lèvres,je suis venue à condition que je ne t'empêcherais pas de travailler ; mais quand nous serons là haut, je resterai bien tranquille avec Monette et Antoniet dans quelque coin, et nous ne nous occuperons pas du tout de ce que tu feras. Ça, vois-tu, petit père, je te le jure et tu peux croire ma parole.

—Tu es la plus adorable des fillettes, lui dit-il, mais cette fois-ci je ne puis t'accorder ce que tu me demandes. Vous nous embarasseriez, car il faut que nous soyons très vite descendus. Ta mère, tu le sais, nous attend à Toulouse, et je lui ai promis que nous serions ce soir auprès d'elle.

Mais nous reviendrons cet été, ca, je te le jure, et je te ferai faire de plus belles ascensions que celle de ce matin, tu peux me croire. Ils avaient tous marché en disant ces mots, Lise et Monette s'entretenant avec Jean-Marie. Tout à coup, celui-ci s'arrêta.

—C'est le moment de renvoyer tout le monde, excepté nos porteurs de torche, monsieur le marquis, dit-il. Car le sentier devient très pierreux, et pour le redescendre avec la nuit, une de ces dames pourrait attraper quelque entorse.

M. de Gesdres embrassa Marguerite à plusieurs reprises.

—Adieu, ma belle, lui dit-il, amuse-toi bien avec tes nouveaux amis jusqu'à mon retour.

Puis, s'inclinant devant Lise avec son aisance de grand seigneur :

—Madame Escaméla, lui dit-il, faites-nous préparer un bon déjeuner, car je vous assure que nous vous apporterons un fameux appétit au retour. Et surtout vous le savez, hein ! des truites, de ces bonnes petites truites si fraîches et que vous apprêtez si bien.

Puis se dégageant des bras de sa fille, toujours pendue à son cou :

—Allons, cria-t-il, au revoir ! au revoir, tous !

Il fit un signe aux guides et s'éloigna lestement, sa boîte d'une main, son bâton ferré de l'autre. Mais tout à coup Lise qui était restée debout à la même place, regardant les ascensionnistes s'éloigner, parut céder à un mouvement plus fort que sa volonté et elle courut vers Escaméla :

—Jean-Marie, Jean-Marie, appela-t-elle !

Celui ci vivement se retourna et fit deux pas vers sa femme.

—Qu'y a-t-il, ma Lise ? lui demanda-t-il.

—Tu ne m'as pas embrassée, et c'est la première fois que tu partirais ainsi.

—Je n'ai pas osé devant ce marquis et cette belle demoiselle, lui dit-il en la pressant aussi amoureusement contre lui que jadis, alors que le père Ferras venait de la lui donner.

—Oh ! je t'en supplie, lui dit-elle en lui rendant ses baisers, ménage-toi, ménage toi bien, ne fais ni imprudences, ni folies, n'est-ce pas ?

Mais je n'en ai pas l'habitude, et depuis vingt cinq ans bientôt que je cours les montagnes, tu sais bien qu'il ne m'est jamais rien arrivé.

—Il suffit d'une fois.

Jean-Marie se mit à rire.

—Cette fois-là ne sera pas aujourd'hui, dit-il, car il fait un vrai temps d'été, sans la grande chaleur.

Elle se pressa plus fort contre lui :

—Oh ! je t'aime tant, lui dit-elle. Tu me rends si heureuse et tu es si bon...

—Alors tu m'as bien pardonné le passé ?

—Oh ! oui, va. Tu l'as si bien racheté...

—Allons, Jean-Marie.... cria M. de Gesdres que ce retard impatientait.

Une pluie de baisers tomba sur les cheveux, sur le front, sur les lèvres de Lise, puis elle sentit l'étreinte de Jean-Marie se desserrer, elle regarda devant elle, il avait disparu.

A la lueur des torches, elle le vit rattraper le marquis à longues enjambées et son cœur se brisa. Elle eut une angoisse jamais éprouvée. Il lui sembla qu'elle ne reverrait jamais plus Jean-Marie et que son bonheur, — ce bonheur conquis si âprement, grâce à tant de volonté, à tant de travail, à tant de bonté, — était parti pour ne plus revenir! Elle tendit les bras, et poussa un cri. Mais les enfants l'entouraient déjà.

—Qu'as-tu, maman? lui demanda Monette bouleversée par le cri qu'elle avait entendu.

—Est-ce qu'il peut arriver quelque chose à papa et à votre mari, madame? demanda à son tour Marguerite tout émotionnée.

Lise comprit qu'elle n'avait pas le droit, sur une chose aussi futile qu'un pressentiment, d'apporter l'angoisse dans le cœur de ceux qui l'entouraient. Avec sa vaillance ordinaire, elle se ressaisit et leur dit :

—Non, mes enfants, non, M. de Gesdres et votre père ne courent aucun danger. Tout simplement, je suis une maladroite, et je me suis tourné le pied sur un caillou. Il faut aller vous recoucher, mes petites.

—Maman, répondit Monette, le jour ne va pas tarder à se lever, et si tu étais bien gentille, tu nous permettrais d'aller au refuge. Tu nous y enverrais du lait et du pain frais par Luisa, ce serait charmant.

Elle ne savait rien lui refuser.

—Je veux bien, dit-elle, mais allez faire votre toilette et ne quittez l'Hospice que quand le jour naîtra, n'est-ce pas?

—Oui, oui, maman. C'est entendu, dit Monette.

Et après l'avoir couverte de baisers pour la remercier, Fleur des Neiges prit la main de Marguerite, et toutes les deux, blanches et légères comme une vision de fées, s'envolant de quelque creux de montagne à l'aurore, elles prirent leur course vers la maison. Quand elles furent parties, Antoniet avec une autorité douce appuya le bras de Lise sur le sien. Il était grand, fort et superbe et il la dépassait maintenant de la tête.

Seul, il n'avait pas parlé.

—Si tu es trop inquiète, maman, dit-il doucement, je puis courir derrière la caravane et la ratrapper. Je connais bien le chemin, va.... et si je suis avec papa, ça te rassurera peut-être.

Elle tressaillit.

—Est ce que tu ne crois pas le temps sûr? demanda-t-elle en s'arrêtant.

Il n'y avait pas un atome de vent. Cependant le jeune homme flaira un instant du côté de la montagne avec ses fines narines dilatées et dit :

—Il m'a semblé sentir l'odeur des lis qui sont, dans ce moment ci, en abondance autant dans le val de Litayrolles que dans celui d'Esquerry. Si ce parfum me vient de Litayrolle, le vent d'autan pourrait bien se lever.

Mais comme il lui sembla que le visage de Lise s'altérait, il ajouta :

—Bast! dans cette saison, le vent d'autan n'est pas à craindre, et il ne peut pas amener d'orage.

Ces mots rassurèrent Mme Escaméla.

—Non, merci, dit-elle, reste, mon Antoniet. Tu iras dans le refuge montrer à cette belle demoiselle les jolis tableaux que tu as faits l'hiver dernier à Toulouse et comment un joli petit guide de nos montagnes peut être en même temps un grand artiste en herbe.

Il rougit de plaisir, oubliant du coup toutes ses inquiétudes, pendant que Lise ajoutait :

—Va-t-en te faire beau, toi aussi, pour les accompagner, quand viendra le jour ; moi je vais voir si mon petit-lait se filtre bien et si tout est en ordre dans la laiterie.

X

L'ORAGE

Jamais Marguerite n'avait rien vu d'aussi joli que le petit palais de Monette et d'Antoniet, surtout avec les beaux lis de Pyrénées qui encombraient le jardin, et qui vu la douceur exceptionnelle de la saison, fleurissaient déjà. Une adorable collection de jacinthes doubles, tout épanouies, encombrait la pièce. Maintenant, aux sculptures de jadis, aux instruments de musique, se joignaient les tableaux du jeune homme, Comme l'avait dit Lise, c'était l'œuvre peut-être d'un grand artiste en herbe, mais à coup sûr de quelqu'un qui était doué d'une façon extraordinaire comme coloris, composition, perspec-

tive ; de quelqu'un que le souffle de Dieu avait touché. Mlle de Gesdres, en extase, regardait tout, mais surtout écoutait le panégyrique ardent que Monette faisait de son frère.

—Oui, mademoiselle, disait l'adorable fillette, il a appris tout seul, mon Antoniet. Cette année seulement, maman a consenti à lui faire prendre des leçons pendant l'hiver à Toulouse. Et le professeur lui a trouvé de telles dispositions qu'il a conseillé de le faire entrer à l'Ecole des beaux-arts à Paris.

Marguerite rougit un peu et dit :

—C'est une fameuse idée, et peut-être le moyen de se faire un nom daus l'avenir.

—Ça n'arrivera jamais ! s'écria Antoniet les larmes aux yeux.

—Pourquoi ?

—Parce que notre père désire que je continue son métier, que je sois guide comme lui. Or, pour devenir un peintre de talent, il est probable qu'il faut y consacrer toute sa vie, et ne pas faire seulement quelques pauvres études à temps perdu.

—Si M. Escaméla voit que vous avez réellement la vocation, il ne vous refusera pas de vous laisser aller de ce côté-là. Savez-vous que c'est un but qui vaut la peine qu'on se fatigue pour l'atteindre, celui-là !

Les yeux d'Antoniet, ces beaux yeux noirs naturellement si brillants, ressemblaient à deux escarboucles.

Le sein un peu palpitant, Marguerite continua :

—Voir son front couronné de l'auréole de gloire que finit toujours par conquérir le vrai talent ; mettre son nom au niveau des plus nobles, créer des œuvres que tout le monde admire et qui deviennent immortelles, n'est-ce pas fait pour tenter tout être ayant du cœur ?.... Pour ma part, je ne trouve rien de beau, de grand, de méritoire, comme de devenir quelqu'un tout seul. Recevoir un titre, de l'argent, une situation en naissant ?....Le beau mérite en vérité....Tandis que conquérir tout cela par sa volonté, son intelligence, son énergie, oh ! c'est vraiment admirable !

Elle parlait avec un enthousiasme qui la transfigurait toute, et en lui faisant dépouiller sa froideur voulue de fille-bien-élevée, la montrait telle qu'elle était, avec ses ardeurs généreuses pour tout ce qui était noble et grand. Oui, on la voyait fière, enthousiaste, droite, prisant au dessus de tout la valeur personnelle, l'effort intellectuel, le but tenté. Les deux enfants de Lise, Antoniet surtout, ne respirait plus. Ah ! qu'il y avait loin de ces paroles larges et hautes au peu qu'il avait vu à Luchon ou à Toulouse l'hiver, de tous ces petits esprits si mesquins, si étroits, pétris de préjugés séculaires, ou de préceptes aussi ridicules que prudhommesques.

Et si belle, avec cela !....

Marguerite, en parlant, semblait encore avoir grandi. Plus que jamais, son beau cou long ressemblait à la hampe magnifique de la plus superbe des fleurs. Sa tête, un peu rejetée en arrière, rayonnait de foi et d'intelligence, ses yeux semblaient remplis du feu divin qui fait les artistes et les héros. Et Monette, qui sentait ces choses aussi vivement qu'Antoniet, ne put s'empêcher de balbutier à l'oreille de celui-ci, encore tout plein des cultes et des souvenirs rapportés de Toulouse :

—Clémence Isaure devait lui ressembler, dis, Toniet ?

Et lui, sous le coup d'un charme divin, jamais ressenti, répondit naïvement à sa sœur

—Elle ne pouvait pas être aussi belle, ce n'est pas possible !....

Comme poussée par une force irrésistible, Mlle de Gesdres, le teint animé, la voix chaude et vibrante continua :

—Père a un titre très ancien et fort authentique, sa fortune est immense ; eh bien, quand j'entends dire autour de moi :—C'est la fille du riche marquis de Gesdres, ça ne me fait rien, au contraire, je trouve les gens stupides et je les prends en pitié. Mais lorsque je lis une revue, que je vois le nom de père : Gesdres tout court, le plus souvent Pascal Gesdres, écrit en grosses lettres....que je lis après ce nom des lignes comme celles-ci : le savant dont les découvertes extraordinaires honorent si profondément la France sa patrie....auquel l'humanité tout entière devrait élever des statues....Oh ! alors mon cœur se gonfle, mes yeux se mouillent de larmes, je suis fière....fière au delà du possible....Par son travail, son énergie, sa persévérance, père aussi est fils de ses œuvres, il a relevé le prestige d'une race déchue ; à côté d'un titre jadis glorieux, et qui aujourd'hui ne compte plus, il a mis l'auréole de la science et de l'effort vainqueur !....

Elle s'était tue, qu'Antoniet les mains jointes l'écoutait encore....il devait en son cœur l'entendre toujours.

La petite bonne que Lise envoyait avec du pain et du beurre frais dans un panier et du lait crémeux contenu dans une boîte de porcelaine blanche vint interrompre la conversation enthousiaste des jeunes gens.

Sur la table sculptée jadis avec tant d'amour par Antoniet, le petit couvert fut vite dressé.

Mlle de Gesdres s'assit, tandis que Monette empressée autour d'elle la servait, lui faisant les honneurs de son nid avec cette grâce douce et un peu hautaine qui était naturelle à Fleur des neiges. Une fois de plus, le contraste de cette adorable tête blonde exquise de finesse et de douceur à côté de ce visage à la beauté sculpturale, fut si frappant qu'Antoniet, sentant tous ses instincts d'artiste se réveiller à la fois, s'écria :

—O Monette, ô mademoiselle, je vous en conjure, restez-là, comme vous êtes, quelques instants, le permettez-vous ?.... Je serais si heureux de vous peindre telles que je vous vois en ce moment toutes les deux....

Les jeunes filles ne pouvaient guère résister à ce désir exprimé avec un enthousiasme dont rien ne saurait donner l'idée

Elles s'élancèrent avec une grâce infinie, et la mousse d'or des cheveux de Monette faisant ressortir les lourdes nattes brunes de Mlle de Gesdres, les beaux yeux bleus de l'une rendant plus profondes les prunelles noires de l'autre ; le teint d'éclatante blancheur si adorablement rosée de la première donnant un charme plus irrésistible à la chaude matité de la seconde, elles offrirent ainsi aux yeux extasiés du jeune homme les plus adorables modèles qu'un peintre puisse rêver.

En traits rapides, il les eut vite esquissées toutes les deux. Puis son pinceau habile, car il était déjà un coloriste de premier ordre, eut vite fait naître la vie sur la toile blanche.

Ce n'était pas fait, ça ne pouvait pas l'être, mais les chairs palpitaient, le sang coulait sous la peau. Dans les yeux brillants, reflet de l'âme, la pensée se voyait, les bouches semblaient s'entr'ouvrir pour parler. Autour des deux adorables têtes nimbées d'or ou coiffées de velours, l'air frissonnait tandis que les lumières les irradiait comme deux splendides et uniques fleurs que le soleil eût entourées de rayons.

Mais tout à coup une note très lointaine, d'abord mince et aiguë comme le sifflement atténué de quelque locomotive voyageant aux confins de l'horizon, se fit entendre par la fenêtre ouverte, Antoniet interrompit sa besogne et sa palette redressée, son pinceau en l'air, il écouta les narines frémissantes, une vague inquiétude montant dans son grand œil brun. Les jeunes filles n'eurent pas le temps de lui demander la cause de cette soudaine émotion, le même bruit se renouvelait plus distinct, et prenait à mesure qu'il se rapprochait la forme d'un profond, d'un déchirant hurlement. Puis, le soleil jusque-là très éclatant se voila tout à coup, et une rafale de vent glacé entra dans la pièce.

Antoniet se leva, comme si une décharge électrique l'eût touché.

—Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il éperdu, ce que je craignais !.... Cette maudite odeur de lis ne m'a pas trompé !

Monette qui connaissait son frère comprit sa pensée et devint plus blanche qu'une cire. Marguerite frappée de leur terreur dont elle ne comprenait pas les motifs leur demanda :

—Qu'est-ce que vous avez ?.... Qu'est-ce qui arrive ?.... Est-ce qn'un malheur nous menace !....

Antoniet de plus en plus décomposé répondit :

—Ah ! si ce n'était que nous....

Marguerite comprit que c'étaient les voyageurs sur qui quelque péril allait fondre et elle se mit à trembler comme une feuille sous le vent.

—Par grâce, balbutia-t-elle, expliquez-vous.

Antoniet s'était approché de la fenêtre et montra à la jeune fille les grands nuages, les uns roux, étranges, les autres noirs, sinistres, mais tous roulant du côté de l'Est leurs masses énormes, qui s'enfuyaient avec une rapidité vertigineuse :

—C'est l'orage, dit-il !...l'orage que rien ne faisait prévoir, et qui va éclater d'ici à quelques instants. Vite, rentrons à l'auberge, maman serait trop inquiète !

Il n'en dit pas davantage et Mlle de Gesdres n'osa pas pousser ses questions plus loin. Lestement, pendant qu'Antoniet accrochait les contrevents et fermait les vitres d'un côté, Marguerite plus forte que Monette en faisait autant de l'autre..

—Dépêchons-nous, dépêchons-nous, répétait Antoniet, autrement la pluie nous prendra en route.

Et pour plus de sûreté, avant d'abandonner le refuge il s'empara d'une grande couverture de laine grise qui servait d'ordinaire à préserver le piano de l'humidité, et il en enveloppa Mlle de Gesdres, tandis qu'il mettait un épais tapis de table sur les épaules de sa sœur. Le vent, en effet, augmentait de violence, de seconde en seconde. Maintenant c'était du plus profond des vallées qu'il semblait s'élever avec un bruit sinistre mille fois répété par les échos des montagnes, tandis que sur son passage tout se courbait, les herbes frêles comme là cime robuste des hêtres. Et c'étaient de longs craquements ; et dans le ciel couleur de plomb quelques éclairs commençait à zébrer de leur serpent livide les nuages de plus en plus bas.

—Courons, ne cessait de répéter Antoniet, courons !....

Lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge, Lise était déjà comme une folle. En les voyant ses nerfs se détendirent un peu, et elle eut une crise de larmes et de sanglots pendant laquelle elle ne pouvait que répéter :

—O mes enfants, mes pauvres enfants !

Une angoisse terrible, en présence de cette douleur, montait dans le cœur do Mlle de Gesdres.

—Est-ce que mon père et M. Escaméla ne courent pas de dangers dans la montagne ? demanda-t-elle enfin, la gorge tellement serrée et le cœur lui battant si fort que les mots pouvaient à peine sortir de ses lèvres.

Lise leva les bras au ciel et une douleur intense apparut sur son pâle visage. Mais Antoniet lui fit un signe impérieux en lui désignant celle qui leur était confiée.

Lise comprit et eut encore la force de se taire.

—Non, mademoiselle, répondit aussitôt le jeune homme, l'orage ne monte pas d'ordinaire sur les pics, et nos ascensionnistes n'ont rien à redouter de lui. C'est pour nous que ma mère a eu peur, car elle craignait que nous n'eussions pas le temps de rentrer avant la tempête qui commence à se déchaîner.

Mlle de Gesdres de son regard scrutateur essaya de plonger jusqu'au plus profond de la pensée du jeune homme. Mais celui-ci sut demeurer tellement impassible que Marguerite sentit toutes ses inquiétudes s'envoler.

—Monette, dit en même temps Lise à sa fille, si tu conduisais mademoiselle dans ta chambre, ma chérie. Il me semble que vous y serez mieux qu'ici au milieu des guides, des étrangers, des bergers qui arrivent de tous les côtés.

Monette se tourna vers sa compagne.

—Venez, mademoiselle, lui dit-elle, maman a raison. Nous serions mal dans cette salle.

A peine la porte se fut-elle refermée que Lise se dressa comme une folle. Elle éleva ses deux mains jointes au-dessus de sa tête, faisant craquer toutes les articulations de ses doigts, et le visage subitement ravagé et vieilli comme par dix ans de luttes et d'angoisses, elle s'écria :

—Ah !....Jean-Marie....ton père....Antoniet...là-haut....Ils sont perdus....

Elle se renversa en proie à une attaque de nerfs d'autant plus violente que la malheureuse femme avait fait plus d'efforts pour se contenir en présence de Mlle de Gesdres.

Maintenant, elle était assise sur une chaise basse, ayant des sanglots et des spasmes qui la secouaient toute. On eût dit que dans ses larmes et les gémissements qui s'échappaient de ses lèvres, sa vie allait s'enfuir pour toujours.

Antoniet qui l'aimait comme si elle eût été sa mère, avec cette tendresse jalouse et un peu protectrice des fils lorsqu'ils deviennent hommes, ne pouvait voir le spectacle de cette douleur.

Ah ! il n'avait guère besoin de ce stimulant pour avoir envie de voler au secours de Jean-Marie. Sans dire un mot, il décrocha un pic, des cordes, des crochets, des clous où ils étaient pendus, prêts à tout événement et il se dirigea vers la porte.

Lise eut la vague intuition de ce qu'il allait faire.

—Où vas-tu demanda-t-elle.

—Mais chercher papa.

—Seul ainsi ?

—Je vais amener tous les gens valides do l'auberge.

—Et aucun ne pourra t'aider. Ils te seront tous plutôt un embarras, car des guides de ceux qui connaissent les montagnes, pas un n'est encore ici.

—Alors, que faire ?

Elle avait déjà réfléchi, avec cette lucidité si grande qui était en elle et qui se décuplait encore dans les circonstances tragiques.

—Il faut aller à Luchon, dit-elle, y aller tout de suite, au pas de course, en ramener les gens d'expérience, tous, tous.... Pour un camarade en danger, nul n'hésitera.... Il n'est pas dix heures, on a assez de temps devant soi pour tenter l'ascension avant ce soir... Pendant que vous reviendrez, l'orage aura cessé, il est trop violent pour durer.

—Bien, dit Antoniet, j'y cours.

Il s'enveloppa d'une cape de laine brune, et un bâton ferré à la main il se dirigea vers la sortie. Mais au moment de franchir le seuil, il dut reculer aveuglé par une vive bourrasque toute chargée de grélons ; en même temps le ciel s'ouvrait, traversé par un éclair terrible ; de toute part la foudre semblait éclater comme une décharge d'artillerie, la grande voix du tonnerre roulait dans les gorges sans interruption, étrangement répercutée par tous les échos de la montagne. Mais la virile résolution du jeune homme ne pouvait être ébranlée même par cet effroyable cataclysme. Il ferma la porte derrière lui, fit un grand signe de croix et de son pas le plus rapide, le plus alongé, descendit vers Luchon.

Quelques bergers, quelques employés de l'auberge s'étaient réfugiés sous un auvent placé sous la fenêtre même de Monette.

—Antoniet va chercher du secours à Luchon, dit l'un de ceux qui étaient-là.

Quand il remontera l'orage aura cessé et l'on pourra aller à la découverte. Dans ce moment-ci, inutile ; la pluie ici et la neige là-haut ; et, dans ce cas, on ne voit pas à deux pas devant soi.

Pourvu que Jean-Marie et son voyageur aient pu trouver un abri....

—Oui, autrement je les plaindrais....la neige devant, la neige derrière, sur la tête, de tous les côtés, on ne sait plus par où se diriger....

—Des abîmes partout, et plus de sentiers tracés, plus d'indices visibles pour les retrouver. Le plus simple est encore de chercher une cabane ou une roche contre laquelle on puisse se cramponner de façon que le vent ne vous en décroche pas.

—Peut être !.... dit le premier qui avait parlé, mais alors on est gelé en deux heures. Moi, j'aimerais mieux encore marcher en avant que de m'endormir dans cette coquine de neige pour ne jamais plus me réveiller.

A ce moment un cri aigu se fit entendre au-dessus de la tête des bergers, aussitôt suivi de la chute d'un corps.

En même temps la voix de Monette s'éleva :

—Maman ? appelait-elle, maman, viens vite, Marguerite vient de tomber par terre comme morte.

Lise monta quatre à quatre. Quand elle arriva dans la chambre, Mlle de Gesdres était étendue de tout son long sur le carreau, sa tête avait heurté le coin du lit en tombant et un mince filet de sang faisait paraître plus livide encore la pâleur de son visage.

Lise s'agenouilla :

—Ah ! mon Dieu ! demanda-t-elle à Monette, qu'est-ce qui est arrivé ?

En pleurant à sanglots, Fleur des Neiges le lui raconta.

Les soins empressés de la mère et de la fille eurent aisément raison de la syncope de Mlle de Gesdres.

—O madame, s'écria-t-elle dès qu'elle revint à elle, en se jetant dans les bras de Lise, est-ce vrai que père va mourir ?

—Antoniet est allé chercher des secours, répondit Mme Escaméla, nous n'avons, nous, qu'à prier Dieu, ma pauvre petite !....

En effet les trois femmes s'agenouillèrent et se mirent à adresser au ciel les ardentes supplications des désesperées. Mais au moindre bruit se produisant dans l'auberge, elles se levaient toutes les trois et couraient à la fenêtre ouverte, scrutant du regard les alentours de l'hospice, le visage cinglé par un vent humide. Le tonnerre ne grondait plus que par intervalles, mais la pluie tombait toujours, l'eau ruisselait, inondant les pentes, glissant en nappes sur les rochers et de tous les côtés se précipitait vers la Pique, qui, elle, mugissait au fond de la vallée avec un bruit d'enfer. Trois heures se passerent, trois heures interminables, pendant lesquelles Lise, Monette et Marguerite se jetèrent vingt fois dans les bras les unes des autres, échangeant leurs craintes éperdues, confondant leurs baisers et leurs larmes.

Enfin une troupe d'hommes déboucha en haut du sentier.

Ils portaient des pioches, des crochets, des couvertures, des cordiaux. Ils étaient là, tous, les guides les plus expérimentés de Luchon, ceux qui avaient été syndics, ceux qui l'étaient encore. Les uns, aux cheveux gris, ayant l'expérience, et n'en étant pas à leur premier sauvetage ; les autres au contraire, très jeunes, pleins de force, d'énergie et de volonté.

Les voilà les uns et les autres.... oui.... Barthélemy Courège, le guide si intelligent de M. Maurice Gourdon, et Baptiste Cier, et Barrau, celui du comte Russell, et Haurillon, et tous, et tous ?....

Ah ! il n'a pas fallu les prier longtemps.

Aux premiers mots, ils sont partis sans s'attendre, ne prenant que leurs instruments de sauvetage avec eux, et de leur pas le plus accéléré, de ce pas qui ne connaît point la fatigue, par les raccourcis les plus brefs, au milieu des sentiers ravinés par l'orage, et des arbres arrachés par la tempête, ils ont grimpé jusqu'à l'Hospice. Ils ne sont pas seuls : Le vieux curé de Luchon les accompagne.

A la vue de Lise en larmes, Courège lui prend les mains.

—Nous vous le ramènerons, madame Escaméla, dit-il, nous vous le ramènerons, soyez tranquille !....

Nous nous dévouerons pour lui, comme il se fût dévoué pour nous.... Et, s'il est tombé dans quelque précipice, il faudrait qu'il fût bien profond pour que nous ne puissions pas l'atteindre.

Le curé les escorta jusqu'aux premiers escarpements de la montagne ; là, ils s'agenouillent tous, et le vieux prêtre, d'un geste très lent et très grave, lève le crucifix sur ces héros obscurs, quelques-uns fils de martyrs, qui s'en vont exposer leur vie pour sauver leurs semblables.

—Allez, leur dit-il, mes enfants, faites votre devoir comme vos pères et ceux qui sont morts avant vous vous ont enseigné à le faire, et que Dieu vous protège !

Ils se relèvent, très émus, mais pleins de force et de volonté.

Antoniet marche à leur tête, personne ne peut le suivre.

Le curé un instant regarde la petite troupe s'éloigner, puis il revient à l'Hospice attendre le retour de ces vaillants, à l'Hospice où il sait bien quels désespoirs il va avoir à consoler.

XI

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Le matin, on le sait, Escaméla et son compagnon étaient partis avant le jour. L'ascension pour arriver au port de Vénasque et de la grimper jusqu'en haut du pic de la Sauvegarde avait commencé dans les meilleures conditions possibles. Le temps était si doux que M. de Gesdres n'avait pu résister au désir de cueillir en route quelques euphrasia, des saxifrages dont la délicatesse extrême était l'admiration des amateurs, et enfin des rhododendrons qui sont peut-être les plus beaux que l'on connaisse. Mais bientôt de tous les côtés, la montagne droite, énorme, semblable à des murailles de pierre, se dressa imposante et sombre, réclamant toute l'attention, toutes les forces des deux hommes. En arrivant au sommet, le jour s'était levé, les guides, porteurs de torches, redescendirent à l'Hospice, et le paysage un peu moins désolé permit de voir deux chutes d'eau s'argentant tout au fond du cirque et s'irrisant aux premiers feux du soleil. On atteignit le Culet ; là on trouva la neige encombrant le sentier et un vent froid, un vent qui commençait à siffler en rafâles fit frissonner les deux ascensionnistes.

Avec des précautions infinies Jean-Marie guidait M. de Gesdres. Il dut même le soutenir pour gravir le rail du Culet, ce petit chemin si escarpé tracé dans le roc et par lequel on entre dans le triste et sauvage vallon de l'Homme.

Le vent augmentait, mais à cette hauteur le ciel restait clair.

—Si nous redescendions ? demanda tout à coup Jean-Marie, ces rafales m'effraient un peu.

—Bast ! répondit M. de Gesdres, nous sommes presque arrivés au port de Vénasque, c'est-à-dire que les trois quarts de la route sont faits ; ce serait joliment dommage de ne pas continuer notre ascension.

—Je vous répète, monsieur le marquis, que ce vent du Nord-Ouest qui se lève me fait peur.

—Mais vous savez bien, Jean-Marie, qu'ici même en été, il y a des courants d'air terribles ; et pendant l'hiver, les rafales qui s'engouffrent dans cette gorge étroite ont valu à ce passage dangereux cette légende barbare : *De père à fils, il ne faut pas s'attendre.* Marchons, je vous en prie ; il fait froid, dites-vous. Tant mieux. Nous sommes bien couvertes et vaillants tous les deux. Notre sang est encore assez chaud pour ne pas craindre une atmosphère un peu rigide, et c'est un temps de rêve pour mes expériences. Là haut, nous aurons absolument la température du Mont-Blanc, et c'est ce qu'il me faut.

—Mais, monsieur le marquis, si la tempête nous prenait à la Sauvegarde, nous ne pourrions peut-être pas redescendre !....

—Bast ! qui ne hasarde rien n'a rien. Ce que je vais faire là-haut éclaircira un point important de mon système et aura un retentissement énorme.

Jean-Marie ne répondit pas.

Après tout, M. de Gesdres pouvait avoir raison ; autour du port de Vénasque toujours du vent, peut-être qu'un peu plus haut tout cela se calmerait. Peut-être surtout qu'on aurait le temps de redescendre sans qu'une perturbation atmosphérique se soit produite...

Ils montèrent encore.

Le port de Vénasque et sa couple étroite furent bientôt dépassés. Ils laissèrent à droite les gouffres noirs qui entourent la Maladesta, et ses rochers semblables à des spectres blancs décharnés sous leurs linceuils éternels, puis ils commencèrent l'ascension de la Sauvegarde. Il y avait encore un peu de la neige de l'hiver ; mais le sentier était visible, et l'on pouvait monter sans danger à prévoir, pas plus à l'aller qu'au retour. Enfin il arriva au sommet.

Là, ce furent des exclamations éperdues de la part de M. de Gesdres. Il faisait un froid de loup, c'était ce qu'il fallait pour les expériences.... Et tout de suite, il ajusta ses appareils, prenant des notes, faisant des calculs, cherchant, examinant, combinant ses réactions et ses résultats. — Oui, c'était cela !.... Admirablement cela !....

Enfin, au microscope il le voyait clairement ce qu'il avait supposé !

—Monsieur, dit Jean-Marie de plus inquiet, l'Ouest devient menaçant, les nuages approchent, de grands nuages frangés de blanc, comme pleins de coton, c'est la neige il faut partir.

M. de Gesdres fit un signe impérieux.

—Oui !.... oui !.... dit-il, tout à l'heure.

Et son microscope à la main, son thermomètre à côté il suivait la transformation du ferment, cette transformation qu'il avait depuis si longtemps prévue, mais dont nul savant encore n'avait pu de ses yeux suivre les phases.

Et lui, il allait pouvoir la décrire point par point.

Lui, il déterminerait le dégré exact auquel certain microbe meurt, le temps qu'il lui faut pour être détruit, absolument détruit.

Une poussière plus fine que celle des routes cingla le visage du savant.

Il ne la sentit pas, il continuait ses observations avec une ardeur jamais éprouvée....

—Par grâce, monsieur, implora Jean-Marie, la neige commence, partons....

—Allez-vous-en seul, Escaméla, je reste. Oh ! un quart d'heure seulement, dans un quart d'heure j'aurai terminé, et je vous rejoindrai.

—Dans un quart d'heure, monsieur, le sentier aura disparu, nous-mêmes enfoncerons dans la neige fraîche, sans compter les abîmes invisibles dans lesquels nous pourrons tomber.

—Assez !.... dit-il, la voix brève. Partez si vous voulez.

—Sans vous, jamais !

—Alors, restez. mais taisez-vous !

—Et votre fille, monsieur, votre fille qui vous attend.

—Quand la science vous impose un travail, quand grâce à vous un point obscur peut s'éclaircir, il n'y a ni famille, ni intérêt personnel à regarder.

La neige tombait plus serrée.

Maintenant le vent soufflait terrible, tourbillonnant autour des cimes avec de longs hurlements sourds. Puis le tonnerre gronda, loin d'abord, puis plus près, oh ! oui de plus en plus près ! Et ce furent de terribles détonations, qui bientôt ne discontinuèrent plus, répercutées par tous les échos des vallées avoisinantes.

Et la neige épaississait toujours.

A présent, il en tombait par flocons, gros comme des œufs de poule, pressés, froids, énormes.

Et le vent redoublait de violence.

En quelques minutes ont eût dit que tous les éléments se déchaînaient à la fois, que tout, rochers, pics, glaciers, pierres et montagnes, allait s'abîmer ensemble.

Une rafale plus violente balaya les boites et les instruments de M. de Gesdres.

Il voulut se précipiter à leur recherche.

Jean-Marie le retint par le bras.

Sa main ressemblait à un crampon de fer.

—Non, dit-il, vous n'irez pas. L'abîme est à côté, vous y rouleriez.

—J'aime mieux mourir que de perdre les notes prises ce matin.

—Folie!.... Vous n'irez pas, vous dis-je. Ici, je suis le maître, il faut m'obéir.

—Cependant....

—Laissez! je n'ai que trop tardé à vous imposer ma volonté.

Venez!....

Escaméla avait grandi de dix coudées.

Ce n'était plus le même homme.

Plus jeune, plus vigoureux que M. de Gesdres, il était capable maintenant d'employer la force pour empêcher son voyageur de lui résister.

Le savant le comprit: c'était le devoir qui parlait.

—Où voulez-vous aller? demanda-t-il.

—Là-bas, sous cette roche qui surplombe. Il y a une anfractuosité que je connais. Entre elle et nous il n'y a ni précipice ni crevasse. Nous pouvons encore l'atteindre.

Il faut nous presser.

Il prit le bras de M. de Gesdres et l'entraîna.

—Où sont les couvertures? demanda celui-ci.

—Le vent les a emportées quand vous vous êtes levé.

Je les croyais en sûreté ici. Je les croyais en sureté puisque vous étiez assis dessus.

M. de Gesdres soupira.

C'était vrai cela! quand il faisait une expérience, le monde entier disparaissait pour lui.

Aveuglés par la neige de plus en plus abondante, ballottés par le vent formidable comme des fêtus de paille, glacés jusqu'à la moelle des os par cette âpre tempête du Nord, ils n'atteignirent l'abri entrevu qu'avec des difficultés inouïes.

Mais là un autre danger menaçait les deux malheureux sous cette roche, transformée en glaciers, avec ses stalactites éblouissantes retombant de tous les côtés, comme des grappes de diamant, la température n'était pas supportable.

Le vent y pénétrait par une large fissure ouverte du côté du Nord, et le froid y était si vigoureux que les dents de M. de Gesdres se mirent aussitôt à claquer les unes contre les autres.

—Il faut sortir d'ici, dit-il, nous y serions gelés en quelques minutes.

—Impossible, répondit Escaméla; dehors, la neige en tombant aveugle, nous roulerions dans les précipices.

Buvez un peu d'eau-de-vie, dit-il, cela vous réchauffera.

Il voulut prendre la gourde que M. de Gesdres portait en bandoulière.

Le savant, en arrivant sur le pic, avait bu, puis distrait par ses calculs, il avait oublié de refermer la petite bouteille, et maintenant elle avait basculé, elle était presque vide.

—Oui, dit M. de Gesdres sans remarquer ce détail, mais à condition que vous boirez également, Escaméla. Vous avez besoin de renouveler votre calorique intérieure vous aussi.

Jean-Marie fit mine d'obéir.

Mais il en restait si peu!....

Pas une goutte du precieux liquide n'effleura ses lèvres....

Il passa la gourde au père de Marguerite.

—A votre tour, dit-il.

Là, êtes-vous plus fort, maintenant?....

—Oui, un peu. J'ai moins froid- Mais les pieds!.... Mon Dieu, je ne les sens plus.

—Attendez.

Et Jean-Marie à genoux déchaussa M. de Gesdres et le frotta vigoureusement avec une poignée de neige.

La congélation n'avait pas commencé.

Le sang circulait encore.

—A présent, lui dit-il, battez la semelle,

Et il lui donna lui-même l'exemple.

Mais M. de Gesdres n'avait pas les nerfs d'acier de son compagnon, et la fatigue bientôt l'empêcha de continuer.

J'ai plus froid que jamais ! dit-il au bout d'un quart d'heure environ.

—Il me semble que j'ai un manteau de glace sur le corps.

Et il s'assit ébloui, pris d'une torpeur étrange, d'un invincible sommeil.

Jean Marie enleva la couverture de laine grise qui couvrait ses épaules à lui, et enveloppa le marquis.

—Je ne veux pas !.... disait celui-ci, je ne veux pas !....

Mais son cerveau se prenait...., sa volonté, son énergie peu à peu s'effondraient dans l'acuité de sa douleur terrible.... Le froid, l'atroce froid, pénétrait jusqu'à son cœur .... la conscience de soi-même s'en allait.

Et Escaméla, à moitié mort lui-même, réunissait ses dernières forces pour faire avaler à M. de Gerdres les quelques gouttes qui restaient dans la gourde ; il le frottait, le frottait encore.... enfin, il fit un dernier effort, enleva sa veste, tout ce qui lui restait, l'étendit sur le corps déjà inerte de M. de Gesdres endormi, et se coucha à côté de lui, presque sur lui, essayant de lui donner ce qui lui restait de chaleur, en se mettant aussi près que possible.

Et les yeux tournés vers l'Hospice, le cœur plein de Lise, il murmura, sachant bien que son agonie commençait :

—Je meurs en pensant à toi.... en me dévouant.... puisses-tu apprecier que ma mort a racheté ma vie, Lise.... ma chère Lise !

La tempête avait cessé....

La neige ne tombait plus?

Le temps, comme après l'orage à ces hauteurs presque inaccessibles, était redevenu clair.

Des cornes, des appels retentirent au pied du pic de la Sauvegarde, répétés par tous les échos de ces lieux déserts.

—Escamé... é... é... la... a... a... Escaméééé laaa ?.... pouvait-on entendre.

Rien !.... rien ne répondait.

Ils sont morts tous les deux ?.... s'écria Antoniet en s'arrêtant suffoqué, et s'adressant à celui des guides qui était plus près de lui.

—Peut-être, répondit celui ci. Dans tous les cas, ce n'est pas le moment de nous arrêter.... Un dernier effort....

Car, ils avaient tous fait un miracle, et ils étaient montés de l'Hospice à la Sauvegarde en moitié moins de temps que les plus lestes n'en mettent d'ordinaire.

En avant, les forts traçaient des degrés dans la neige avec leurs pioches ou leurs pelles, les autres suivaient mettant soigneusement les pieds aux mêmes endroits ; tous étaient attachés avec des cordes, afin que si l'un tombait, le poids de tous les autres réunis l'empêchât de disparaître dans quelque crevasse.

Courrège, le premier, atteignit le haut de la Sauvegarde.

—Rien dit-il, il n'y a rien. Et la neige unie n'a point l'air de recouvrir des corps.... Ah ! pourvu que le vent ne les ait pas emportés dans quelque abîme !....

Firmin Barrau avisa la roche surplombante.

—Là-bas, dit-il, doit exister un abri. Allons-y voir.

Et il se dirigea vers le lieu désigné, suivi de tous ses camarades.

Antoniet poussa un cri terrible et chancela.

—Ils sont là.... Et morts ! s'écria-t-il en éclatant en sanglots.

Haurillon l'écarta et se précipita vers ses deux corps qu'on distinguait couchés, raides et immobiles contre le paroi de glace.

Jean-Marie n'avait que son pantalon, sa ceinture et son gilet de laine, il était tout bleu.

M. de Gesdres, à peu près sous le guide, enveloppé de son plaid à lui, de la couverture et de la veste de Jean-Marie, était livide, mais la terrible teinte violacée ne couvrait pas ses traits.

—Ah ! s'écria Haurillon en pleurant, le brave cœur, il s'est dépouillé de ses habits pour en couvrir son voyageur, et il s'est encore couché sur lui pour le réchauffer !....

Tous s'étaient approchés.

On avait enlevé les deux corps du fond de la grotte, et maintenant on les frottait à tour de bras ; entre leurs dents crochetées on essayait de faire entrer quelques gouttes des cordiaux usités, on soufflait doucement dans leur bouche, on les enveloppait de couvertures en peaux de bête,

Tout cela paraissait peine perdue.

—Il faut les emporter tout de suite au port de Vénasque, dit Firmin Barrau....

On suivit son conseil.

Mais le gardien de la cabane, effrayé par la tempête, avait fui, barricadant sa porte.

Il n'y avait pas à dire, il fallait retourner à l'Hospice.

Cependant, sous une roche abritée, on alluma un immense feu, et là, à une distance assez grande pour que la réaction ne soit pas trop violente, on essaya encore de frictionner les deux corps.

Tout fut inutile pour Escaméla.

Il resta bleui et rigide, rien ne put rétablir la circulation.... Il était mort, bien mort....

Et pourtant Antoniet ne voulut pas le croire, et sans éprouver le moindre découragement il prodiguait à ce brave homme qui l'avait élevé des soins tels qu'un véritable fils n'aurait su lui en donner de meilleurs.

C'était lui qui entraînait les autres, remontant leur énergie, leur persuadant qu'il fallait continuer, continuer encore, sans se lasser jamais.

Et il allait de Jean-Marie à M. de Gesdres.

Les mains d'Antoniet, à ce dur labeur, s'étaient enflées, de grosses goutte de sueur tombaient de son front, sa poitrine se soulevait, oppressée....

N'importe, Antoniet continuait inaccessible à la fatigue.

Enfin le froid rigide de M. de Gesdres s'attiédit, s'assouplit un peu ; il sembla que sa lividité devenait moins grande, que ses lèvres se recoloraient légèrement....

Le cœur de tous ces braves gens battit de la même émotion.

Sur les deux on en sauverait peut être un !....

Mais le jour avançait, rester sur ces hauteurs n'était pas prudent, on confectionna une civière à la hâte, on étendit les deux corps à côté l'un de l'autre, on les couvrit soigneusement, puis l'on descendit vers l'auberge, et, le terrible *Pas de Ribesettc* franchi, après avoir passé à côté des sources limpides, maintenant grossies outre mesure par l'orage, grâce à une pente assez douce, et qui ne donna plus de peine, on arriva rapidement à l'Hospice.

Le triste cortège avait fait une telle diligence que le soleil n'avait pas encore disparu à l'horizon lorsque les premiers porteurs se distinguèrent au milieu du sentier.

Antoniet était un de ceux de devant.

Tout le personnel de l'auberge, Lise, Monette et Marguerite en tête, guettait devant la porte la venue de la caravane.

Mlle de Gesdres la vit la première.

En même temps, elle reconnut Antoniet.

—Les voilà ! dit-elle.

Lise se précipita en avant.

Mais elle poussa un cri terrible.

Elle venait de voir la civière, et sur la civière la forme de deux corps raidis.

—Ah ! Dieu cruel ! s'écria-t-elle, ils sont morts....

Elle s'affala sur la terre du chemin.

Monette, en sanglotant, s'agenouilla à ses côtés.

Marguerite, en dépit de cette funèbre vision, sentit tout à-coup une souveraine espérance descendre en son cœur.

Une intuition plus rapide que l'éclair lui dit :

—Antoniet ne me le rapporte pas mort ! Il me l'a sauvé au contraire !....

Elle n'eut pas le temps d'analyser, à peine de constater le sentiment inconnu qui mettait ce baume suprême sur la plus cuisante des blessures.... Les porteurs avaient marché; maintenant, la civière enlevée de leurs épaules avec des précautions infinies franchissait le seuil de l'auberge.

A Luchon, où le départ des guides et du curé avait été vite connu, une extraordinaire émotion n'avait pas tardé à s'emparer de tout le monde.

Les médecins n'avaient pas voulu être au-dessous du curé et quelques-uns étaient partis à cheval ou en voiture.

En attendant le retour des guides et espérant qu'ils ramèneraient les ascensionnistes, ils avaient tout organisé dans l'auberge en vue des soins à prodiguer.

Mais comme là-haut, devant le feu allumé sur la montagne, tout ce que l'on tenta sur le pauvre Jean-Marie fut en pure perte, tandis que M. de Gesdres, au contraire, n'était pas mort, cela fut bientôt certain.

Mais que fugitive et légère était l'étincelle de vie qui lui restait.

Au bout de quelques heures seulement, on put percevoir les battements de son cœur, plus faibles que les battements d'un cœur d'oiseau.

N'importe, il n'avait pas franchi le seuil redoutable de la vie. Pour l'instant, il n'en fallait pas demander davantage.

Le lendemain seulement, après une nuit épouvantable, où les angoisses de Marguerite à côté du désespoir de Lise faillirent faire devenir la jeune fille folle, M. de Gesdres ouvrit les yeux.

Mais ce fut pour être pris par un délire affreux. Il ne reconnaissait personne et battait la campagne, car une fièvre terrible avait succédé à l'engourdissement auquel on avait eu tant de peine à le tirer.

Au milieu de la nuit, effrayé de l'immobilité tragique dans laquelle restait son père, Marguerite avait dit :

—Il faut prévenir maman : elle serait trop inquiète.

Et tout de suite Lise, en dépit de son désespoir, avait ajouté :

—Il ne faut pas lui écrire. D'après ce que vous m'avez dit, elle est extrêmement nerveuse, très délicate, et comme elle aime beaucoup votre père, elle pourrait éprouver un coup terrible en apprenant subitement la catastrophe.

—Que faire alors ? demanda Marguerite en pleurant. C'est moi qui devrais aller là chercher, je le sens bien, mais laisser père ici en cet état, même avec vous, non, madame, ce n'est pas possible !....

Lise répondit :

—Vous avez raison, mon enfant, votre devoir est de rester auprès de votre père : c'est Antoniet qui va aller à Toulouse chercher Mme de Gesdres.

Marguerite se jeta dans les bras de la veuve.

—Comme vous êtes bonne, dit-elle. Ah ! je connais maman, allez, pas plus que moi, pas plus que père, elle n'oubliera jamais ce que nous vous devons !....

Et quittant le cou de Lise pour presser Monette sur sa poitrine :

—Toi, lui dit-elle, tu es désormais ma sœur, puisque ton père est mort pour sauver le mien. Je veux que tu me tutoies comme je le fais moi-même en ce moment-ci.

Deux jours après et afin de donner plus de pompes aux obsèques de ce brave, mort en héros au champ d'honneur, devait avoir lieu l'enterrement de Jean-Marie.

Antoniet avait donc le temps de se rendre à Toulouse où la marquise attendait son mari et sa fille, et de la ramener à l'Hospice avant la triste cérémonie.

Mme Escaméla, rapidement, avait pensé à ces choses et les avait pesées.

Et cependant il ne faut pas croire qu'un très grand désespoir n'absorbait pas la malheureuse femme !.... Lise devant le corps de Jean-Marie était au contraire en proie à un chagrin que rien ne peut décrire, mais la douleur chez les natures concentrées n'a pas de formes extérieures.

Le deuil de Lise devait durer toute sa vie, s'approfondissant, s'aggravant chaque jour davantage, mais la laissant en apparence calme, grave, maîtresse d'elle-même.

Surtout, lorsque parlait le devoir, Mme Escaméla avait pris l'habitude de ne s'écouter jamais.

Après ce que venait de lui dire Mlle de Gesdres, au lieu de retomber égoïstement dans ses méditations et son chagrin, elle se leva et revint dans la chambre mortuaire afin de prévenir Antoniet.

La vingtième année réclame impérieusement ses droits, et quoique le jeune homme eût déclaré qu'il veillerait le corps de son père, il n'avait pu résister aux fatigues de la journée, et étendu sur deux chaises, il dormait auprès de la couche funèbre d'Escaméla.

Lise lui toucha légèrement l'épaule :

—Va de l'autre côté, lui dit-elle, Mlle de Gesdres a besoin de toi. Moi, je vais te remplacer ici.

Antoniet était déjà debout.

Et pendant que Lise reprenait ses prières au pied du lit de celui dont elle devait toute sa vie pleurer la mort, le jeune homme se rendit dans la chambre du marquis.

Marguerite pendant les quelques minutes où elle était restée seule, avait consulté un Indicateur.

—Antoniet, dit-elle au jeune homme, votre mère vous a-t-elle dit que j'ai un grand service à vous demander ?

—Quel qu'il soit, mademoiselle, vous pouvez être sûre qu'il vous sera rendu.

D'une voix très douce, elle lui dit :

—Appelle-moi Marguerite ; désormais, nous sommes de la famille.

Sans voir l'impression foudroyante que ces quelques mots avaient produite sur Antoniet, elle continua :

—Maman nous attendait hier au soir père et moi ; en ne nous voyant pas arriver elle a dû passer une nuit atroce. Je ne veux pas qu'elle apprenne cette catastrophe par les journaux ; quoiqu'elle soit déjà épouvantable, on l'exagérera encore, et maman, si elle n'est pas prévenue, en pourrait mourir sur le coup.

—Vous voulez que j'aille l'avertir ? demanda Antoniet.

—Oui,dit Marguerite, et le plus tôt possible, car elle soigne père avec tant de sollicitude, elle sait si bien ce qu'il lui faut, qu'elle seule pourra le sauver.

—Bien, dit Antoniet, j'irai prendre à Luchon le train de neuf heures et je passerai à une heure de l'après-midi à Toulouse.

Mlle de Gesdres rougit un peu.

—Ce n'est pas cela que vous désirez ? demanda le jeune homme, déjà habile à lire sur la physionomie de Marguerite.

—Je n'ose pas, dit-elle.... Vous avez dû tant vous fatiguer aujourd'hui.... Car c'est à vous que je dois le salut de père, allez, je le sais bien !

Elle appuya une main sur ses yeux et parut succomber sous le poids de son émotion.

Antoniet bouleversé par ces larmes, plus encore par les mots qu'elle venait de prononcer, et surtout par l'intraduisible douleur qu'elle y avait mise, se sentit transporté au-dessus de lui-même. Lui, le pauvre petit guide, timide et n'ayant point l'aplomb que donne l'usage du monde, il osa s'agenouiller à ses pieds et appuyer ses lèvres sur sa petite main qui pendait le long de sa jupe.

Mlle de Gesdres ne retira pas sa main.

—Ma vie est à vous, dit Antoniet, vous pouvez en disposer.

Il se releva.

Sans autre insistance, mais avec un seul regard, — et quel regard, —la jeune fille dit :

—Il y a un train qui part à cinq heures du matin de Montréjeau pour Toulouse ; il arrive dans cette dernière ville à huit heures. S'il vous était possible de le prendre, vous pourriez repartir avec maman à une heure par l'express et être ici à cinq heures, c'est-à-dire bien avant la nuit.

—Vous allez être obéie, dit Antoniet, je pars. A cinq heures, Mme de Gesdres sera auprès de vous !......

Marguerite ne le remercia pas, elle sentait qu'elle n'en avait pas besoin.

Antoniet revint trouver sa mère.

Il lui expliqua ce que Mlle de Gesdres désirait.

La veuve ne fit aucune objection, elle comprenait si bien que tout ce qui pouvait être tenté pour épargner à une autre les angoisses qu'elle avait subies le fût complètement !

—Prends un cheval pour aller à Luchon, lui dit-elle. Il n'est pas plus de minuit, en une heure tu peux descendres. Ciers te fera conduire à Montréjeau avec sa meilleure voiture, alors, tu y arriveras certainement pour prendre le train.

—Je suivrai ton conseil à Luchon, dit-il, mais j'aime mieux y descendre à pied. La route a été extrêmement ravinée par l'orage, l'obscurité est profonde ; avec un cheval il peut m'arriver quelque accident, tandis qu'à pied je ne crains rien.

—Mais, mon pauvre petit, les forces humaines ont des limites, et tu dois être si fatigué !......

Est-ce qu'Antoniet pouvait sentir la fatigue quand il s'agissait de rendre service à Marguerite ?

—J'ai dormi plus de deux heures, maman, dit-il. Je t'assure que je peux très bien repartir.

Lise n'insista pas.

—Va, lui dit-elle. Tu es d'une race vaillante, d'une race qui sait se dévouer envers et contre tous, jusqu'à la mort !......

Elle jeta un long regard vers le lit où sous le drap se profilait le corps rigide de Jean-Marie, et elle ajouta :

—Le dévouement, l'oubli de soi, c'est encore ce qu'il y a de meilleur au monde !....

XII

LA MARQUISE ABEILLE

Mme de Gesdres, née Abeille Gérard, était la fille de ce savant fameux auquel la science doit les premières grandes découvertes expérimentales sur l'organisme humain. Mais, à cette époque, les savants ne faisaient pas fortune ; la pensée de s'enrichir ne se mêlait pas à la préoccupation de leurs études ; ils restaient dans un ordre d'idées plus noble, plus élevé ; aussi, le plus souvent, leur situation pécuniaire diminuait-elle peu à peu, en raison de l'importance de leurs découvertes et de leurs travaux. Romain Gérard, fils d'un intendant du marquis de Gesdres, était venus s'installer à Paris, cédant à une vocation irrésistible. Tandis que son cours du Collège de France faisait une sorte de révolution par les principes nouveaux qui étaient les siens, pendant que ses théories bouleversaient le monde savant, que son nom arrivait à un éclat de gloire extraordinaire, même de son vivant, son intérieur, entre sa femme et sa fille, restait modeste, humble comme celui d'un obscur et misérable employé. La femme succombait à la peine en essayant de faire vivre le pauvre grand homme, en disputant aux coûteuses et journalières expériences le pain de la maison, épuisée par les luttes et les angoisses de toutes sortes. A cette époque, le fils du marquis de Gesdres, Pascal, l'unique héritier d'une fabuleuse fortune, était à Paris, où il achevait ses études au lycée Louis-le-Grand. Romain Gérard était son correspondant, et le faisait sortir chez lui. Dans cet intérieur toujours gêné, mais de courant si haut, si élevé ; en contact avec cet homme que les plus vastes pensées préoccupaient sans cesse, ce qui devait se produire arriva :

Pascal, doué également d'une vaste intelligence, s'éprit des théories de Romain Gérard ; comme lui, la chimie, la physiologie, la biologie devinrent ses passions, pour lesquelles le sommeil lui-même s'enfuit de ses nuits. Faire des découvertes comme celui qu'il appelait son maître, arriver aux causes inconnues jusqu'ici, où gisent la vie, la sécurité, le développement humains.... quelles ambitions faites pour tenter une nature aussi généreuse que celle de Pascal de Gesdres. Mais avec les aperçus aussi particuliers que profondément absolus qu'avait le vieux marquis, il est probable que jamais Pascal n'eût pu les satisfaire, ses ambitions, si tout à coup il ne se fût trouvé en possession de sa liberté et de sa fortune par la mort subite de son père.

Il venait d'avoir vingt-deux ans.

Les derniers devoirs rendus au marquis, en Gascogne, et ses affaires à peu près réglées, il revint à Paris, où dans l'étroit logis de son maître, il passait de si courtes, de si passionnantes journées, derrières ces bocaux et ces alambics.

Aussi distrait que Romain Gérard lui-même, il ne voyait ni la gêne étroite de l'intérieur, ni les luttes de la pauvre Mme Gérard, que l'idée poignante de ces quatre mots "joindre les deux bouts" terrassait chaque jour un peu plus profondément. Pas davantage, il ne remarquait la douceur extrême d'Abeille, qui, de toute son intelligence, aussi bien trempée que celle de son père, aidait sa mère dans sa rude tâche qu'elle accomplissait si rigidement.

Un jour Mme Gérard mourut à la peine.

La façon dont Abeille soigna sa mère, sans un mot ni une plainte, frappa Pascal.

Pour la première fois il s'avisa de la regarder.

Sans être absolument belle, Abeille avait une distinction et une grâce extrêmes. Sous le front largement développé de son père, brillaient de splendides yeux bruns qui étaient si grands et si beaux qu'ils semblaient lui manger tout son mièvre et pâle visage. Les vingt-trois ans de Pascal ne pouvaient rester indifférents au charme et à l'intelligence de Mlle Gérard. Un matin, en arrivant plus tôt qu'à l'ordinaire, il la trouva faisant seule une expérience à la place de Romain, retenu ce jour-là au Collège de France. Il examina attentivement la façon dont elle procédait, et resta stupéfait.

Mais elle comprenait ce qu'elle faisait....

Très bien même !....

Etait-il possible qu'un cerveau de la femme, ces êtres jugés par lui jusque-là si inférieurs, si enfantins, fût capable d'un semblable résultat !....

Cette découverte décida du sort d'Abeille.

Pascal la demanda le jour même en mariage à son père.

Le savant n'avait aucune idée des différences sociales

La fortune ne le préoccupait pas davantage.

S'il avait entendu dire autrefois par le vieil intendant que la famille de Gesdres était dans une situation des plus brillantes, il y avait longtemps qu'il l'avait oublié.

Pascal avait les mêmes idées que lui ; les mêmes études, la même science lui tenaient également au cœur et le passionnaient ; il était déjà son disciple, il serait son fils ; la différence n'était pas grande.

Et puis Pascal ajouta :

—Nous sortirons d'ici, où l'espace est insuffisant pour faire nos expériences ; j'ai déjà fait emménager dans mon hôtel un laboratoire, une série de laboratoires même, où rien ne nous manquera, ni le gaz pour avoir la chaleur intense, ni l'électricité, ni l'eau, ni aucun des perfectionnements modernes que vous pourrez désirer.

Et puis l'été, si vous le voulez, nous irons faire des voyages exprès pour nous procurer le complément de ce que nous ne pourrons pas obtenir ici.

Romain Gérard, qui était toujours à cent pieds de terre, rêvant sans cesse des améliorations nouvelles, ne pouvait manquer d'être séduit par les propositions du jeune homme.

—Mais certainement, dit-il, je ne demande pas mieux. Et à nous deux, nous ferons des choses superbes.

—Alors, vous consentez ?......

—La belle demande. Mais il y a cependant une certaine petite condition à remplir pour mener cette affaire-là à bien, ajouta le savant avec un mystérieux sourire, il faudrait autre chose que mon consentement.

—Quoi donc, demanda Pascal un peu étonné ?

—Mais celui d'Abeille, il me semble.

—Tiens ! c'est vrai !.... si vous lui en parliez !...

—Je veux bien. Mais je pense qu'il vaut mieux que tu le fasses toi-même.

—Vous croyez ?

—Oui. D'autant plus qu'Abeille ne me semble pas tout à fait indifférente vis-à-vis de toi.

—Ah ! à quoi vous en êtes-vous aperçu ? Est-il indiscret de vous le demander ?

—Non, puisque tu viens de me dire que tu la voulais pour femme. Sans cela il est bien sûr que ce que je vais te confier ne fût jamais sorti de mes lèvres.

—Alors soyez bon tout à fait et dites-moi ce que vous avez remarqué.

—Tu sais que c'est Abeille qui arrange le laboratoire tous les jours ?....

—Oui, eh bien ?

—Quand c'est toi qui dois faire l'expérience, rien ne chôme de ton côté, ni l'eau, ni le charbon, ni les réactifs que tu dois employer.... tandis que quand c'est moi, oh !...... sur quatre objets, il m'en manque toujours trois !....

—Ne serait-ce pas parce que je suis un étranger que mademoiselle Abeille fait plus attention à ce qu'il me faut, et cela par simple politesse ?

—Non, non, inutile d'équivoquer, c'est la loi de nature ; la jeunesse et le printemps se plaisent et s'attirent.

En te voyant tous les jours, ma fille s'est habituée à toi, et je crois bien qu'aujourd'hui tu occupes la plus grande place dans son cœur.

Tout cela était dit simplement, sans arrière-pensée, avec la philosophie un peu hautaine de ceux qui ayant l'habitude de chercher les causes partout ne voient toujours autour d'eux que le résultat fatal et mathématique d'un problème quelconque.

Romain Gérard continua :

—A tout considérer, il vaut peut-être mieux que tu prennes Abeille pour femme qu'une autre.

Elle est habituée à mes manies de chercheur, et elle ne tiendra pas beaucoup de place dans ta vie, elle ne t'ennuiera pas avec les exigences des autres femmes qui veulent constamment se faire promener ou conduire dans le monde ; et même si tu veux qu'elle t'aide dans tes expériences, elle en est plus capable que tu le crois.

Là-dessus Pascal était fixé.

Le cœur du jeune homme battait un peu plus vite et un peu plus fort qu'à l'ordinaire lorsque, tout seul avec Abeille, il dut lui renouveler la demande qu'il avait faite à son père.

Cependant elle lui facilita singulièrement la tâche.

Depuis si longtemps, en effet, qu'elle le voyait chaque jour, qu'elle ne voyait même que lui, peu à peu, il était entré en elle, son cœur s'était rempli de lui ; et un amour très noble, très élevé, mais très grand aussi, pour ce beau garçon pensif et distrait qui avait pour son père la même adoration qu'elle, était né en son âme. Puis cet amour grandit au point de l'absorber tout entière.

Comme il ressemblait peu aux autres jeunes gens de son âge, lui qui ne pensait qu'à l'étude et aux découvertes scientifiques !....

Et jour par jour, presque heure par heure, la tête d'Abeille se monta.

Alors elle voulut apprendre, elle aussi, afin d'arriver à la hauteur de celui qu'elle aimait, d'être capable de discuter avec lui, de partager ses travaux, d'avoir une conversation qui lui plût et le retint auprès d'elle.

Si la facilité ou le hasard des choses avait fait que Pascal n'eût pas songé à la vouloir pour femme, elle fût restée toute sa vie avec le même amour au cœur sans l'oublier, ni penser à un autre.

Au contraire, il l'aimait.... il avait pensé à lui donner son nom !.... Il lui demandait d'être la compagne de son existence... l'amie de tous les jours...

Abeille pensa suffoquer de joie ; pendant quelques secondes elle demeura sans voix, à peu près privée de sentiments.

—Mon Dieu, que vous êtes bon... Pascal, que vous êtes bon !.... finit-elle par dire, plus blanche qu'une cire :

—Vous consentez donc à vous embarrasser d'un ours tel que moi ?....

—Si je consens !...

—Et vous n'en aurez pas de regrets ?

—Que dites-vous ? Est-ce que ce n'est pas le rêve de toute ma jeunesse enfin réalisé !.. Etre aimée de vous ?.... Ne plus vous quitter !.... C'est ma mère, bien sûr, qui là-haut a prié Dieu pour moi !....

Elle s'arrêta, très rouge ; pensant tout à coup qu'elle laissait ainsi s'échapper le secret, jusque-là si soigneusement enfermé au plus profond d'elle-même, ainsi que dans les coffrets d'or, on enfouit les diamants les plus beaux, ou les parfums les plus subtils.

Et devant cette rougeur exquise, devant ces beaux yeux tremblants arrêtés sur lui avec un trouble si adorablement confus, Pascal, pour la première fois de sa vie, sentit qu'au-dessus de la science, jusque-là son unique et souveraine maîtresse, il y a quelque chose de plus irrésistiblement impérieux et vainqueur : L'amonr, ce maître incontesté du monde.... L'amour, grâce auquel se fonde la famille et se perpétue la race humaine.

Jamais mariage ne fut plus heureux.

Abeille, avec la lucidité pratique qu'elle tenait de sa mère, prit en mains la fortune de son mari.

Tandis que celui-ci, ainsi que l'avait toujours fait Romain Gérard ne pensait qu'à ses travaux scientifiques, elle, patiemment, sûrement, sans se lasser jamais, administrait les terres, les améliorait, plaçait l'excédent des revenus, créait autour des deux savants une atmosphère de bien-être, d'existence heureuse et comfortable qui n'était pas sans prix.

Romain Gérard mourut au comble des honneurs et de la félicité.

Pascal de Gesdres, alors, au lieu de prendre pour lui les découvertes de son beau-père, les publia toutes en son nom, faisant ressortir ce qu'avait eu de glorieux et d'illustre la vie de ce savant dont les efforts de géant avaient été couronnés de succès si grands.

Et il lui donna même, dans toutes les biographies qu'il publia de lui, une partie de ses découvertes propres, s'effaçant devant la figure de Romain Gérard déjà entré dans l'immortalité, ne faisant, en présence de l'illustre mort, compter ni ses études, ni ses travaux, ni leurs résultats énormes.

Devant tant de délicatesse, l'amour de la marquise de Gesdres augmenta encore, si c'est possible.

Et l'unique fille qu'elle avait eue de Pascal, Marguerite, fut élevée à considérer comme un dieu cet homme de caractère si noble et si grand ; ce savant qui avait sacrifié son amour-propre de travailleur à la gloire d'un autre ; ce fils de ses œuvres, ce piocheur infatiguable qui s'était effacé devant son maître ; enfin ce mari parfait, auquel Abeille devait tout, la mort heureuse de Romain, la fortune, un grand nom, une situation au-dessus de tous ses rêves.

Pascal de son côté adorait sa femme.

Malgré ses distractions de savant, et le peu de prix qu'il attachait au bien-être et à toutes les choses extérieures de la vie, il était profondément reconnaissant à la marquise des soins dont elle l'entourait.

Non seulement elle partageait ses travaux, mais elle lisait constamment toutes les revues scientifiques du monde entier afin de le tenir au courant des découvertes faites dans les autres contrées.

Et comme il ne connaissait aucune langue étrangère, elle les avait toutes apprises, pour découvrir dans les chroniques mêmes des autres pays, ce qui pouvait intéresser Pascal, et le lui traduire à mesure.

Puis, il avait compris de lui-même que l'homme, malgré toute sa valeur personnelle, quelle qu'elle soit, ne peut vivre seul.

Qu'il y a là des dangers de natures différentes.

Alors, il fallut voir, lorsqu'il lui exprima le désir d'avoir quelques relations autour de lui, avec quel soin elle les lui choisit, et quelles réceptions simples, magnifiques, cordiales, superbes, elle organisa dans le vieil hôtel de Gesdres dont elle avait fait un palais. C'est cette femme, exquise de cœur et de sentiments, attachée à son Pascal, comme le lierre l'est au chêne, qu'il s'agissait pour Antoniet d'aller prévenir à Toulouse.

Il est neuf heures du matin. Sur la grande place des Carmes, à Toulouse, les petites voitures circulent chargées de ces violettes splendides dont on sent les parfums embaumés à plusieurs kilomètres de la ville de Clémence Isaure. Les petites bourgeoises, les ouvrières allant à leur ouvrage, les bonnes revenant de leurs commissions ou promenant les enfants, toutes payent le sou demandé et fleurissent leur corsage de mièvres bouquets au parfum divin. Une femme grande, mince, d'une distinction souveraine s'approche et fait comme les autres. C'est Abeille qui a passé, en effet, une nuit de mortelles inquiétudes, et est allée à l'admirable église de la Dalbade prier Dieu pour son mari et sa fille, qui ne sont pas rentrés la veille au soir ainsi que Pascal l'avait formellement promis.

Pendant qu'elle prie à genoux devant la Vierge superbe qui domine les roches grises de la vieille chapelle, une pensée lui est venue, elle croit que c'est Dieu qui la lui envoie et cette pensée l'apaise :

Pascal sera rentré tard de son ascension et il n'aura pu descendre à Luchon pour prendre le dernier train, ainsi qu'il l'avait projeté, mais il sera de retour à une heure, Abeille n'en doute pas. Et comme M. de Gesdres a une grande passion pour les violettes, elle en achète des bouquets énormes afin d'en fleurir la chambre qu'il occupe à l'hôtel Tivollier où ils sont descendus. Elle va retourner chez elle lorsqu'un grand jeune homme, élégant et sympathique au possible, dans son complet de laine grise et son pardessus de drap noir, l'accoste et, se découvrant devant elle, lui dit :

—Est-ce à madame la marquise de Gesdres que j'ai l'honneur de parler ?

Abeille lève les yeux un peu étonnée, mais avec une très grande sympathie subitement ressentie, elle répond :

—Oui, monsieur, que désirez-vous ?

Antoniet en effet, en sortant de la gare, a entendu un porteur de la *Dépêche* crier :

—Un drame dans les Pyrénées, terrible accident au Pic de la Sauvegarde !....

Il s'est précipité à l'hôtel que Marguerite lui avait désigné, il demande où est Mme de Gesdres, on lui répond :

—A la messe, à la Dalbade !....

Il se fait décrire son costume, puis il ne court pas, il vole, plein d'une seule idée !

—Ah ! pourvu, pourvu que ces maudits cris qu'il a entendus ne frappent pas également ses oreilles !.... Mais une grande chance le sert, il la rencontre sur la place des Carmes, il la reconnait vite ; et à sa tranquillité, il comprend qu'elle ne sait rien, qu'elle n'a rien entendu.

Il essaie de prendre son visage le plus calme et lui dit :

—Je désirerais vous entretenir un moment, madame. Voulez-vous que nous rentrions à l'hôtel ?

Il connait bien Toulouse, car il y a vécu une partie de l'hiver précédent. Alors, il la fait passer par les rues les plus étroites, les plus désertes afin de ne pas rencontrer les porteurs de journaux.

Malheureusement au moment où on allait atteindre le seuil de l'hôtel, en débouchant dans la rue Alsace-Lorraine, un gamin arrive, un paquet de *Dépêche* sous le bras, il en brandit une dans sa petite main, et crie plus fort que les autres :

—Monsieur et Madame, lisez les détails du drame dans les Pyrénées, le terrible accident au Pic de la Sauvegarde !....

Antoniet presse le pas, il essaye d'entraîner la marquise, mais celle-ci a tout entendu, et elle voit en même temps les efforts de celui qui l'accompagne.

Alors une lumière terrible se fait enelle.

—Ah ? mon Dieu ! balbutia-a-elle éperdue, mon mari est mort et vous venez me l'annoncer !....

Antoniet n'a eu que le temps de la prendre, de la soutenir pour l'empêcher de rouler par terre, et d'une voix très ferme, très nette, il lui dit :

—Non, madame, il n'est pas mort, je vous le jure. Il a couru un danger épouvantable, c'est vrai ; mais il est sauvé, il vous attend, et je suis venu vous chercher pour le soigner.

Elle se redresse, elle le regarde bien en face et lui demande :

—Est-ce vrai, bien vrai, sur votre honneur ! Et n'est-ce pas pour atténuer le premier coup que vous me racontez ces choses ?

—Non, madame, répond le jeune homme, M. de Gesdres est vivant et bien vivant à l'Hospice du port de Vénasque, chez ma mère.

Abeille ne doute plus.

Les beaux yeux droits et francs d'Antoniet lui ont tout de suite donné confiance.

Immédiatement elle ajoute :

—Je vous crois, je vous crois, mais il faut partir le plus tôt possible ; savez-vous à quelle heure est le plus prochain train ?

—A neuf heures cinquante-deux minutes, il y en a un, qui est omnibus et arrive à deux heures à Luchon. Mais Mlle Marguerite ne pensait pas que vous eussiez le temps de le prendre, et elle ne vous attend qu'à cinq heures, ce soir.

Abeille tira sa montre.

Un cocher passait avec sa voiture vide, elle l'appela :

—Je vous donne vingt francs si vous me portez à la gare de façon que je puisse prendre le train de neuf heures cinquante deux, dit-elle.

Les cochers sont les mêmes dans tous les pays.

—Montez vite, dit il.

Et avant qu'Antoniet n'eût fini d'escalader le marchepied, la voiture partait à fond de train. Comme la marquise et Antoniet franchissaient le seuil de la gare, on entendit la voix des employés criant :

—En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture.

Ils n'avaient point de billets, mais qu'est ce que ça leur faisait ?

Ils régulariseraient leur situation à Montréjeau. Un wagon de troisième classe était encore ouvert ; Antoniet d'un bond s'y précipita, et prenant les deux mains de la marquise, il l'éleva jusqu'à lui à la force des poignets, pendant que le train était déjà en marche. Elle retomba suffoquée, anéantie sur la banquette de bois, balbutiant :

—Enfin ! nous y sommes....je le verrai plus tôt, c'est l'essentiel !....

XIII

LE SOUVENIR

La fièvre de M. de Gesdres avait augmenté et était devenue terrible. Le pouls était à 120 : la température marquait 40 degrés. Les pommettes étaient rouges, la peau sèche et brûlante ; instinctivement il portait la main du côté droit de la poitrine, avec une plainte déchirante. Toute la matinée, il avait beaucoup parlé, mêlant des termes scientifiques, des noms de ferments, de microbes, de réactifs, aux dernières impressions qui l'avaient agité, au moment où sous la roche il avait perdu connaissance :

—La neige....le froid....Jean-Marie, non, je ne veux pas la couverture....

Mais peu à peu la langue s'était épaissie, un bredouillement indistinct avait remplacé la parole brève, nette, rapide Maintenant, on n'entendait plus que des cris inarticulés, des plaintes confuses, des mots incompréhensibles. Et toujours, toujours cette expression de douleur infinie, en portant sa main vers sa poitrine. Une toux sèche, maintenant, le secouait. Lise, calme, grave et désespérée, allait de la chambre mortuaire de

Jean-Marie, où Monette de temps à autre venait la remplacer, au chevet de M. de Gesdres.

Lorsqu'elle entendit cette toux déchirante, elle fronça les sourcils.

—Le médecin n'arrive pas, dit-elle. M. de Gesdres a peut-être un commencement de pneumonie ou de fluxion de poitrine, le salut dépend quelquefois de la promptitude des premiers secours. Il faut lui mettre des vésicatoires.

Marguerite consentit.

Lise avait toute une pharmacie à l'auberge. Le dos, le haut de la poitrine de M. de Gesdres furent vite couverts de la précieuse toile verte, retenue par des bandes de diachylon. Lise en avait tant soigné, dans les montagnes, de ces pauvres diables, bergers ou guides, qui mouillés par des orages jusqu'à la moelle des os, fussent morts sans elle !

—Madame ! disait Marguerite, il me semble que son état s'aggrave !. . . .

—Il faut donner aux vésicatoires le temps de prendre, ma chère enfant.

—Ah ! si maman arrivait !. . . . Mais il sera au moins dix heures avant qu'elle soit ici.

Un deuxième, un troisième exprès étaient partis réclamant un médecin. Enfin, vers trois heures, un bruit de grelots se fit entendre du côté de la route, des coups de fouet claquèrent annonçant des voyageurs.

—Voilà M. Terras ! s'écria Monette, il sauvera ton père, Marguerite ; c'est le meilleur médecin de Luchon.

En effet, Mlle de Gesdres regarda par la fenêtre, et débouchant sur le terre-plein de l'auberge, elle vit un petit homme maigre et brun, encore jeune, qui se dirigeait d'une allure très vive vers la maison.

Mais tout à coup, Marguerite chancela.

Une dame grande et mince émergeait également du sentier, appuyée sur Antoniet.

—Maman ! balbutia-t-elle, éperdue, Maman ! Ah ! père est sauvé.

Elle s'élança.

Le docteur Terras lui barra le passage.

—Eh bien ! dit-il, des complications sont donc survenues depuis hier soir ?. . . . M. le marquis me paraissait devoir s'eveiller naturellement du lourd sommeil qui avait suivi sa syncope. Qu'y a t-il encore ?

Lise répondit :

—Quelque chose du côté de la poitrine. Il tousse, la fièvre est terrible. En vous attendant, je l'ai couvert de vésicatoires.

Le médecin était déjà penché sur le malade et l'auscultait.

—Vous êtes une fière femme, madame Escaméla, lui dit-il. Le pauvre Jean-Marie a sauvé une première fois M. de Gesdres, mais le marquis vous devra tout aussi sûrement la vie, pour votre intelligence et vos soins.

Une forme souple avait avancé sans bruit.

Aux derniers mots du docteur, deux petites mains se tendirent, des beaux yeux pleins de larmes se fixèrent sur Lise, et une voix, tremblante d'une émotion infinie, dit :

—Je ne vous connaissais pas, mais maintenant vous êtes ma sœur, et vos enfants sont les miens, Lise, ma chère sœur Lise !. . . .

Et Abeille pressa la pauvre veuve dans ses bras, et la tint longtemps, longtemps embrassée, répétant :

—O merci !. . . . merci ! Pardon !. . . . Oh ! comment nous pardonnerez-vous jamais. . . . à nous qui vous avons tout pris !. . . .

Et de grosse larmes roulaient des yeux d'Abeille sur les cheveux de Lise, et celle-ci entendant les coups précipités de ce cœur généreux, sentant que ces termes d'affection, ces regrets, ces protestations, que rien de cela n'était feint, ne pouvait avoir de rancune ou de griefs, mais comprenait au contraire qu'une grande, une irrésistible sympathie, une sympathie éternelle naissait en elle pour la mère de Marguerite.

Comme l'avait affirmé Mlle de Gesdres, la marquise était bien capable à elle seule de rendre la santé à son mari. En effet rien ne peut donner une idée des soins qu'elle se mit tout de suite à lui prodiguer. Elle connaissait son tempérament, ses manies, ses habitudes, ce qu'il lui fallait de chaleur, les remèdes qu'il avait l'habitude de prendre, et ceux qui lui faisait le plus de bien. Puis les vésicatoires que Lise avait eu l'heureuse idée d'appliquer commençaient à amener une réaction salutaire. Bientôt il fut évident que la respiration du malade était moins génée et peu à peu la fièvre tomba légèrement. Dans tous les cas son regard devint moins fixe. Il l'appuya sur Abeille et un sourire effleura

les lèvres de Pascal. Jusqu'au fond de l'âme la marquise tressaillit tandis que Marguerite qui était-là se jeta dans ses bras, lui disant :

—Il t'a reconnue. Ah ! je savais bien, moi, que tu le sauverais !....

Abeille ne voulut supporter que personne passât la nuit avec elle. Ils étaient tous brisés, c'était évident, et la journée du lendemain avec l'enterrement du pauvre Jean-Marie allait encore donner tant de secousses, tant d'émotions, et même une fatigue matérielle si grande, que la marquise voulait forcer tout le monde a prendre un peu de repos.

Avec la patience et le tact dont elle avait dû prendre l'habitude auprès de Romain Gérard, d'abord, de son mari ensuite, elle finit par arriver à ce qu'elle voulait. Lise, Antoniet, Monette même, chacun était arrivé au bout de ses forces, et bientôt malgré le désespoir de ces pauvres gens, ils furent les uns et les autres en proie à un sommeil de plomb.

Dès les premières lueurs du jour, les guides arrivèrent afin d'ensevelir Jean-Marie et lui rendre les derniers devoirs. A ce moment là, Abeille qui avait toutes les délicatesses alla éveiller Lise, et toutes les deux, comme si la marquise eût été en effet la sœur de la pauvre veuve, elles couchèrent Escaméla dans son cercueil.

Après cela Lise déclara qu'elle accompagnerait le corps et que ses deux enfants devaient l'escorter également : alors Abeille dit a Marguerite.

—Vas-y aussi, ma fille, tu soutiendras Monette et tu nous remplaceras, ton père et moi. Ah ! que ne pouvons-nous, même au prix de notre sang, lui donner un autre témoignage que celui-là de notre éternelle reconnaissance et de notre affection, à celui qui a sauvé Pascal aux dépens de sa vie !

Les obsèques furent splendides.

Des vallées, des montagnes, de la plaine, de la ville, de partout, il était venu un monde fou pour faire une escorte d'honneur à cette humble victime du devoir. Le cercueil était porté par les guides, et au-dessus du modeste drap mortuaire on voyait la veste de drap et la pauvre couverture grise dont Jean-Marie s'était dépouillé pour couvrir M. de Gesdres.

Lise suivait appuyée sur Antoniet, puis Monette sur Marguerite. Leur désespoir faisait mal à voir, et celui de Mlle de Gesdres n'était pas le moindre des quatre. La cérémonie se termina très tard, car on la fit avec une très grande pompe et il y eut beaucoup de discours, ce qui ne rendit pas la vie au pauvre mort, mais ce qui chercha à honorer sa conduite et à consoler le désespoir des siens par toute la sympathie prodiguée.

En remontant à l'Hospice, Lise trouva la marquise dans une inquiétude mortelle. L'amélioration de la veille n'avait pas continué, la fièvre du malade avait redoublé, et la respiration de nouveau s'était prise. Le docteur Terras trouva la situation tellement grave que lui-même il proposa de passer la nuit auprès du marquis. Alors pendant cinq jours ce fut une lutte terrible, une lutte corps à corps avec le mal qui ne voulait pas céder et menaçait d'emporter M. de Gesdres en quelques heures.

Mais Lise, Monette, Antoniet aidèrent tellement Mme de Gesdres et sa fille qu'un matin le docteur put dire :

—Cette fois-ci, je crois que nous avons le dessus.

Marguerite suffoquée d'émotion et ne pouvant le croire s'écria :

—Est-ce bien vrai, au moins cela, monsieur, est-ce bien vrai ?...

—Oui, mademoiselle, et si vous ne faites pas d'imprudence, je puis vous certifier que monsieur votre père est sauvé.

Alors Abeille, qui était debout à côté de Lise et qui depuis le commencement de la maladie n'avait encore parlé de ses inquiétudes et de ses angoisses à personne, Abeille regarda sa nouvelle amie avec ses grands beaux yeux dans lesquels il y avait tout un monde de confidences et de remerciements, puis elle inclina la tête et glissa à terre. Chacun se précipita. Blanche et froide comme une morte, Mme de Gesdres venait de perdre connaissance.

Oui, Pascal était sauvé !.... Mais que de précautions ne lui fallait-il pas encore !....

Son corps était d'une faiblesse extrême, tandis que son cerveau immense de savant était d'une susceptibilité telle que tout effort de compréhension et de mémoires mettait de grosses gouttes de sueur sur son front. Et ce furent de la part de tous des miracles de diplomatie et de tendresse pour qu'il ne se souvint pas de l'épouvantable catastrophe de la Sauvegarde, pour qu'il n'apprit pas qu'Escaméla y avait laissé la vie, Abeille avait voulu que Marguerite portât le deuil de Jean-Marie, comme Monette elle-même, et les deux jeunes filles en effet étaient couvertes de crêpe de la tête aux pieds.

Mais un soir, quel ne fut pas l'étonnement de la marquise quand elle entendit Mme Escaméla dire aux deux fillettes :

—Mes enfants, il faut reprendre l'une et l'autre les vêtements que vous aviez il y a un mois.

Et comme Marguerite étonnée croyait que l'esprit de Lise se dérangeait un peu, la veuve ajouta :

—Tout à l'heure, ma chère petite, ton père à regardé ta robe noir et celle de Monette. Ce grand deuil l'a frappé, je l'ai vu. Il est devenu très rouge d'abord, puis tout à coup fort pâle. Depuis, il est très préoccupé, il ne faut pas le laisser sur cette impression-là. Le docteur Terras recommande expressément de lui éviter toute émotion, et tu comprends ce qu'il ressentirait s'il savait....

Lise ne put pas continuer, les larmes l'étouffaient. Ses préoccupations infinies que lui avait données l'état de M. de Gesdres avaient été bonnes pour elles, car elles l'avaient secouée, et l'avaient forcée à ne pas constamment penser à sa douleur. Mais chaque fois —et c'était souvent,—que revenait sur ses lèvres le nom de Jean-Marie, Lise était sur le point de succomber à son désespoir.

Elle s'était appuyée à un meuble, et une main sur ses yeux, elle pleurait, incapable de se contenir. Elle sentit un bras autour de sa taille, un autre lui prendre le cou, et des lèvres se poser sur son visage.

—O ma sœur Lise, dit en même temps la voix émue d'Abeille, comme vous êtes bonne et comme vous pensez à tout !.... O merci !.... de toute mon âme, merci !....

Le soir, tard, alors que la marquise se reposait quelques instants, et que Lise la remplaçait au chevet du malade, celui-ci tout-à-coup se redressa.

Il apperçut sa garde et l'examina un instant, car il ne la reconnaissait pas. Mais tout à coup sa mémoire parut revenir.

—Ah ! c'est vous, madame Escaméla, dit il !

Marguerite, endormie sur une chaise longue, était déjà debout, ayant entendu la voix de son père.

Elle arriva auprès du lit, comme Lise répondait :

—Oui, monsieur le marquis, c'est moi. Mais ce n'est pas le moment de causer maintenant, il faut dormir....

—Je suis.... cependant je ne vous obéirai que si vous répondez à une question que je vais vous poser.

—Laquelle ?

—Je suis bien allé faire des expériences au pic de la Sauvegarde avec Jean-Marie, n'est-ce pas ?

Mme Escaméla, qui était à cent lieues de cette demande, prise de court, balbutia :

—Certainement,

—Ah !....

Il resta quelques secondes droit, le coude appuyé sur ses oreillers, les sourcils froncés, les veines de son immense front gonflées comme si elles allaient éclater ; puis subitement :

—Où est Escaméla ? dit-il.

Lise crut que son cœur se brisait.

Marguerite terrifiée n'osait pas respirer.

Mais la veuve fit un surhumain effort, elle se raidit, et d'une voix très lente, elle répondit :

—Il est en voyage.

Le marquis se retourna dans son lit.

Au bout de quelques secondes, Mlle de Gesdres entendit des sanglots profonds, des sanglots éperdus, et ces mots entrecoupés sortant des levres de Pascal, appuyé la tête au mur :

—Mon Dieu.... Mon Dieu.... Quel horrible malheur !....

—Père, je t'en prie s'écria Marguerite, calme-toi.... calme-toi. Il n'est pas arrivé de malheur. Dans ta fièvre tu as rêvé.....

Abeille, ayant entendu du bruit par la porte restée ouverte, accourut et d'un coup d'œil vit la scène ; Lise, terrifiée, pleurant abîmée dans un fauteuil, Marguerite impuissante à consoler son père désespéré.

—Ah ! pensa-t-elle en se précipitant vers le lit, il se souvient !....

Il la reconnut, et lui tendant les bras ;

—Est-ce vrai que je suis cause de la mort d'un homme, s'écria-t-il, de la mort d'un père de famille.... d'un être aussi honnête et aussi bon qu'Escaméla?.... O Abeille, ma femme chérie, toi qui n'as jamais menti, réponds-moi, je t'en conjure!....

—Mon pauvre Pascal, fit-elle en le pressant contre sa poitrine. ce n'est pas ta faute.... D'ailleurs, si tu as commis quelque imprudence tu en as été bien puni, car tu as été aux portes mêmes de la mort.... Quand tu seras plus fort, nous te dirons tout ce qui est arrivé.

—Tout de suite.

—Non tu es trop faible.

Puis, immédiatement, pour éviter toute insistance, et sachant que c'était encore le meilleur moyen de le faire obéir:

—Moi aussi, dit-elle, il faut me ménager un peu. J'ai passé par de telles angoisses en te voyant si malade, que je ne suis pas d'aplomb. Te faire le récit de ce qui est arrivé en ces derniers jours, ou seulement l'entendre.... non, je n'en serais pas capable!

Il la sentit, en effet, qui tremblait à ces souvenirs ainsi qu'une feuille sous le vent, et comme il l'aimait par dessus tout, cette faiblesse lui causa tout à coup une pitié infinie.

—C'est inutile, dit-il.... Je me souviens!....

Les larmes de Pascal recommencèrent à couler. Un tact infini, un tact souverain affirmait en même temps à Abeille que cette douleur n'était pas mauvaise au malade, et qu'en le laissant pleurer, tout le danger d'une situation cachée et entrevue s'en allait avec ses larmes.

Il tendit la main à Lise:

—Ah! pauvre femme! dit-il, pauvre femme!.... comme vous devez m'en vouloir!...

Elle hocha tristement la tête.

—C'était écrit, fit-elle. D'ailleurs nous sommes tous entre les mains de Dieu, et Jean-Marie est mort en faisant son devoir.

Il fallut plusieurs jours à M. de Gesdres pour se remettre de cette dernière secousse. Enfin, après bien des alternatives de fièvres et d'abattement, de désespoir et d'un peu plus de calme, ses forces revinrent un peu et le docteur Terras le trouva en état d'être descendu à Luchon; de là, après quelques jours de repos, il pourrait aller s'installer à Toulouse, où le médecin lui conseillait de passer plusieurs mois, dans un calme absolu, loin de tout travail, de toute angoisse. Mais avant de quitter l'Hospice le marquis, d'accord avec sa femme, entendait s'occuper de la position de Lise.

—Je me considère non-seulement comme le tuteur de vos enfants, lui dit-il, mais aussi comme leur père. Alors, tout ce qui vous concerne me regarde. Que comptez-vous faire?

Elle comprenait que dans le cœur du mari et de la femme, il y avait pour elle et les siens, une grande, une profonde affection. Aussi quoiqu'un peu cachée d'ordinaire pour tout ce qui touchait à l'intimité de son foyer et de ses affaires, elle n'hésita pas une seconde à raconter ses plus secrètes pensées.

—Nous voulions, Jean-Marie et moi, dit-elle aussitôt, continuer l'exploitatien de l'auberge dont le bail va être fini.

—Est-ce par adjudication qu'il doit être renouvelé? demanda Abeille.

—Oui, le 1er juin. Mais mes idées ont changé. Demeurer ici sans mon fidèle compagnon, je ne le pourrais pas. Je sais bien qu'Antoniet est capable de le remplacer soit avec les guides, soit pour m'aider dans la direction matérielle de la maison; je sais aussi que mon fils n'hésiterait pas une seconde si je le lui demandais. Mais il se sacrifierait, et je ne le veux pas.

—Il se sacrifierait? répéta M. de Gesdres. Comment l'entendez-vous?

—Antoniet a l'âme et la nature d'un artiste. Longtemps nous avons lutté contre sa vocation, Jean-Marie surtout qui avait sur tous ceux qui vivent de l'art ou des travaux intellectuels les idées arriérées des gens de province.

" Laisser Antoniet devenir un bohème, disait-il, un meurt-de-faim, jamais."

—Est-ce qu'il avait changé d'idées en ces derniers temps?

—Oui, et les événements nous avaient presque forcé la main. Cédant aux instances continuelles de Monette, l'hiver dernier à Toulouse j'ai laissé Antoniet prendre des leçons de dessin et de peinture. Il a stupéfié tous ses professeurs. Et Jean-Marie a bien dû se rendre lui-même à l'évidence.

Cependant, il luttait encore et me disait:

—Nous allons continuer l'auberge. Si Antoniet réussit dans sa peinture, nous trouve-

rons bien toujours à céder le bail, même avantageusement ; s'il ne réussit pas, il aura ici une autre carrière toute faite. Cette combinaison permettait à notre fils de suivre sa vocation. Mais aujourd'hui les tracas de la maison, la peine matérielle à prendre pour la diriger l'en empêcheraient, et comme je ne veux pas rendre Antoniet malheureux, j'aime mieux quitter d'ici.

—Mais pour vivre ailleurs, demanda M. de Gesdres, comment ferez-vous ? Aurez-vous des ressources suffisantes ?

—Oui, dit-elle. J'ai plus de deux cent mille francs placés en bonnes et solides valeurs, plus les chevaux, le matériel, les bêtes de l'Hospice qui doivent valoir au bas mot une vingtaine de mille francs. Enfin nous possédons également une ferme auprès de Saint-Gaudens, composée presque exclusivement de prairies et dont on m'a souvent offert six mille francs par an. Tout cela réuni me donnera de douze à quinze mille francs de rentes. J'en ai beaucoup plus qu'il ne nous en faut pour vivre avec Monette et Antoniet, même en faisant la plus large part aux toilettes de ma fillette et aux exigences de la vie artistique de mon fils.

—Eh bien, dit Abeille, voici ce qu'il vous faut faire.

Venez vous installer avec nous à Toulouse. Pendant que nous y resterons à cause de la santé de Pascal, vous liquiderez vos affaires ici, et comme j'ai l'habitude des ventes, des placements, de l'administration qui me regarde chez nous, je vous aiderai ; et vous ne serez pas seule vis-à-vis de cet abandon des choses qui vous briserait le cœur.

—Et mes enfants, qu'en ferai-je alors ?....

—Monette, tandis que nous serons là toutes deux, prendra des leçons avec Marguerite, dont elle sera tout à fait la compagne et la sœur ; puis Antoniet soignera, distraira, promènera M. de Gesdres, tout en travaillant à ses chers tableaux.

—Quelle charge pour vous !

—Vous ne le pensez pas, ils seront adorables l'un et l'autre, déclara Pascal.

Abeille continua :

—Votre liquidation terminée, et vos affaires réglées, M. de Gesdres sera probablement en état de revenir à Paris où vous nous accompagnerez, et nous vous installerons dans un joli petit hôtel que Pascal possède derrière le Luxembourg. Là, vous serez tranquille, ma pauvre Lise, au milieu de nous qui vous aimerons et avec la satisfaction que vous donneront vos enfants.

Le marquis approuva sa femme.

Lise, attirée par l'irrésistible sympathie que lui inspirait Abeille, était tentée d'accepter ce projet. Cependant quitter le Midi, Luchon, la vallée, Toulouse relativement si proche, lui faisait gros cœur. Et puis Antoniet était un homme, Monette allait avoir seize ans ; il fallait les consulter tous les deux.

On les appela.

—Eh bien ! mon petit, dit le marquis à Antoniet, ça te plairait-il de devenir un élève des Beaux-Arts à Paris ?

Le jeune homme tressaillit jusqu'au fond des entrailles. Etait-ce bien à lui que cette question s'adressait ? Lui à Paris, pouvant à son aise aller voir le Louvre, Versailles, Cluny, le Luxembourg, les œuvres des plus grands peintres. Lui, à l'Ecole des Beaux-Arts, en mesure de devenir artiste lui-même.... Et peut-être, par dessus tout, cette pensée qu'il n'osait s'avouer mais qui montait radieuse du plus profond de son cœur. Il verrait Marguerite, il la verrait souvent et, si elle voulait, est-ce qu'il ne pourrait pas devenir également une des illustrations de la grande famille artistique, un de ceux qui inscrivent en lettres d'or le nom qu'ils se sont fait dans le grand livre des gloires de la patrie ?

—Tu ne me réponds pas, Antoniet, insista M. de Gesdres. Ma proposition ne te plait donc pas ?

—Oh ! monsieur, monsieur ! que dites-vous ? j'en suis tellement heureux, au contraire, que je ne puis croire à tant de bonheur !....

—Et toi, ma Monette jolie, voudras-tu toujours vivre dans la même ville que Margot et devenir tout à fait sa sœur ?

Tandis qu'Antoniet d'emblée avait été saisi d'une joie au-dessus de toute expression, le fin visage de la fillette se revêtit d'une teinte de profonde mélancolie.

—Est-ce que nous allons quitter la montagne, maman ? demanda-t-elle à Mme Escaméla.

—Je ne peux guère faire marcher notre maison toute seule, repondit Lise Cependant si tu la regrettais trop....

Monette violemment interrompit sa mère,

—Oh ! l'auberge, dit-elle, non, non. Et quand bien même le bail ne serait pas fini il ne faudrait pas la garder. Mais le refuge ! maman, notre chère petit refuge, est-ce que tu veux le vendre aussi ?

L'émotion qu'éprouva Lise fut tellement forte que pendant quelque temps la vie fut suspendue en elle.

—Ah ! comme elle avait bien ses affections et ses instincts, cette enfant qui n'était pas la fille de sa chair, c'était vrai, mais a qui elle avait donné son cœur, et ses cultes, et ses tendresses, tout, tout.... Elle faillit ne pas rester maîtresse d'elle-même, et dans un embrassement éperdu l'enlever de terre, la presser comme une folle dans ses bras pour la remercier d'être aussi bien l'interprète de ce qu'elle sentait elle-même. Mais elle était prudente et elle sut se contenir.

—Quel est ce refuge qui paraît tant te tenir au cœur ?.... demanda Abeille qui n'avait jamais entendu parler du nid où Monette avait passé ses jeunes années.

Ce fut Marguerite qui répondit :

—C'est un petit chalet, maman, situé un peu plus haut qu'ici, et dont Antoniet et Monette ont fait le plus joli atelier que tu puisses rêver. Et puis, il y a un jardin autour avec des fleurs et des sources ; c'est tellement adorable qu'on voudrait y passer sa vie.

Melle Escaméla jeta un regard de reconnaissance à son amie.

—J'y suis née, dit-elle, et chaque fois que j'y vais il me semble que j'y suis meilleure. Il me semble surtout que quand j'en reviens j'aime maman davantage, car il paraît qu'étant toute petite j'ai failli y mourir et que ce sont ses soins qui m'ont fait vivre.

Abeille adorait Monette. Cette candeur extrême de la fillette, mêlée à une certaine énergie qui ne se révélait que rarement, allait à son caractère si droit et toujours un peu naïf.

—C'est très drôle, avait-elle dit le premier jour à Marguerite, cette enfant a dans la voix des inflexions qui me sont familières. Si elle avait habité Paris, je jurerais que nous l'avons rencontrée quelque part.

Et Marguerite, très éprise elle-même de son amie, répondait :

—Ce qui est cause de cela, maman, c'est l'irrésistible sympathie que tu éprouves pour les gens honnêtes. Monette est un petit diamant de la plus belle eau, sans une tare, ni une ombre.

—Mais je ne vois pas pourquoi on te séparerait de ton refuge, ma petite Monette, répondit aussitôt Abeille dont les beaux yeux brillaient comme des escarboucles. Moi, j'aime beaucoup qu'on ait ces cultes-là, et surtout qu'on y soit fidèle. Non, non, loin de le vendre, on le gardera, au contraire, et on l'agrandira, si c'est possible, et on en fera une chère retraite où l'on viendra pendant l'été se retremper en famille à l'ombre de certains souvenirs.

Ce fut au tour de Lise de jeter à la marquise des regards éperdus de tendresse et de reconnaissance. Et pendant que Monette la couvrait de baisers pour la remercier, Lise subitement décidée se disait :

—Oui! oui, je la suivrai à Paris et elle m'aidera à communiquer à mes enfants cette flamme de générosité, de grandeur et de bonté qu'elle a comme personne, et qui doit faire la vie si heureuse à ceux qu'elle aime. Le lendemain, M. de Gesdres quittait l'Hospice dans un landau fermé, et allait directement à la gare afin de gagner Toulouse le plus rapidement possible et d'y achever sa convalescence. Lise et Monette, celle-ci ayant le vieux Grillon sur ses genoux, accompagnaient la famille de Gesdres, car c'était dans une confortable et jolie petite maison, et non plus à l'hôtel qu'Abeille avait voulu s'installer. Mais ne voulant pas laisser Mme Escaméla toute seule avec ses souvenirs dans cet Hospice où elle venait de tant souffrir, Abeille lui avait persuadé qu'elle avait absolument besoin d'elle pour organiser son intérieur et prodiguer à Pascal les mille soins qui lui étaient encore indispensables. Marguerite avait mis tant d'ardeur à joindre ses instances à celles de sa mère que l'on n'avait pu résister.

Antoniet s'était dévoué. On savait à peu près quel était le fermier qui allait succéder aux Escaméls pour louer l'auberge et les paturages qui l'entourent. Antoniet pouvait s'arranger avec lui pour le matériel et les chevaux. Dans tous les cas, il écrirait à Lise. Toulouse n'est pas loin, et si quelque difficulté se présentait, Lise viendrait tout régler, accompagnée d'Abeille, de Monette et de Marguerite. Et puis, cette période transitoire elle même ne pouvait être longue, deux mois tout au plus, pendant lesquels le

climat bienfaisant du Midi achèverait de rétablir M. de Gesdres, et lui permettrait de regagner Paris, ou l'installation définitive de Lise et de ses enfants aurait lieu.

XIV

VIEUX CHIEN

La marquise a trouvé pour hâter la convalescence de Pascal un vieil hôtel que les propriétaires lui ont loué tels qu'ils l'habitaient eux-mêmes, avec des meubles de l'ancien temps, des pièces grandes comme un appartement entier de Paris, et un jardin où les oiseaux nichent, où les fleurs embaument, où le soleil répand sa chaleur et ses rayons sans les marchander où dans une véritable petite prairie placée devant la porte du salon, et jamais fauchée, toute une famille innombrable de graminées et de fleurettes adorablement légères frissonne et ondule à la brise, oomme une mer que rideraient d'imperceptibles balancements, le vent à peine levé. Un mois s'est passé depuis que la famille de Gesdres, escortée de Mme Escaméla et de Monette, a quitté l'Hospice de Luchon.

Resté seul à l'auberge, Antoniet a été à la hauteur de ce qu'on attendait de lui, et la liquidation des affaires de Lise est chose à peu près terminée, heureusement sous tous les rapports. A Toulouse, Mme Escaméla est revenu dans l'appartement qu'elle avait habité quelques mois auparavant, et où elle a retrouvé, avec les meubles qui sont à elle quelques-unes de ses habitudes. Elle n'a point cédé aux instances cependant très vives d'Abeille qui voulait lui faire partager sa vie et celle de Pascal. Mais si elle ne couche pas dans le vieil hôtel qu'habite la famille de Gesdres, Lise à part ce détail y passe son existence tout entière.

Tandis que Marguerite malgré la gaieté un peu légère de sa nature, avec un tact audessus de son âge, s'occupe de l'éducation de Monette moins avancée que la sienne, la marquise et Mme Escaméla en de longues confidences achevèrent de se connaître, de s'apprécier, de franchir mutuellement la distance qui pouvait séparer l'humble cabaretière de l'intelligente fille de Romain Gérard. Elles y sont parvenues. Aujourd'hui, c'est une amitié de sœurs qui les lie. Plusieurs semaines se passent encore. Pascal est tout à fait revenu à la santé, et maintenant il n'a plus qu'un désir, mais tenace, persistant et absolu comme tout ce qui touche à ses chères études, il veut revenir à Paris, où l'attendent son laboratoire, ses livres, ses travaux. Abeille, qui ne l'a jamais contrarié, sent bien qu'il va falloir lui obéir. Elle le dit à Lise. Celle-ci, du reste, est plus forte. Elle est revenue plusieurs fois à l'auberge, toujours accompagnée d'Abeille, afin d'y régler certains détails trop compliqués pour son fils. La première fois, le retour dans ces lieux où sa vie s'était écoulée heureuse avait été terrible. Mais peu à peu l'impression était devenue moins violente et maintenant Abeille savait qu'elle pouvait abandonner son amie à elle même. Un matin donc Mme de Gesdres dit à Lise :

—Pascal veut absolument rentrer à Paris. Ses forces sont revenues, et avec ses forces l'impérieux besoin de travail qui est sa vie même.

J'ai lutté tant que j'ai pu pour retarder notre départ, aujourd'hui ce n'est plus possible.

—En effet, répondit Mme Escaméla, depuis quelques jours sa préoccupation est évident.

—Je m'en suis bien aperçue !....

Alors voici ce que j'ai pensé. Vous allez emballer les meubles que vous avez ici, ceux que vous désirez conserver de l'auberge là-haut, et vous adresserez le tout sous votre nom, rue d'Assas, No 167. Le temps que mettront vos meubles à arriver à Paris en petite vitesse, je l'emploierai, moi, à faire arranger l'hôtel qui est du reste à peu près convenable.

—Comment ! s'écria Lise, vous voulez me faire loger dans un hôtel, moi, avec mes goûts et mes revenus ?

—Ne vous effrayez pas. A Paris, on donne aujourd'hui le nom d'hôtel à toute habitation particulière. Celui dont je vous parle n'est qu'un petit pavillon bâti dans un jardin et que le voisinage du Luxembourg rend fort agréable. C'est très modeste, et la solitude de cette petite maison vous donnera avec vos enfants, toute l'indépendance que vous pourrez désirer.

Lise hésitait encore.

Dans la montagne, en effet, la première fois qu'Abeille lui avait parlé de la faire loger dans une maison appartenant à Pascal, l'émotion à laquelle la veuve était en proie l'avait empêchée de s'arrêter à certains détails. Maintenant, sa délicatesse s'effarouchait de la générosité qu'elle devinait dans l'offre du petit hôtel. Abeille comprit vite sa pensée.

—Acceptez, dit elle. Vous savez que Pascal y compte et que vous le rendriez tout à fait malheureux si vous lui donniez maintenant la déception d'un refus.

Nous serons tout voisins puisque nous habitons rue Vaugirard. Rien que le Luxembourg à traverser, et nous serons les uns chez les autres comme ici. A l'ardeur que mettait Abeille à parler de tout cela, on voyait à quel point le consentement de Lise lui tenait au cœur.

—J'accepte, dit celle ci, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Que vous ne vous mettrez pas en frais, et que vous ne ferez aucune espèce de réparations à votre pavillon.

—Votre recommandation est inutile. Un ancien professeur de mon mari, un savant qui était également un ami de mon père, a habité cet hôtel pendant trente ans. Il est mort l'an passé, et comme la maison menaçait ruines, je l'ai remise entre les mains de notre architecte, qui en a profité pour la réparer de fond en comble. De telle façon qu'aujourd'hui, à part le nettoyage intérieur, il n'y a absolument rien à y faire.

Il y a l'eau et le gaz partout, le service y est excessivement facile ; vous verrez comme vous y serez heureuse. Pour toute réponse, Lise en pleurant serra de toutes ses forces la main d'Abeille. C'était au-delà de toute expression que la veuve était touchée par cette amitié dont la vigilance et la délicatesse s'exerçaient jusque dans les moindres détails. Ainsi que le désirait la marquise, Mme Escaméla commença son déménagement de Toulouse pour Paris, le jour même. Jamais on n'avait vu un tel printemps, c'était l'été, avec ses chaleurs torrides et son manque absolu d'eau. Au bout de la semaine, les paquets et les caisses de Mme Escaméla étaient terminés et les malles d'Abeille ficelées. Elle s'embrassèrent à la gare, la famille de Gesdres prenant le train de Paris, et Lise, en sens inverse, celui de Luchon.

—Avant un mois ton nid sera prêt, lui dit Abeille, qui la tutoyait dans les grandes circonstances, et qui en ce moment était au comble de l'émotion de quitter Lise et Monette.

Ne perds pas de temps et pense combien nos fillettes, qui maintenant sont sœurs, vont être malheureuses d'être séparées l'une de l'autre. Il n'était plus besoin de faire à la veuve des recommandations de célérité, son cœur était conquis par la bonté adorable du mari et de la femme, conquis sans retour. Loin d'eux, elle le sentait, sa vie serait encore plus triste, et son deuil plus profond.

—Surtout, ma chère enfant, lui cria Pascal de la portière du wagon, ayez du courage, là-haut, beaucoup de courage. Ne regardez plus en arrière, mais en avant.... Pensez à l'avenir de Toniet, à celui de Monette, et.... à nous !.... Le train partait. Lise et sa fille pleuraient toutes les deux.

—Maintenant, maman, dit naïvement Monette, il faut nous dépêcher d'aller les retrouver, n'est-ce pas ?

—Oui, mon trésor, oui, tout ce que tu voudras, répondit Lise un peu effarouchée de ce grand amour de sa fille pour Marguerite, Mais là-bas, dis, m'aimeras-tu autant qu'à Luchon ?....

Monette lui jeta les bras autour du cou, malgré tous les étrangers qui les entouraient.

—Que tu es bête, dit-elle, avec ses jolis yeux de myosotis rieurs et toujours un peu espiègles, est-ce qu'on peut avoir deux mamans au monde ?....

Hélas !....

Le cœur de Lise se tordit comme broyé dans un étau. C'était bien là l'inguérissable blessure qui toujours saignerait !.... Le nouveau fermier qui avait fait comme Etchebarne jadis, il avait donné un si bon prix de l'auberge qu'il avait traité directement sans adjudication. Antoniet lui avait cédé tout le matériel de l'Hospice, ne réservant, ainsi que l'avaient désiré Lise et Monette, que certains meubles particuliers, rappelant les souvenirs intimes de la vie passée. Et la mère et le fils avaient été si larges, si généreux, que les nouveaux propriétaires, enthousiasmés, avaient proposé d'eux-mêmes de soigner le refuge et de l'entretenir pendant que Lise et sa famille habiteraient Paris. De plus, moyennant une faible location, bien des choses que Lise ne pouvait pas emporter et

qu'elle ne voulait pas vendre, furent emmagasinées dans une grange assez solidement bâtie pour que rien ne pût être détérioré par l'humidité ou les intempéries. Tout cela demanda assez de temps, malgré les impatiences des enfants qui l'un comme l'autre avaient hâte d'être à Paris et de commencer leur nouvelle existence. Lise, pendant qu'elle était obligée de régler ses dernières affaires avec le soin qu'elle apportait en tout, les envoyait au refuge afin qu'ils trouvassent le temps moins long. Mais ce paradis de leur enfance, où ils avaient passé des jours si heureux, ne leur plaisait plus de la même façon, c'était évident. Dès qu'Antoniet prenait ses pinceaux, une grande lassitude s'emparait de lui, et son esprit, on le voyait, sur les ailes d'or du rêve, partait bien loin.

Quant à Monette, son piano restait muet, sa belle voix vibrante ne s'élevait plus dans la solitude du joli jardin, toujours fleuri. Grillon seul, encore ingambe, et pas trop vieux pour son âge, avait repris son coussin avec une très visible satisfaction. Il était certain que Monette, qui n'avait peut-être pas les mêmes raisons intimes qu'Antoniet de vouloir s'installer le plus tôt possible à Paris, subissait également les énervements de l'attente, et ne pouvait retrouver son calme passé, dans la période transitoire où se trouvait la famille tout entière. Aussi le frère et la sœur revenaient-ils le plus possible à l'auberge, où il leur semblait que leur présence seule hâtait les préparatifs, et forçait Lise à moins s'attarder sur certains détails. Du reste, vu la chaleur extraordinaire et anormale, au commencement de mai, chose excessivement rare, les étrangers commencèrent à arriver cette année-là à Luchon. Quoique le propriétaire ne dût être chez lui qu'à partir du 1er de juin, Lise sentait bien qu'elle devait au plus tôt laisser ces braves gens commencer seuls leur nouvelle existence. D'un autre côté, la marquise, qui lui écrivait fréquemment, la pressait d'arriver à Paris, les meubles étaient installés, la maison était prête.

—Nous partirons samedi !.... dit-elle enfin à ses enfants.

C'était le matin.

Malgré la joie très évidente que leur causa cette nouvelle si impatiemment attendue, leur cœur à tous les deux se serra un peu. Ils avaient été si heureux, si aimés dans ce coin sauvage de montagne où s'était écoulée leur enfance ! Et d'un commun accord, ils décidèrent qu'ils consacreraient les dernières journées à visiter les divers sites qu'ils avaient le plus aimés. Alors leur main l'une dans l'autre, comme lorsque Antoniet soutenait Monette toute petite, ils refirent les chers pèlerinages du passé et du souvenir. L'après-midi du second jour, en revenant de la cascade du Parisien, Monette très émue et un peu lasse dit à Antoniet :

—Laisse-moi ici, veux-tu ? Monte sur les hauteurs si tu en as envie, tu as dit que tu voulais y aller.

Moi, je vais rester à regarder couler l'eau et à rêver comme jadis. Reviens me chercher dans une heure, nous irons un moment au refuge. Il lui obéit. Et, après l'avoir assise commodément sur les racines d'un grand chêne, tellement larges qu'elles formaient comme un banc naturel, il grimpa par le joli sentier qui, au fond et à gauche, s'élance vers les sommets. Monette était à demi étendue ; sa chemisette de crêpe et son grand chapeau noir donnaient un éclat extraordinaire à son teint, d'une blancheur déjà si idéale. Elle rêvait, bercée par le bruit du ruisseau qui, à ses pieds, tombait de quelques mètres dans une sorte de bassin naturel fait de plusieurs roches inégales, pas très hautes, mais remarquablement pittoresques et iolies avec leurs mousses humides, leurs ronces pendantes, et les lis qui, à l'entour,s'ouvraient à profusion. La fraîcheur de ce lieu était délicieuse. Les pépiements de quelques oiseaux qui mêlaient leurs petits cris au chant cristallin de l'eau bondissante, rendaient plus profond le silence de cet endroit sauvage et désert. Tout à coup on parla dans le sentier, qui un peu plus loin remontait de la cascade.

—Allez-nous attendre à l'auberge, et priez qu'on nous y prépare un déjeuner très simple avec du lait et des œufs, dit une voix de femme, d'un timbre d'une douceur et d'une pureté remarquables.

Nous, continua-telle, nous marcherons plus doucement et nous nous arrêterons même un peu, n'est-ce pas, Rolland ?

—Oui, maman, répondit une voix plus forte ; cependant il est très tard, près de deux heures, et il me semble qu'il serait temps de déjeuner, je meurs de faim.

—Alors, dit la jeune femme aussitôt, prévenez que nous arrivons tout de suite, sur vos talons, et qu'on se hâte.

Un guide passa devant Monette en accélérant son pas, et tout aussitôt un groupe ap-

parut au bout du chemin. Il était composé d'un jeune homme et d'une femme qu'à cette distance on pouvait croire également très jeune, car elle était excessivement mince, et d'une souplesse remarquable, dans la simplicité élégante d'un costume de lainage foncé, qui la moulait comme un gant. Une voilette en gaze entourait sa toque de voyage et la préservait également de la poussière et du soleil. Le jeune homme qui lui donnait le bras n'était guère plus grand qu'elle, mince, mièvre et chétif avec un visage fatigué et maladif dont la seule beauté, mais incomparable par exemple, résidait dans un front superbe et des yeux bruns, lumineux, droits, magnifiques. Ils ne voyaient Monette ni l'un ni l'autre, ainsi qu'elle était placée, dissimulée par son arbre.

—Ouf ! qu'il fait chaud, dit la jeune femme en s'arrêtant tout à coup, Rolland, j'étouffe !....

—Eh bien ! souffle un peu, mais pas longtemps.

—Laisse-moi m'arrêter, veux-tu ?

—Non, parce que tu as trop chaud, et que la fraîcheur qui monte de ce petit torrent pourrait te faire attraper du mal.

Allons ! un peu de courage, tiens, regarde, l'auberge est à deux cents pas. Nous allons être arrivés, et là tu te reposeras tant que tu voudras, avec certaines précautions, bien entendu. Il parlait en maître, c'était certain, et comme quelqu'un qui a l'habitude du commandement ; mais malgré cela la voix était charmante, et avait des modulations d'une tendresse infinie en s'adressant à celle qu'il appelait " maman ".

—Allons ! dit la mère, je t'obéis, tyran.

Cependant, avant de se remettre en marche, elle enleva une longue épingle à tête de diamants qui assujettissait sa toque sur ses cheveux, et ayant soulevé sa voilette, elle ôta sa coiffure et la porta à la main. On put voir alors le visage d'une femme encore relativement jeune, et qui certainement ne pouvait pas être la mère de celui qui l'accompagnait, car elle n'avait pas plus de trente à trente-cinq ans. Elle avait dû être, elle était encore souverainement belle. Son visage mobile, expressif et doux avait l'animation qui paraisssait le reflet d'une intelligence d'élite et d'une faculté d'émotions sans limites. Sous des cheveux bruns naturellement ondulés, des yeux bleus étincelaient à travers la frange épaisse des cils très noirs. Ces yeux donnaient ordinairement par leur douceur, l'impression d'un regard d'enfant. Mais qu'une volonté ou un besoin d'énergie se manifestât, et ces yeux prenaient des reflets d'acier, tandis que les traits si fins du visage se creusaient et devenaient d'une beauté sculpturale un peu sévère, bien en rapport avec l'autorité du geste, et la netteté impérieuse de la voix. Les deux voyageurs arrivèrent devant l'arbre contre lequel était étendue Monette, et l'aperçurent tout à coup. Depuis un instant, le soleil avait tourné, et comme elle était dans l'ombre, elle avait, elle aussi, enlevé son chapeau. Mais ce soleil à peine disparu semblait s'être arrêté dans sa chevelure d'or qui, relevée sur sa tête, un peu en désordre à cause de la course folle dans la montagne, resplendissait comme si elle eût en effet contenu des rayons. Rolland s'arrêta en extase.

—O maman, dit-il, regarde donc quelle jolie enfant !....

Ils s'approchèrent tous les deux ; l'étrangère avec une profonde émotion, le jeune homme avec une admiration passionnée qu'il ne cherchait même pas à dissimuler.

Monette avait entendu l'exclamation, et elle en avait rougi de plaisir, ce qui l'avait rendue d'une beauté éclatante, extraordinaire. Rolland s'approcha tout à fait et comme poussé par une force inconnue :

—Est-ce que vous seriez par hasard, mademoiselle, la fée de ce lieu sauvage mais si adorablement beau ? lui demanda-t-il.

Cette demande plut extraordinairement à Monette.

Elle fixa sur Rolland ses jolis yeux espiègles et naïfs, et lui répondit avec un petit air de hauteur qui n'était pas sans charmes :

—Vous l'avez deviné, Monsieur.

Les paupières de Rolland battirent légèrement, et il s'éloigna sans avoir ajouté un mot de plus.

De grosses larmes, subitement, coulèrent des yeux de la voyageuse.

—Rolland, dit-elle tout bas, tu sais, Blanche aurait cet âge......

Le jeune homme tressaillit comme si on l'arrachait à quelque rêve heureux, et paraissant retomber sur terre répondit :

—Pauvre maman !

Monette les suivit tant qu'elle put les voir.

Elle n'avait remarqué qu'une chose : les admirables yeux de Rolland. Et flattée au plus profond d'elle-même, de la grâce délicieuse et un peu hautaine du compliment qui lui avait été adressé, elle murmura :

—Mais il est très bien, ce jeune homme.

Avec sa prévenance ordinaire, Rolland donna la main à sa mère pour lui faire traverser les pierres inégales jetées sur le petit torrent.

—Appuie toi sur moi, lui dit-il, quand ils furent sur l'autre rive, la montée est rude.

—Rude, répéta-t-elle, oui, c'est vrai, mais si courte !....

En effet l'auberge était à quelques pas à peine et l'on voyait sur la terrace, placée devant la porte, la nappe blanche déjà mise sur une table, et les grands pots de porcelaine dans lesquels était le lait qu'avait demandé l'étrangère. Comme les deux voyageurs allaient atteindre le seuil de la maison, les chiens s'élancèrent en aboyant. Les nouveaux propriétaires de l'auberge apparurent en même temps que Lise. Mais subitement et avant qu'on eût eu le temps d'admonester les bêtes, Grillon s'aplatit devant la nouvelle venue, balayant le sol de sa queue rapidement agitée, tordant tout son corps en de longs mouvements souples, laissant échapper de petits cris de joie.

L'étrangère le regardait très surprise.

—On dirait qu'il te connait, maman, fit Rolland étonné.

—Il me prend pour un autre, dit-elle en se baissant pour le caresser, car je ne suis jamais venue ici.

Mais comme elle allait le toucher de la main, le chien redressa la tête intelligente, et montrant toutes ses dents eut cette espèce de rictus de joie qui le rendait si singulier. Alors la voyageuse se redressa en proie à une foudroyante émotion, et, se cramponnant au bras de son fils, elle lui dit :

—Ah ! mon Dieu ! c'est marquis !....

Ce nom ainsi prononcé ne fit point tresaillir Grillon. Un si long temps s'était écoulé depuis qu'on ne le lui avait plus donné qu'il l'avait propablement oublié. Mais si la bête resta indifférente, ce nom produisit en revanche un effet terrible sur une autre personne qui avait assisté à cette rapide scène. C'était Lise. Plus blanche et plus décomposée qu'une morte, elle paraissait toucher aux limites de la vie. Cependant une intuition plus rapide que l'éclair lui dit, au milieu même de son trouble, qu'elle devait se contenir, et ne pas attirer l'attention sur elle. Aussi après avoir fait à sa volonté le plus impérieux des appels, elle arriva à apaiser le tremblement de ses lèvres, à dominer l'épouvantable émotion qui serrait sa gorge, et à redevenir, au moins en apparence à peu près impassible.

Et lorsque l'étrangère lui dit :

—Par grâce, madame, comment avez-vous eu ce chien ? Oh ! je vous en conjure, dites-le-moi, dites-le-moi !....

Ce fut d'une voix presque naturelle que Lise lui répondit :

—C'est un voyageur sans doute qui l'aura perdu dans la montagne, car nous l'avons recueilli, il y a bien longtemps de cela.

La jeune femme violemment répondit :

—Il y a seize ans, n'est-ce pas ?

—Peut-être bien, fit Lise dont la voix ne tremblait plus, tandis qu'en revanche un feu sombre, indiquant une énergie à toute épreuve, s'allumait dans ses yeux noirs.

L'étrangère continua :

—Vous n'avez pas vu la personne qui a laissé cette bête ici ?

—Non, dit Lise. Il hurlait au chien perdu dans la forêt ! Mon mari est allé le chercher, et l'a amené ; depuis, il s'est attaché aux enfants, et il est toujours resté avec nous.

Rolland, est-ce que Mathieu n'était pas de ce pays-ci ? demanda la voyageuse en s'adressant tout à coup à son fils.

Les yeux du jeune homme, ces beaux yeux purs et droits, brillèrent tout à coup d'une lueur extraordinaire.

Mais il l'éteignit aussitôt, sous sa paupière rapidement abaissée, et répondit :

—Je ne l'ai jamais su. Je crois cependant qu'il devait être de Bordeaux, et que c'est de là, jadis, que le père de mon oncle l'avait ramené.

L'étrangère se retourna de nouveau vers Lise :

—Est-ce que je ne pourrais pas parler à votre mari ? demanda-t-elle.

Lise tristement montra ses vêtements de deuil.

—Mon mari est mort, madame, dit-elle, avec une violente émotion qui enfin pouvait éclater.

—Oui, affirma le nouveau propriétaire qui ne s'était pas encore mêlé à la conversation, il est mort le printemps dernier en sauvant un voyageur, qui avait voulu faire une excursion dans le montagne. C'était un bien brave homme comme on ne verra pas de bien longtemps le pareil. Lise avait eu le temps de se ressaisir de nouveau.

—Je vous demande pardon, madame, lui dit l'inconnue. J'ai réveillé en vous un cruel souvenir, je le vois ; mais si vous saviez à quel point ce renseignement-là me tient au cœur ; comme je donnerais la moitié de ma vie pour un détail qui vous semblerait à vous, certainement, sans la moindre importance.

—Vous pouvez parler, madame, tout ce que mon mari savait, je le connaissais également, car nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre.

—Eh bien ! cette bête qui a été recueillie par vous, ne l'aviez-vous pas déjà vue, escortant un individu de taille moyenne, plutôt grand, assez fort, des yeux très noirs, le teint mat, portant de tout petits favoris coupés ras, l'air doux et bon, avec la mine et la tournure d'un serviteur de grande maison ?

Lise tressaillit. Ah ! comme c'était bien là le portrait d'Etchebarne !.... Elle reçut un coup presque aussi profond que celui qu'elle avait éprouvé lorsque la voyageuse avait appelé le chien *Marquis*. Mais elle sentit en même temps que le jeune homme, debout à côté de l'étrangère, la regardait de ses grands yeux scrutateurs et graves. Il lui semblait qu'il devinait son émotion, qu'elle le frappait profondément.... elle se raidit, et d'une voix naturelle elle répondit :

—Non, madame, nous n'avons jamais vu la personne dont vous parlez, et si nous l'eussiez rencontrée, plus tard, quand nous avons trouvé le chien, cela nous fût revenu.

La voyageuse appela de nouveau le griffon :

—Marquis ; dit-elle.

Grillon ne bougea pas.

Elle s'approcha, le flatta de la main, il remua encore la queue, mais avec bien moins d'expansion que la première fois. Rolland en profita pour lui dire très doucement, de sa voix si chaude de tendresse :

—Allons, ma pauvre maman, calme-toi. Tu le désires si vivement, ce que je veux dire que tu en crois voir la trace partout. Ce chien t'a fait quelques démonstrations d'amitié, mais ce n'est pas marquis, va....

—Il lui ressemble tant.... Puis ce rire......

—Beaucoup de chiens ont cette contraction nerveuse des lèvres ; mais Marquis, autant qu'il m'en souvient, était plus petit et plus noir.

—Marquis n'avait que huit mois lorsqu'il s'est perdu. Sa taille peut avoir beaucoup augmenté depuis, peut-être doublé. Et tout le monde sait que les poils des chiens en vieillissant deviennent gris, puis blancs. Rolland évidemment contrarié de cette insistance répondit de son accent un peu autoritaire :

—Allons ! Je t'en prie. Ne te mets pas encore en tête des choses qui te feraient retomber malade. Tu vois bien que tout est au grand jour ici, et que rien de ce que tu crois ne peut y exister.

La voyageuse baissa la tête et n'osa pas répliquer. Elle but deux tasses de lait, mais ne toucha pas au reste du déjeuner, fort bien préparé cependant, et auquel Rolland fit honneur avec un appétit aiguisé par l'heure tardive, et la course un peu longue dans la montagne. Il régla la dépense et pendant qu'on attelait le landau, qui était arrivé par un autre côté, il entra dans l'écurie, où il avisa un vieux domestique et lui dit :

—Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, mon brave ?

—Oh ! oui, monsieur, vingt-deux ans bientôt.

Rolland ne poussa pas plus loin ses questions.

Il lui mit une pièce de dix francs dans la main, et il ajouta :

—Seriez-vous capable de me faire faire quelques courses aux environs de l'Hospice ?

—Je puis mener monsieur partout où il voudra.

L'homme avait une physionomie bonne et honnête, point roublarde ni empreinte d'astuce.

Tel qu'il était, il plut sans doute au jeune homme, car celui-ci lui dit :

—Demain ou après-demain, je reviendrai de très bonne heure, et je vous damanderai de me faire faire quelques belles excursions ; ça vous va-t-il ?

—Monsieur peut compter sur moi, répondit le vieux guide en touchant son béret.

—C'est entendu, déclara Rolland en quittant l'écurie, à demain. Il rejoignit sa mère jeta un rapide mais perçant regard vers l'endroit où il avait aperçu Monette, et ne voyant rien poindre de ce côté, il dit à la voyageuse.

—Allons ! maman, il faut revenir à Luchon, car autrement l'heure de ton humage serait passée...... Lise de la fenêtre de sa chambre regarda le landau s'engager dans la route escarpée qui redescend vers la vallée. Quand il eut disparu, elle porta les deux mains à son cœur et poussa un sanglot déchirant.

—Ah ! mon Dieu ! balbutia-t-elle éperdue, Etchebarne m'avait dit que la mère de Monette était morte, il m'a trompée, et je viens de la voir !

Mais soudain une pensée sembla jaillir du fond de sa cervelle.

—Et ce garçon aux yeux de sphinx, qui a eu l'air d'en comprendre et d'en supposer plus long que sa mère, se dit-elle, qu'est-ce qu'il est allé faire si longtemps dans l'écurie où je l'ai vu parler à Antignac ?...... Ah ! il faut que je sache ce qu'il lui a dit !

Elle se dirigea vers l'endroit où elle savait trouver le vieux guide.

—Hé ! hé ! patronne, dit celui-ci dès qu'il l'aperçut m'est avis que la saison sera fameuse cette année. Les excursions commencent de bonne heure.

—Il n'y en a pas eu encore que je sache, répondit Lise en le laissant parler avant d'aborder le sujet qui lui tenait au cœur.

—Je suis retenu pour *guider* demain matin.

Le cœur de Mme Escaméla battit un peu fort.

—Ah ! dit-elle, par qui donc ?

—Mais par ce jeune homme qui vient de partir en landau, avec cette jolie dame.

—Ah ! comment l'idée de s'adresser directement à toi a-t-elle pu lui venir, Antignac ?

—Mais il est entré comme qui dirait pour voir l'écurie probablement.... Ces étrangers sont tous fort curieux. Ils vous posent un tas de questions....

—Tiens !.... Et que t'a-t-il demandé celui-là ?

—S'il y avait longtemps que j'étais ici.

—Que lui as-tu répondu ?

—La vérité. Je lui ai dit qu'il y avait vingt-deux ans.

—Et puis quelles autres questions t'a-t-il posées ?

—Aucune autre. C'est alors qu'il m'a dit tout bonnement qu'il voulait faire des excursions autour de l'Hospice et qu'il me prendrait.

L'esprit clair et lucide de Lise eut vite deviné pourquoi Rolland avait choisi Antignac pour le guider dans cette excursion. Avec une justesse de coup d'œil qui fit tressaillir la veuve jusqu'au fond des entrailles, Rolland avait bien choisi le seul des employés de la maison capable de lui dire quelque chose de précis sur l'époque lointaine que Lise eût voulu, même au prix de son sang, effacer de sa vie. Certainement, Antignac pas plus que personne au monde n'avait connu un mot de la mort de la véritable Simonne et de l'adoption de l'autre, mais il pouvait avoir vu Etchebarne jadis, il pouvait en parler aujourd'hui si on le questionnait habilement, mettre par conséquent sur sa trace ce garçon aux yeux scrutateurs et extraordinaires, et dont l'intelligente et énergique physionomie causait à Lise une terreur capable de la rendre folle. Toutefois elle n'eut pas l'air d'attacher une grande importance à ce que lui racontait Antignac, et ce fut même avec une certaine négligence qu'elle lui dit :

—Tant mieux que la saison promette d'être bonne. Ce n'est pas parce que je m'en vais que je puis me désintéresser d'ici. Je désire au contraire que ceux qui me succèdent y réussissent aussi pleinement que possible.

Elle revint sur la terrace et vit Antoniet descendre seul de la montagne.

—Et Monette ?....

Monette n'était pas avec lui.

Est-ce qu'elle était perdue, volée, enlevée ?.... Quoi ?....

Lise crut que son cœur s'arrêtait de battre. Elle courut vers son fils, l'atteignit avant qu'il fût arrivé au torrent, et lui dit, avec la voix saccadée d'une folle :

—Où est ta sœur ?

Antoniet, ne comprenant rien à l'extraordinaire bouleversement de sa mère, répondit avec beaucoup de calme :

—Elle était un peu fatiguée, elle s'est assise sous les grands arbres, là à côté. Si elle n'est pas rentrée à l'Hospice, c'est qu'elle doit y être encore.

Lise, sans en attendre davantage, y courut avec une telle précipitation qu'Antoniet instinctivement la suivit, pensant que quelque grand danger, ignoré de lui, menaçait Monette. Celle-ci, en proie pour la première fois de sa vie à une rêverie que sa candeur ne parvenait pas à s'expliquer, mais à laquelle la fillette trouvait néanmoins un charme incomparable, était restée à la place même où l'avaient rencontrée Rolland et l'étrangère.

—Etes-vous la fée de ce lieu sauvage, mademoiselle? lui semblait-il entendre dans le bruissement des feuilles, dans le murmure de la source vagabonde, et jusque dans les battements d'ailes des oiseaux qu'elle n'effarouchait pas.

Et les beaux yeux bruns, profonds et droits, lui avaient laissé au cœur un trouble charmant, qui, dans son ignorance, la rendait très heureuse. La voix de Lise l'appelant de loin l'éveilla de son rêve.

—Qu'est-ce que tu fais là? lui demanda Mme Escaméla d'un accent que ni Monette ni Antoniet ne lui connaissait.

Elle commença son explication. Lise ne l'écoutait pas.

—Sous ces grands arbres tu pouvais attraper du mal, dit-elle en interrompant violemment la fillette. D'ailleurs rester là toute seule, est-ce convenable?

Rester là ou ailleurs, mais est-ce que Monette ne l'avait pas fait toute sa vie?

Lise de plus en plus nerveuse les gronda tous les deux; elle, de n'avoir pas accompagné son frère; lui, de l'avoir laissée.

Puis d'une voix encore précipitée, elle demanda à Monette:

—Qui as-tu vu pendant que tu étais assise dans ce bois?....

Et comme la fillette ne répondit pas, de plus en plus étonnée de l'irritation si peu ordinaire de Lise, celle-ci continua:

—Voyons, est-ce que tu ne me comprends pas? je te demande si des étrangers ne sont pas passés pendant que tu étais là, s'ils ne t'ont pas parlé et ce qu'ils t'ont dit?

Certainement si Lise eût parlé à sa fille avec la douceur profonde dont elle ne se départait jamais vis-à-vis d'elle, Monette lui eût tout raconté. Mais cette colère, si peu méritée d'après elle, la froissa. Elle se replia au fond d'elle-même, et avec son petit air hautain, qui si facilement revenait, Monette les yeux brillants et les lèvres serrées répondit:

—Je n'ai vu personne.

Lise respira. Elle n'eut pas besoin d'autre chose pour se calmer soudain et de redevenir la mère ardente, expansive et tendre qu'elle était toujours. Elle embrassa Monette avec une violence encore plus grande qu'à l'ordinaire et lui dit:

—Ah! mauvaise, va, qui me fais ces peurs-là!...

Et comme la fillette voulait répondre encore fâchée:

—Tais-toi, lui dit-elle, tu ne m'aimes pas, et tu ne comprendras même jamais combien je t'aime!

Puis subitement, très résolue:

—Allons, dit-elle, rentrez tous les deux. Nous n'avons pas de temps à perdre ni les uns ni les autres.

—Pourquoi donc? demanda Antoniet tout à coup en éveil.

—J'ai reçu une lettre de la marquise aujourd'hui, répondit Lise. Elle me presse de nouveau et tellement que je me suis décidée: toutes nos affaires sont réglées, nous partirons demain matin.

Ce qui fut fait. Le lendemain, lorsque Rolland arriva à cheval à l'auberge, Lise, les deux enfants et Grillon étaient partis depuis longtemps.

—Où est Mme Escaméla? demanda-t-il négligemment à Antignac.

Celui-ci entra dans de longues explications dont le jeune homme ne retint qu'une chose:—elle était partie, s'étant subitement décidée, alors que son départ ne devait avoir lieu que trois jours après. Alors, Rolland s'adossa à une paroi de roche, et les yeux fixés au loin, son splendide front coupé par la ride des profondes réflexions, il murmura:

—Est-ce que les choses que je peux apprendre d'Antignac ou d'un autre lui feraient peur?....

Mais alors?.... alors?.... il y aurait du vrai dans les pressentiments de maman?

Son visage revêtit l'expression d'une volonté, d'une énergie presque redoutable, et il ajouta:

—Je ne dois pas, je ne veux pas en parler à ma mère ?.... Car si elle avait une déception de ce côté-là, elle pourrait en devenir folle, et pour toujours cette fois-ci. Mais sur mon âme, je chercherai.... je soulèverai le monde pour la lui retrouver, sa fille, et j'y arriverai à la condition qu'elle existe encore.... car s'il y a au ciel un Dieu de justice et de bonté, il me permettra de payer ainsi à cette sainte que j'adore tout le bien qu'elle m'a fait !....

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

La Deuxième Partie paraîtra vers le 10 Septembre 1894.

VIENT DE PARAITRE

Amour et Haine

— OU LE —

Drame de Bicetre

Magnifique Volume de $2.50 pour 25 Cents.

Cet ouvrage vient de paraître en France et le *Petit Journal* quotidien qui a la renommée de publier les plus beaux feuilletons, s'est empressé d'en donner la primeur à ses lecteurs.

La Presse le publie actuellement sous le titre de AMOUR ET HAINE.

L'Evénement de Québec le publie sous son vrai titre : LE DRAME DE BICÊTRE.

Le Messager de Lewiston, Etats-Unis, le publie sous le titre de UN DRAME DANS UN ASILE.

L'empressement avec lequel ces journaux publient cet ouvrage est la preuve la plus évidente que c'est un chef-d'œuvre de littérature sous tous les rapports et nous avons lieu de croire que tous s'empresseront de s'en procurer une copie, serait-ce que pour la conserver et en orner leur bibliothèque.

Il est si rare qu'un livre de cette importance soit en vente à un prix aussi minime que ceux qui désirent se faire une collection de bons livres profiteront immédiatement de cette occasion vu que le tirage est très restreint.

Nous en avons parcouru toutes les pages avec attention et nous sommes bien convaincus que tous ceux qui le liront en seront charmés comme nous l'avons été nous-mêmes.

Nous ne voulons publier que des romans intéressants et pouvant plaire à la masse des lecteurs. Si LE DRAME DE BICÊTRE n'était pas un chef-d'œuvre, ou si nous croyions que quelques personnes n'en seraient pas satisfaites nous ne l'aurions certainement pas publié, dans la crainte de nuire à la réputation que nous avons acquise de ne publier et de ne vendre que des livres intéressants.

Qu'on se hâte d'acheter AMOUR ET HAINE ou LE DRAME DE BICÊTRE à **25 Cts** pendant les quelques jours qu'il sera en vente dans les dépôts de journaux.

EDITEURS :

Leprohon & Leprohon,

NOUVELLE SOCIETE DE PUBLICATIONS FRANCAISES

25 --- RUE SAINT-GABRIEL --- 25

MONTREAL, CANADA.